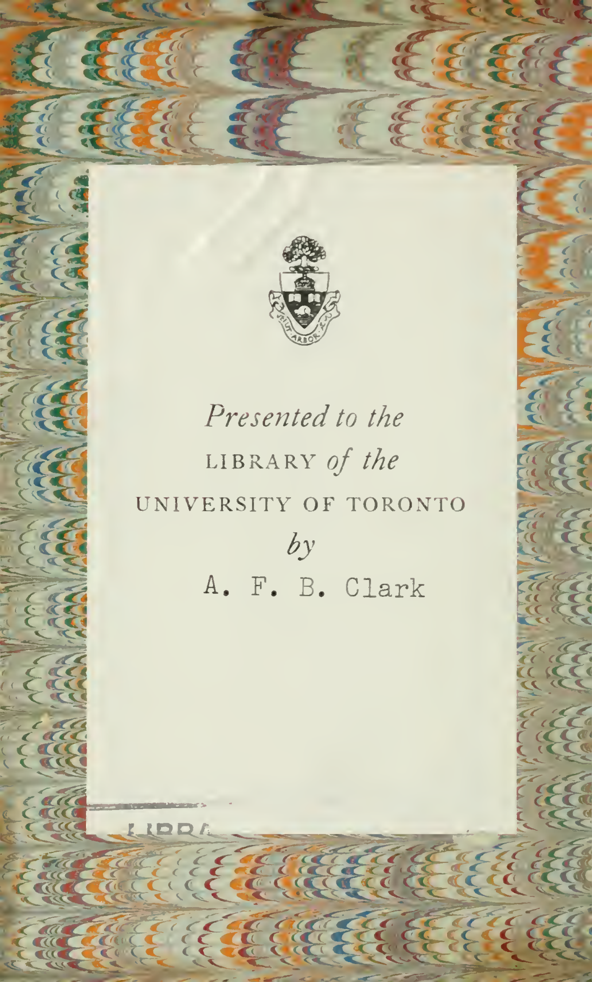


UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01778241 8


VELUT ARBOR ÆVO

ŒUVRES CHOISIES

DE

LA CHAUSSÉE.

TOME PREMIER.

Cette édition stéréotype, en 2 vol. in-18, se vend à Paris,

Chez P. Didot l'aîné, rue du Pont de Lodi, n° 6, près la rue de Thionville.

Et chez Firmin Didot, rue Jacob, n° 24.

Prix broché.

Papier ordinaire.	2 fr.	
Papier fin	2	50 c
Papier vélin	6	
Grand papier vélin.	9	

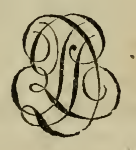
OEUVRES CHOISIES

DE

LA CHAUSSÉE.

TOME PREMIER.

ÉDITION STEREOTYPE
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
1817.

AVIS.

La stéréotypie est essentiellement consacrée aux ouvrages dont le succès est assuré pour toujours. Après avoir publié les œuvres complètes de nos premiers écrivains, nous avons cru devoir choisir, dans celles des écrivains du second ordre, les productions qui ont résisté à l'épreuve du temps et de la critique, et qui ont mérité de prendre place à la suite des chefs-d'œuvre de notre littérature. Le théâtre a d'abord fixé nos regards : le genre dramatique est celui qui a le plus contribué à la gloire et aux plaisirs de la nation. Après les maîtres de la scene, il est beaucoup d'écrivains trop féconds qui n'ont légué à la postérité qu'un petit nombre de pieces vraiment dignes d'elle. Ces pieces, nous les avons réunies, non point dans une même collection, sous le titre de *Théâtre* ou de *Répertoire*, mais dans des recueils séparés et sous le nom de chaque auteur. Nous ne nous sommes pas bornés rigoureusement aux ouvrages restés en possession du théâtre : nous avons admis un petit nombre de ces pieces que le vice du sujet, le défaut d'action, ou quelque autre cause, privent au-

jourd'hui des honneurs de la représentation, mais que de véritables beautés d'exécution recommandent encore à l'estime des connoisseurs. Les auteurs dramatiques s'étant quelquefois exercés avec succès dans d'autres genres, nous nous sommes déterminés à placer après leurs meilleures pieces de théâtre, celles de leurs poésies diverses qui ont conservé une réputation méritée. Un choix des œuvres de Piron, par exemple, nous eût semblé insuffisant, s'il n'eût offert que son Gustave et sa Métromanie, et qu'on n'y eût point trouvé l'élite de ses épîtres, de ses contes, et de ses épigrammes. Le goût du public éclairé et l'opinion des plus judicieux critiques ont été consultés sur ces différents choix, où nous avons incliné plutôt un peu vers l'indulgence que vers une excessive sévérité.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE LA CHAUSSÉE.

Pierre-Claude-Nivelle de La Chaussée naquit à Paris en 1692. Neveu d'un fermier-général, il pouvoit prétendre aux faveurs de la fortune; il y renonça pour se livrer entièrement aux lettres. Lié de bonne heure avec La Motte, il sut résister à l'ascendant de l'âge et de la réputation, et, ce qui étoit plus difficile encore, aux séductions d'un esprit et d'un caractere également aimables. Il resta fidele aux bons principes, que La Motte attaquoit bien plus dangereusement dans ses poétiques que dans ses poëmes, et son premier essai littéraire fut une critique des fables de cet ingénieux écrivain. Quelques années après, La Motte, las de forcer son talent, en s'obstinant à faire des vers qu'on s'obstinoit à ne pas trouver bons, imagina de bannir la versification de la poésie, et de réduire la tragédie et l'ode au langage de la prose: il en donna à-la-fois le précepte et l'exemple. La Faye, son ami, vengea la poésie en bons vers. La Chaussée entreprit de la défendre avec les mêmes armes, et publia son Epître de Clio. Ce petit poëme, qui jouit encore de l'estime des connoisseurs, eut dans le temps beaucoup de succès,

et fit très avantageusement augurer des talents de l'auteur. La Motte permettoit à ses amis de le critiquer, et même les y encourageoit; mais il laisse entrevoir quelque part, qu'on abusoit un peu de ce droit, et qu'en ce genre on lui donnoit des preuves d'amitié tellement fortes, qu'au besoin elles auroient pu passer pour des actes d'inimitié. L'Epître de Clio en fait foi; il y a des traits d'une franchise qui ressemble fort à de la dureté, et l'on conçoit plus facilement encore la douceur de La Motte, qui les reçut sans se plaindre, que le courage de La Chaussée, qui les lui lança sans se les reprocher.

Ce zele presque farouche pour la saine doctrine littéraire paroît singulier de la part d'un homme qui, peu de temps après, devoit lui-même introduire dans l'art dramatique une innovation dont beaucoup de bons esprits déplorent encore aujourd'hui les suites. C'est peut-être ici le lieu d'examiner, par rapport à La Chaussée, ce que dans les différents écrivains on appèlle instinct ou vocation. De ce qu'un auteur s'est montré supérieur dans un genre unique, on est porté à inférer qu'il avoit pour ce genre des dispositions toutes particulieres, auxquelles il lui eût été difficile de ne pas céder. Cependant nous voyons souvent dans l'histoire des écrivains célebres, que des circonstances purement fortuites ont décidé de la nature de leurs premiers ouvrages, et qu'un premier succès les a d'autant

plus sûrement engagés dans cette route prise à l'aventure, que dès-lors ils ont commencé à diriger vers un seul et même but toutes leurs études, tous leurs moyens, et tous leurs vœux : d'où l'on pourroit conclure que le génie et sur-tout l'esprit sont une sorte d'instrument universel, apte à presque tous les usages, dont l'emploi est d'abord déterminé par le hasard beaucoup plus que par notre penchant, et que nous prenons l'effet pour la cause, quand nous le divisons en especes différentes d'après ses différentes applications. Qui ne seroit tenté de croire que La Chaussée, à n'en juger que par ses ouvrages, avoit l'esprit naturellement et même exclusivement porté au genre romanesque et pathétique ? Il s'y est trouvé très propre, sans doute : ses productions en sont une preuve certaine ; mais il n'est point du tout démontré qu'il eût une vocation spéciale pour ce genre ; et ceux qui ignorent de quelle maniere il fut engagé à le traiter, ne l'apprendront pas sans quelque surprise. Il avoit plus de quarante ans lorsqu'il commença à travailler pour le théâtre. Son coup d'essai fut la Fausse Antipathie, piece où déja il vouloit exciter à-la-fois le rire et les larmes : mais cette tentative pouvoit ne point tirer à conséquence : elle avoit médiocrement réussi, et l'auteur avoit cru devoir s'en excuser dans une *Critique* de sa piece, où il introduisoit Melpomene et Thalie, désavouant à l'envi *cet équivoque enfant.*

Peu de temps après, mademoiselle Quinault, l'actrice, femme de beaucoup d'esprit, ayant vu je ne sais quelle parade de société, crut appercevoir dans cette farce le fond d'une piece très attendrissante, et elle proposa à Voltaire de s'en emparer. Sur le refus de Voltaire, elle donna le sujet à La Chaussée, qui en fit le Préjugé à la mode. L'ouvrage eut un succès prodigieux, et La Chaussée ne fit plus que des drames. Ainsi le drame larmoyant est pour ainsi dire né de la parade bouffonne.

Ce n'étoit cependant pas, à beaucoup près, une idée nouvelle que le drame, c'est-à-dire la comedie attendrissante. Cette définition convient très bien à l'Andrienne et à l'Hécyre de Térence. Corneille avoit pensé que « la pitié pourroit être excitée plus forte« ment en nous par la vue des malheurs arrivés aux « personnes de notre condition, que par l'image de « ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus « grands monarques ». (Préface de Don Sanche d'Arragon.) En un mot, Corneille avoit eu l'idée de la tragédie bourgeoise. Enfin Destouches, dans quelques scenes du Glorieux et du Dissipateur, n'avoit pas craint d'exciter l'attendrissement. Mais La Chaussée est le premier, parmi nous, qui ait fondé sur cet unique moyen l'interêt de ses comédies, et c'est à ce titre qu'il a mérité d'être appelé le créateur du drame.

Nous croyons qu'on peut résumer en très peu de mots tout ce qu'on a dit depuis plus d'un demi-siecle pour et contre ce genre. Il est inférieur, sans

doute, à la tragédie et à la comédie, qui exigent l'une et l'autre un talent plus décidé. Mais il est fondé sur la nature, puisque les hommes d'une condition commune peuvent éprouver des malheurs dignes de pitié; mais il atteint le principal but où tendent tous les ouvrages de l'art, puisqu'il est agréé du public, pour qui seul il est destiné. Il est à craindre, il est vrai, que la facilité d'émouvoir sans talent, facilité prouvée par beaucoup d'exemples, ne multiplie les succès de la médiocrité aux dépens du génie, et n'enleve aux deux premiers genres de jeunes écrivains qui pourroient les honorer par leurs travaux. L'inconvénient est réel; mais il est malheureusement impossible de l'éviter : il n'est que trop naturel de préférer ce qui est sûr à ce qui est incertain, ce qui est aisé à ce qui est difficile, et de placer, pour ainsi dire, la gloire en viager; d'un autre côté, le public, en général, ne peut demander un compte bien rigoureux des moyens qu'on a employés pour l'amuser ou l'émouvoir : tout ce qui contribue à ses plaisirs est jugé bon, et sera protégé par lui. Le mal seroit bien moins grand, si l'on ne pouvoit réussir dans le drame, qu'aux mêmes conditions que La Chaussée, c'est-à-dire par des pieces écrites en vers, dont le style joignît l'élégance à la pureté, dont l'action fût conduite régulièrement et avec art. et dont les incidents ne fussent ni trop compliqués, ni trop romanesques.

Le Préjugé à la mode réunissoit presque tous ces

genres de mérite : le triomphe de l'auteur fut complet, et le temps n'en a point affoibli l'éclat. Le ridicule d'un mari qui craint de se montrer amoureux de sa femme n'est heureusement plus dans nos mœurs ; mais la situation singuliere et touchante à-la-fois de ces deux époux, épris l'un de l'autre, qu'un odieux préjugé sépare, et la catastrophe fortunée qui les réunit, sont des beautés de tous les temps et dont l'effet est toujours sûr. Elles rachetent ce que l'ouvrage peut avoir de défectueux du côté de l'intrigue, qui manque quelquefois de force et de vraisemblance, des caracteres, qui ne sont pas tous habilement dessinés, et du dialogue, où certains traits d'une plaisanterie hasardée viennent indiscrètement se mêler au sérieux et le défigurent en voulant l'égayer. Moins de fautes peut-être, mais aussi beaucoup moins d'intérêt dans le sujet et de vivacité dans l'action, ont placé l'Ecole des Amis au rang de ces pieces froidement estimables où les connoisseurs remarquent du talent, mais où le public ne trouve pas ce qu'il cherche avant tout, des émotions.

La Chaussée crut que son talent de faire couler des larmes pouvoit s'élever jusqu'aux infortunes tragiques, et il fit Maximien, sujet déja traité par Thomas Corneille. L'auteur dramatique s'y fait reconnoître à l'art avec lequel les situations sont combinées ; mais l'écrivain laisse beaucoup à desirer du

côté de la vigueur et du coloris. La piece eut vingt-deux représentations ; mais elle n'est pas restée au théâtre. Après cette excursion assez heureuse dans un genre plutôt supérieur qu'étranger à ses moyens, La Chaussée rentra prudemment dans son véritable genre, où ses plus beaux triomphes l'attendoient.

Il craignit apparemment que quatre succès consécutifs n'eussent lassé sa fortune, ou plutôt n'eussent irrité l'envie ; car il eut la précaution de faire passer d'abord Mélanide pour l'ouvrage d'un jeune auteur inconnu. Mélanide réussit au-delà de son espoir. L'École des Meres et la Gouvernante, qui suivirent, eurent un peu moins de succès dans la nouveauté ; mais elles ont acquis par la suite une supériorité marquée au théâtre, et c'est peut-être entre ces deux pieces qu'il faut choisir pour trouver le chef-d'œuvre de La Chaussée. Nous ne dirons rien du sujet et du mérite particulier de ces trois ouvrages ; ils paroissent trop souvent sur la scene, et ils ont exercé la critique de trop de littérateurs, pour qu'on puisse espérer de prévenir ou de réformer en rien l'opinion des lecteurs. Nous leur rappellerons seulement que le fond de la Gouvernante est une aventure arrivée à M. de la Faluere, conseiller au parlement de Bretagne, qui, ayant, sans le vouloir, fait rendre un arrêt injuste dans une cause considérable dont il étoit le rapporteur, répara, aux dépens de sa propre fortune, le tort fait à

la partie condamnée. Il y a une sorte d'avantage pour les poëtes à mettre sur la scene de ces faits réels et connus, lorsque d'ailleurs ils sont susceptibles d'un effet dramatique. Les bornes de la vraisemblance sont plus resserrées que celles de la vérité ; et telle aventure véritable sera bien accueillie au théâtre par le même public qui la repousseroit, si elle étoit imaginée par l'auteur. On peut croire, par exemple, que l'on eût regardé comme une invention de poëte plus bizarre encore que divertissante, cette histoire de Desforges-Maillard, employée si heureusement et avec tant de succès par Piron dans la Métromanie. Pendant long-temps, le succès de la Gouvernante fut plus que balancé par celui de Cénie, drame en prose de madame de Grafigny, dont le sujet étoit à-peu-près le même. On ne conçoit plus guere aujourd'hui cette erreur du public, dont quelques personnes font honneur à la galanterie françoise, mais qu'on expliqueroit mieux peut-être par l'envie d'humilier un homme jusque là toujours heureux au théâtre. Le temps a tout remis à sa place.

On a totalement oublié plusieurs autres ouvrages de La Chaussée, dont les uns ont été représentés avec plus ou moins de succès aux François et aux Italiens, dont les autres n'ont été joués que sur des théâtres particuliers, et dont quelques uns ne l'ont été nulle part. Ces ouvrages sont : Paméla, sujet traité depuis par Voltaire, dans Nanine; l'Ecole de

la jeunesse, l'Homme de fortune, le Rival de lui-même, le Vieillard amoureux, l'Amour castillan, la Rancune officieuse, le Retour imprévu, les Tyrinthiens, et la Princesse de Sidon. Il faut excepter de cette proscription, Amour pour Amour, piece dans le genre gracieux, tirée du conte de la Belle et la Bête, comme l'opéra de Zémire et Azor : on l'a reprise plusieurs fois avec assez de succès.

Le créateur du drame sérieux et *honnéte*, comme dit Beaumarchais, a fait une parade en vers intitulée le Rapatriage, qui, pour la gravelure et quelquefois pour la gaîté, ne le cede en rien à celles des Collé, des Fagan, et autres. Il a fait aussi plusieurs contes dont les sujets sont assez licencieux. Enfin il a coopéré à ces recueils de facéties connus sous le nom d'Etrennes de la St. Jean, d'Œufs de Pâques, etc., où trop souvent l'esprit, prenant le masque de la bêtise, se déguise assez bien pour n'être pas reconnu. La Chaussée vouloit-il, par ces débauches de gaîté, se laver du reproche qu'on lui faisoit de ne savoir traiter que des sujets tristes et lamentables ? Mais ce n'est pas prouver qu'on est naturellement gai, que de l'être avec excès dans quelques occasions ; et l'on connoît le vieux proverbe : *Il n'est chere que de vilain.*

Deux hommes véritablement gais, ayant tous deux l'amour de la bonne comédie, et irrités du triomphe d'un genre qui menaçoit de l'emporter sur

elle, Piron et Collé, persécuterent La Chaussée de leurs épigrammes et de leurs couplets. Ils ne l'appeloient que le *Révérend Pere La Chaussée*, et qualifioient ses pieces de *sermons* ou d'*homélies*. Il paroît constant qu'il en eut beaucoup de dépit, et que pour s'en venger il travailla efficacement à écarter Piron de l'Académie. On veut même qu'il se soit fait une arme de certaine ode obscene, échappée à la jeunesse de son joyeux adversaire. L'auteur du Rapatriage, farce remplie de sales équivoques, avoit moins que personne le droit d'employer un tel moyen. Cet acte de ressentiment lui fit donner dans quelques sociétés le sobriquet de *La Rancune*. Pour d'autres motifs qu'on n'explique pas, il s'opposa également à l'admission de M. de Bougainville. Il dit en mourant: *Il seroit plaisant que ma place lui fût donnée;* ce qui en effet arriva. Le récipiendaire, dans la crainte qu'on ne le trouvât trop avare de louanges à l'égard de son prédécesseur, prit le parti d'en être prodigue, et ce procédé lui fit beaucoup d'honneur. A défaut de générosité, l'esprit tout seul, en cas pareil, devroit conseiller une pareille conduite.

La Chaussée mourut le 14 mars 1754, âgé de 62 ans, des suites d'une fluxion de poitrine dont il avoit été attaqué, en travaillant à un petit jardin hors Paris, où il alloit chercher un air pur et un exercice salutaire.

LE

PRÉJUGÉ A LA MODE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

3 février 1735.

ACTEURS.

CONSTANCE.

DURVAL, époux de Constance.

ARGANT, pere de Constance.

SOPHIE, niece d'Argant.

DAMON, ami de Durval, amant de Sophie.

CLITANDRE, } marquis.
DAMIS,

FLORINE, suivante de Constance.

HENRI, valet-de-chambre de Durval.

La scene est au château de Durval.

LE
PRÉJUGÉ A LA MODE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

Ah ! Constance, est-ce à vous à prendre ma défense,
Et celle de l'hymen, vous ?

CONSTANCE.

Ce doute m'offense.
Vous me connoissez peu, si vous me soupçonnez
De penser autrement.

DAMON.

Madame, pardonnez....
(*à part.*)
Epouse vertueuse autant qu'infortunée !

CONSTANCE.

Si je fais quelques vœux, c'est pour votre hyménée:
Damon, soyez-en sûr; croyez qu'il m'est bien doux
De servir un ami si cher à mon époux.

DAMON.

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi ! votre liaison..?

DAMON.

M'expose à son courroux.
Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice ;
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injustice?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Inutile bonheur !
Peut-être elle me rend justice au fond du cœur,
Mais j'y vois encor plus de frayeurs et d'alarmes !
Elle outrage à la fois mon amour et ses charmes.
On se trompe, en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen est un engagement
Dont son sexe est toujours l'innocente victime :
Tel est son sentiment, qu'elle croit légitime.
Je ne sais quel exemple, ou plutôt quelle erreur,
Autorise encor plus son injuste terreur.
Vous ferai-je un aveu, peut-être inexcusable ?
Elle vous trouve à plaindre, et m'en rend responsable.
Enfin, elle me croit complice d'un époux....

CONSTANCE.

Monsieur, elle se trompe, et nous offense tous.

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proie.

CONSTANCE

Damon, il n'en est rien.

DAMON.

Vous voulez qu'on vous croie.

CONSTANCE.

Brisons-là, je vous prie. Avant notre départ,

Sophie à mes conseils aura peut-être égard ;
Fiez-vous-en à moi.

DAMON.

C'est en vous que j'espere ,
Vous savez que son sort dépend de votre pere.

CONSTANCE.

J'attends Argant ; je vais hâter votre bonheur.

DAMON.

Je suis confus....

CONSTANCE.

Allez , je me fais un honneur
De la faire changer d'idée et de langage.
Surtout, que mon époux ignore cet outrage.

DAMON, *à part, en sortant.*

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux ?
Que Durval devroit bien y borner tous ses vœux!

SCENE II.

CONSTANCE.

Faut-il que mon époux ne fasse aucun usage
Des conseils d'un ami si fidele et si sage !
Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel....?
Oui , je dois m'imposer cette loi rigoureuse ;
Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.
L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir ;
D'un ingrat qui m'est cher je me ferois haïr ;
Du moins n'ajoutons pas ce supplice à ma peine ;
Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

SCENE III.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici,
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT, *d'un ton fâché.*

Me voici.

CONSTANCE.

Vous paroissez ému !

ARGANT.

Je suis même en colere.
Je sors de chez Sophie ; elle tient de sa mere.
L'entretien que je viens d'avoir à soutenir
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir ;
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi ! vous savez..?

ARGANT.

Ma fille, un peu de complaisance ;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéis.

ARGANT.

Durval est à peu près ce que je fus jadis ;
Ce temps n'est pas si loin que je ne m'en souvienne.
Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.
On me maria donc, et me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé :
Et véritablement, une union si belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du temps se passa, mais beaucoup, presque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre roman ;

Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre :
Bon ! naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or, comme enfin l'amour se change en amitié...
C'est justement de quoi se fâcha ma moitié.
Elle ne savoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que sans amour on peut très bien aimer sa femme ;
Elle crut perdre au change ; elle dissimula,
Peut-être pres d'un mois ; apres cet effort-là,
Il survint entre nous un terrible grabuge ;
Madame se plaignit, et mon pere en fut juge.
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas.
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas.
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie....
Je répondrois de même, et j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit et m'enchante....
Eh ! bien, Madame, soit ; vous êtes très contente...
Oui.... très heureuse.... très....

CONSTANCE.

Monsieur, en doutez-vous ?

ARGANT.

Et vous dites par-tout du bien de votre époux...

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement ?

ARGANT.

Et que le mariage
N'est pas toujours un triste et cruel esclavage...

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que.... J'enrage de bon cœur....
Mais, de grace, achevez de me tirer d'erreur ;
Ma niece est votre amie, et je lui sers de pere.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être aussi chere.

ARGANT.

Oui ; mais on a pris soin de lui gâter l'esprit.
Damon et votre époux en sont dans un dépit...
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette aversion folle, et ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hyménée ? Où les a-t-elle pris ?
A son âge on n'a point de chimeres pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnès se fait illusion,
Et savoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la Nature ;
Elle ne voit l'hymen que sous une figure
Qui, loin de l'effrayer, irrite ses desirs ;
Et ce portrait est fait par la main des plaisirs.
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame, si ma niece en prend une autre idée,
C'est l'effet des su ets de chagrin et d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE, *à part.*

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.
(*haut.*)
Apprenez donc, Monsieur, la façon dont je pense,
Et vous persisterez après, si vous l'osez,
Dans l'accusation que vous me supposez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hyménée ;
Je ne méritois pas d'être si fortunée :
Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux,
Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux,
Je cacherois ma honte, en me rendant justice,
Et je me garderois d'augmenter mon supplice.
Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur auroit pu ramener.
Si quelque occasion peut mieux faire connoître.

Et sentir de quel prix une épouse peut être,
Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,
C'est lorsqu'elle est à plaindre, et qu'elle sait souffrir.
Voilà mes sentimens, tirez la conséquence.

ARGANT.

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense:
Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.
Enfin, si vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma niece;
Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse;
Et que bientôt Damon...

CONSTANCE.

C'est justement de quoi
J'avois à vous parler.

ARGANT.

Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaise à Sophie.

ARGANT.

Ma niece l'aimeroit?

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie.
Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît?

CONSTANCE.

Ce n'est point un refus: c'est de l'incertitude.
On ne s'engage point sans quelque inquiétude.
En cela j'aurois tort de la désapprouver:
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver;
Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il est possible,
A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.
(*Sophie paroît.*)
Bon. La voici, je vais commencer l'entretien.

SCENE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT.

ARGANT, *à Sophie.*

Ma niece, comment donc entendez-vous la chose ?

SOPHIE, *en regardant Constance.*

Vous a-t-on dit vrai ?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE.

Après ce que Madame a dû vous confier,
Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARGANT.

Moi, te sacrifier ! quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a su plaire ;
Damon.

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là ?

ARGANT.

Hé ! c'est apparemment Madame que voilà,
Qui t'approuve, et qui croit qu'une fille à ton âge,
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Parbleu, c'est pour ton bien,
Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

SOPHIE.

Quoi ! vous me souhaitez un semblable partage ?
(*en montrant Constance.*)
Madame est donc heureuse ?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Est-ce elle qui le dit ?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir.
Ma crainte cependant n'est pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime,
Plus que je n'en avoue, et que je ne m'en crois :
Peut-être, si mon sexe, abusé tant de fois,
Pouvoit espérer d'être heureux en mariage,
Je choisirois Damon.... L'exemple me rend sage :
Madame, j'ai des yeux, et je vois assez clair.
Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe.
Cet usage n'est plus que chez la bourgeoisie :
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers sans égal.
Un époux à présent n'ose plus le paroître ;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être.
Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel
Les plaisirs d'un amour permis et mutuel.
En vain il est épris d'une épouse qui l'aime ;
La mode le subjugue en dépit de lui-même ;
Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse ?

SOPHIE, *en montrant Constance.*

Sur tout ce que je vois.

ARGANT.

Elle se dit heureuse.

SOPHIE.

Constance, heureuse ! elle ?

CONSTANCE, *avec vivacité.*

Oui, Madame, je le suis.

SOPHIE, *avec vivacité.*

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Madame, je vous dis....

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes et de graces,
Deviez-vous éprouver de pareilles disgraces ?
Elle a dit mon secret; je vais dire le sien.

ARGANT.

Qui croire des deux ?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me suis-je jamais plainte ?

SOPHIE.

En rien, et je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vue...?

SOPHIE.

Oui, malgré vous, Madame,
J'ai vu.... j'ai reconnu les traces de vos pleurs ;
Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs.
Mais que dis-je ? J'y vois, malgré sa violence,
Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT.

L'une se dit heureuse, et l'autre la dément !
Celle-ci ne veut pas épouser son amant ;
Constance.... Mais qui diable y pourroit rien comprendre ?
En attendant, je sais le parti qu'il faut prendre.
Vous m'avez entendu, Madame, heureuse ou non.
Quant à vous, je m'en vais remercier Damon....

Mesdames, à votre aise; il ne faut point se rendre :
Ferme, continuez à ne vous pas entendre.
(*il sort.*)

SCENE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE, *à Sophie.*
Qu'avez-vous fait?
SOPHIE, *en rêvant.*
Damon n'osera s'en aller.
CONSTANCE.
Ah! Sophie, on croira que je vous fais parler.
Une épouse plaintive est encor moins aimable;
Je le disois.
SOPHIE.
En quoi suis-je donc si coupable?
Oui, ma chere Constance, il est vrai, je n'ai pu
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse;
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi! parcequ'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus sensibles coups,
Violer tous les jours le serment qui nous lie,
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits
Qui devroient être égaux...! Mais ils ont fait les lois.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave!
Sa femme est sa compagne, et non pas son esclave.
Je vais dire encor plus : tant de tranquillité
Peut vous faire accuser d'insensibilité.
CONSTANCE, *tendrement.*
M'en soupçonneriez vous?
SOPHIE.
Non, je vous rends justice;

Je sais que vous souffrez le plus cruel supplice ;
Mais vous autorisez un injuste soupçon.
On peut interpréter d'une étrange façon,
Tous vos soins de paroître heureuse en apparence ;
On les peut imputer à votre indifférence.
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût,
Que nous donne un ingrat, quand il nous pousse à bout.

CONSTANCE.

Ah ! Sophie, épargnez du moins votre victime.

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

Non, mon époux m'estime.

SOPHIE.

Vous vous contentez-là d'un bien foible retour !
L'estime d'un époux doit être de l'amour :
Oui, ce sentiment-là renferme tous les autres.
Quoi ! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres ?
Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés ?
Tout perfides qu'ils sont, ils veulent être aimés.
Quant à moi, je suis née et trop tendre, et trop vive,
Pour oser m'exposer à ce qui vous arrive :
J'aimerois trop Damon ; j'en ferois un ingrat,
Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

CONSTANCE.

Comptez sur son amour et sur sa probité.

SOPHIE. *a'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garants n'aviez-vous pas compté ?
Que sont-ils devenus ? Qu'est-ce qui vous en reste ?
Ce n'étoit qu'une embûche et qu'un piége funeste,

Converts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
L'hymen n'acquitte plus les dettes de l'amour.

SCENE VI.

FLORINE, CONSTANCE, SOPHIE.

FLORINE.
Madame je vous cherche. On vient...

CONSTANCE.
Que me veut-elle ?

FLORINE.
Souffrez que je respire.

CONSTANCE.
Eh! bien, quelle nouvelle ?

FLORINE.
Tenez, j'en suis encor dans un enchantement...!
Venez, vous trouverez dans votre appartement...

CONSTANCE.
Mon époux ?

FLORINE.
Votre époux..! Lui...! La demande est bonne !
Est ce jamais par-là que son chemin s'adonne ?
Il est vrai que ceci seroit assez nouveau,
Vous logez l'un et l'autre aux deux bouts du château.

CONSTANCE.
Florine, sachez mieux respecter votre maître.

FLORINE.
Je me tais... Mais...

SOPHIE.
Sachons ce que ce pourroit être.

FLORINE.
Vous ne devinez pas...? C'est votre habit.....

CONSTANCE.
Comment ?

FLORINE.

Que l'on vient d'apporter, madame ; il est charmant.

CONSTANCE.

Cette fille extravagne.

FLORINE

Ecoutez-moi, de grace ;
Ou plutôt, venez voir : c'est un habit de chasse ;
Mais d'un air, mais d'un goût : venez vous habiller.
Sous cet ajustement que vous allez briller !
Vous allez ajouter conquête sur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle vision lui passe par la tête ?
D'où me vient cet habit ?

FLORINE.

Je ne sais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, *après avoir rêvé.*

Ah ! ah ! Mais ceci passe un peu la raillerie.
Quoi ! madame, seroit-ce une galanterie ?

CONSTANCE.

Une galanterie, et qui s'adresse à moi !

FLORINE.

A qui voulez-vous donc qu'on ait fait cet envoi ?

CONSTANCE, *à Sophie, après avoir rêvé.*

Mais n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse :
Damon, de qui votre oncle approuve la tendresse....

SOPHIE, *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois assez qu'il prît ces libertés !

CONSTANCE.

Dois-je être plus en butte à des témérités...?
Mais voici mon époux : dans cette conjoncture,
Dois-je lui confier cette étrange aventure ?

SCENE VII.

DURVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

DURVAL, *à part.*

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes présents.
(*haut.*)
Madame éclate enfin en regrets offensants.

CONSTANCE.

Durval, vous m'étonnez!

DURVAL.

On vient de me l'apprendre;
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me surprendre:
Je ne l'aurois pas cru, malgré tous mes soupçons;
Vous m'avez procuré d'assez belles leçons,
Qui ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Je l'avois bien prévu.... Monsieur, pouvez-vous croire...?
Hélas! c'est un excès où je n'ai point de part....
Mais à mon désaveu vous n'avez point d'égard.
Vous allez me haïr.... Ah! cruelle Sophie!

SOPHIE.

J'en suis la cause; il faut que je la justifie.
(*à Durval.*)
Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injustice à l'infidélité.

DURVAL, *à part.*

Ce temps n'est plus.

SOPHIE.

Ingrat.

CONSTANCE.

Epargnez....

FLORINE.

Point de grace.

Ah ! si pour un moment j'étois en votre place....

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher ?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher,
Quand vous le remplissez de fiel et d'amertume ;
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume,
Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir !

CONSTANCE, *à Sophie.*

Vous me perdez, madame.

DURVAL, *à part.*

Il faut lui découvrir....

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

DURVAL.

Vous ?

SOPHIE.

Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte ;
Je n'ai pu la laisser dans un si triste état,
Sans faire, en dépit d'elle, un nécessaire éclat :
J'ai vengé sa vertu.

DURVAL.

Madame est bonne amie !

SOPHIE.

De grace, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE, *avec vivacité.*

Quand même vous seriez encor mieux son époux,
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où Madame passe ;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE, *avec fierté.*

Florine, je vous chasse,
Sortez.

FLORINE, *à Constance.*

Moi ?

DURVAL, *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt si cruel ;

Cette fille vous aime, il est bien naturel.
(*à Florine.*)
Viens, cet avis mérite une autre récompense;
Tiens, prends....

FLORINE, *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas cru vous induire en dépense.

DURVAL, *à Constance.*

Madame, faites grace à ses vivacités.

FLORINE, *à Durval.*

Ah! puisque vous payez si bien vos vérités,
Une autre fois j'aurai le reste de la bourse.
(*Durval la lui donne.*)

SOPHIE.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

DURVAL, *à Constance, d'un air plus enjoué.*

C'est assez.... Savez-vous l'étiquette du jour?
Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE, *à part.*

Oui, c'est bien là de quoi Madame s'embarrasse!

DURVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse,
Grande musique ensuite, et bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit,
Madame, on partira lorsque vous serez prête....
(*en la regardant.*)
Vous avez un habit convenable à la fête....

CONSTANCE, *avec embarras.*

Monsieur....

DURVAL, *vivement.*

Le rendez-vous est au milieu du bois:
De-là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette caleche et ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre écuyer laissoit dépérir votre train;
Même il vous manque encor quelques chevaux de main....

(*Constance se trouble et paroît interdite.*)

Madame, ce discours semble vous interdire!
A ces dépenses-là je ne vois rien à dire:
Dépensez hardiment, et vous aurez raison.

FLORINE, *à part.*

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre....
Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juste sujet de ma confusion.
Que je suis malheureuse!

DURVAL.

A quelle occasion?

CONSTANCE.

Ah! je n'aurois jamais prévu, lorsque j'y pense,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

DURVAL, *contrefaisant l'étonné.*

Vous parlez de licence! en quoi donc, s'il vous plaît?

CONSTANCE.

J'ignore absolument.... Je ne sais ce que c'est....
En un mot....

DURVAL.

Achevez.... Mais qui vous en empêche?

CONSTANCE.

Cet habit.... ces chevaux avec cette caleche....

DURVAL.

Eh bien?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi....

DURVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité....
Mais c'est assez, je crois que vous devez m'entendre.

DURVAL.

Oui, madame, il n'est pas difficile à comprendre
Que ce sont des présents qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

DURVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître...?

FLORINE, *à part.*

J'aurois déja tout fait sauter par la fenêtre.

DURVAL.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

DURVAL, *à part.*

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée?

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je suis offensée.

DURVAL, *à part.*

N'importe, donnons-lui de violents soupçons.
(*haut.*)
Madame, cependant j'ai de fortes raisons
Pour oser vous presser, et même avec instance,
D'éclaircir ce mystere.... il nous est d'importance,
Plus que je n'ose dire.... et que vous ne croyez;
Je vous en saurai gré si vous me l'octroyez.
Voyez, examinez.... découvrez.... je vous prie,
Qui peut avoir risqué cette galanterie....
De plus... présents ou non... madame... vous pouvez...
Oui, vous m'obligerez si vous vous en servez.

(*il sort.*)

SCENE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE, *à Constance.*
Eh bien! que dites-vous de cette complaisance?
FLORINE.
Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.
CONSTANCE, *après avoir rêvé.*
N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présents?
FLORINE.
Des époux ne font pas des tours aussi plaisants;
Pour qui les prenez-vous? Ne croyez point, madame,
Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme;
Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut.
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galants déterminés, prêts à tout entreprendre;
Je crois qu'on en pourroit accuser ces messieurs.
SOPHIE.
As-tu quelque soupçon?
FLORINE.
J'en ai même plusieurs.
SOPHIE.
Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?
CONSTANCE.
Eh! n'empoisonnez pas encore mes douleurs.
Hélas! je sens assez le poids de mes malheurs:
Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrace.
(*à Sophie.*)
Je vais me renfermer.... Allez, suivez la chasse.
SOPHIE.
Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Vous prenez trop de part
A l'état où je suis.... Laissez-moi, par égard.
Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes,
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

(elle sort.)

SOPHIE, *en la regardant aller.*

Quel état! Et l'on veut que je prenne un époux?
Qu'on ne m'en parle plus; ils se ressemblent tous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DURVAL, DAMON.

DURVAL *paroît rêveur; il va et vient.*

NOTRE cerf n'a pas fait assez de résistance.

DAMON.

Il est vrai: mais entrons un moment chez Constance.

DURVAL, *toujours distrait.*

Mon équipage est bon: j'imagine qu'ailleurs
Il seroit mal-aisé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.

Constance en devoit être; elle n'est point venue.

DURVAL.

Je devine à peu près ce qui l'a retenue.

DAMON.

Entrons chez elle.... Allons; c'est une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.

DURVAL.

Oui; mais je ne vais guère en visite chez elle.
On y peut envoyer.

DAMON.

Quelle excuse cruelle!
Du sort de ton épouse adoucis la rigueur;
L'esprit doit réparer les caprices du cœur.
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste;
Souvent les procédés font excuser le reste.

DURVAL, *après avoir regardé par-tout.*

Je crois tous nos chasseurs dans son appartement...
Pour nous entretenir choisissons ce moment.
(*il soupire.*)
Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable!
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable;
Je t'ai craint; j'ai prévu tes conseils, des discours,
Que ma faible raison me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altere.

DAMON.

Durval, j'ai des défauts, et même des plus grands;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves;
Leur pénible amitié n'est que fers et qu'entraves;
Toujours jaloux, et prêts à se formaliser,
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser.
Mais la vraie amitié n'est point impérieuse;
C'est une liaison libre et délicieuse,
Dont le cœur et l'esprit, la raison et le temps,
Ont ensemble formé les nœuds toujours charmants;
Et sa chaîne, au besoin, plus souple et plus liante,
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

DURVAL, *d'un air pénétré.*

Eh bien! sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret dont je vais t'avouer le mystere;
Que du fond de mon cœur il passe au fond du tien;
Qu'il y reste caché comme il l'est dans le mien.
Mes inclinations, ami, sont bien changées;
Mes infidélités vont être bien vengées....
J'aime.... Hélas! que ce terme exprime foiblement,
Un feu.... qui n'est pourtant qu'un renouvellement
Qu'un retour de tendresse imprévue, inouie,
Mais qui va décider du reste de ma vie!

DAMON, *avec étonnement.*

Quoi ! ton volage cœur se livrera toujours
A des feux étrangers, à de folles amours !
Ces ardeurs autrefois si pures et si tendres
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres ?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs ;
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

DURVAL.

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non ; je suis ton ami, mais non pas ton complice.

DURVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins ;
Permets-moi d'achever : je compte sur tes soins.

DAMON, *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

DURVAL, *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.
Cet objet si charmant dont je reprends les lois,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois,
Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...
C'est la mienne.

DAMON.

Constance !

DURVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah ! Durval,
A mon ravissement rien ne peut être égal....
N'est-ce point un dépit, un goût foible et volage,
Un accès peu durable, un retour de passage ?

DURVAL.

Tu le crains, et Constance en pourra craindre autant.
Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant...!

Le véritable amour se prouve de lui-même.
Déja, pour l'assurer de ma tendresse extrême,
J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprends donc que je suis cet amant qu'on ignore,
Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore
Tous ces amusements imprévus et nouveaux,
Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux,
Assez vains pour nourrir une erreur si grossiere.
Je lui fais des présents de la même maniere....
On s'attache encor plus par ses propres bienfaits;
Je le sens, je l'en veux accabler désormais.
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.
Que peut-elle penser...? Durval, y songes-tu ?

DURVAL.

Oui; je viens de jouir de toute sa vertu.
J'ai vu le trouble affreux dont son ame est atteinte;
Cependant je feignois, en écoutant sa plainte;
J'affectois un air libre, et vingt fois j'ai pensé
Me déclarer.... Tu vas me traiter d'insensé.
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me sens retenu par une fausse honte.
Un préjugé fatal au bonheur des époux
Me force à lui cacher un triomphe si doux.
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

DAMON.

Comment! du ridicule...! Et quelle en est la cause?
Quoi! d'aimer sa femme ?

DURVAL.

Oui, le point est délicat:
Pour plus d'une raison je ne veux point d'éclat;
Je n'ai déja donné sur moi que trop de prise....
Ce raccommodement devient une entreprise....
J'avois imaginé d'obtenir de la cour

Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage.
Damon, voilà pourquoi Constance est du voyage :
J'y croyois être libre et seul avec les miens,
Je comptois y trouver en secret des moyens
Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne ;
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine.
Ma maison est ouverte à tous les survenants,
Mon rang m'attire ici mille respects gênants....
Clitandre avec Damis, sans que je les en prie,
Ne se sont-ils pas mis aussi de la partie ?
Tu les connois, ce sont d'assez mauvais railleurs ;
Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs.
Ainsi des autres ; c'est à quoi je dois m'attendre....
Je ne pourrai jamais soutenir cette esclandre ;
Il faudra tout quitter : j'irai me séquestrer,
Ou, pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connois l'espece,
Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.
Et véritablement quelle société
Que celle d'un mari de sa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des soins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutelle ?

DAMON, *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

DURVAL.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme ?

DAMON, *ironiquement.*

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la forme ?
L'intérêt le fait taire ; il ne tient qu'un moment....
(*vivement.*)
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement ?
Oserois-tu produire une excuse aussi folle ?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole ;
Il sauroit t'y forcer aussi bien que les lois.

(*tendrement.*)
Mais une femme n'a pour soutenir ses droits,
Que sa fidélité, sa foiblesse et ses larmes;
Un époux ne craint point de si fragiles armes.
Ah! peut-on faire ainsi, sans le moindre remords,
Un abus si cruel de la loi du plus fort?

DURVAL.

Je suis désespéré; mais je cede à l'usage.
Suis-je le seul...? Tu sais que l'homme le plus sage
Doit s'en rendre l'esclave.

DAMON, *vivement.*

Oui. lorsqu'il ne s'agit
Que d'un goût passager, d'un meuble ou d'un habit:
Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices;
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.
Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime;
L'exemple ne peut pas autoriser un crime.
Faisons ce qu'on doit faire, et non pas ce qu'on fait.

DURVAL.

Mais enfin je me sens assez fort en effet,
Pour sacrifier tout, sans que je le regrette,
Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré.

DURVAL.

Et c'est pourtant le seul que j'aurois préféré.
Un inconvénient, sans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprends à Constance un triomphe si doux,
Si ma femme me voit tomber à ses genoux,
Comment daignera-t-elle user de sa victoire?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire;
Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers.
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les especes,
Sur-tout lorsqu'on cherche à flatter ses foiblesses.
Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

DURVAL.

Tu ne le connois pas ce sexe impérieux :
Dans notre abaissement il met son bien suprême ;
Il veut régner, il veut maîtriser ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé,
S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh ! pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au
nôtre ?
Mais le traitons-nous mieux quand nous l'avons
séduit ?
Notre empire commence où le sien est détruit.
Nous plaindrons-nous toujours, injustes que nous
sommes,
De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes ?
Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ?

DURVAL.

Constance aura de plus à punir mes parjures,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechûte, un nouvel abandon ;
Constance doit me faire acheter mon pardon.
Que de soins, de soupirs, de regrets et de larmes,
Faudra-t-il que j'oppose à ses justes alarmes !
Plus je vais employer de foiblesse et d'amour,
Et plus son ascendant croîtra de jour en jour.
(*il rêve.*)
Ah ! c'en est trop, il faut suivre ma destinée,
La résolution en est déterminée....

DAMON, *en l'embrassant.*

Ah ! cher ami, reçois le prix de ta vertu.

Que ce retour heureux va causer...!

DURVAL.

Que dis-tu ?

Quelle méprise !

DAMON.

Aux pieds d'une épouse adorable,
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable ?

DURVAL.

Au contraire.

DAMON.

Quoi donc ?

DURVAL.

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allois succomber.
Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire.
Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON.

Mais sonde donc aux biens où tu vas renoncer.
Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer ?
Il faut donc que Constance expire dans les larmes,
Lorsqu'elle eût pu te faire un sort si plein de charmes ?
Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs perdus !
Si tu la haïssois, que ferois-tu de plus ?

DURVAL, *d'un ton pénétré.*

Hélas ! il faut se rendre et lui sauver la vie.
C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie....
Sois content, mon cœur céde et se rend à l'amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.

(il fait quelques pas pour sortir, Constance arrive, il se trouble.)

Quelle rencontre. ô ciel ! C'est elle qui s'avance....
Ne ferai-je pas mieux d'eviter sa présence ?

(il veut s'en aller, Damon le retient.)

SCENE II.

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, *après quelque résistance, se rapproche avec Damon.*

(*à Constance.*)
Je retenois Damon qui vouloit s'en aller :
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler ?

CONSTANCE.

Il n'est jamais de trop.

DURVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que madame étoit incommodée.

CONSTANCE, *à Durval.*

Je l'ai feint, et je viens vous en rendre raison.

DURVAL, *avec douceur.*

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas ! j'avois besoin d'un peu de solitude.
Vous savez le sujet de mon inquiétude :
Elle augmente sans cesse, et je crains tous les yeux.
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis sans douleur envisager la suite ;
Je crains d'autoriser une indigne poursuite....

DURVAL.

Est-ce pour ces présents ? On saura vos refus.

CONSTANCE.

Ah ! j'étois respectée, et je ne le suis plus.

DURVAL, *l'embrasse, et tendrement.*

Rassurez-vous, c'est moi... qui... me charge du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

DURVAL, *avec trouble.*

Cela suffit, madame....

(*à Damon.*)

Je ne sais où j'en suis.

DAMON, *bas, à Durval.*

Il faut t'aider un peu.

DURVAL, *bas et vivement, à Damon.*

Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon désaveu.

CONSTANCE, *étonnée, s'approchant d'eux.*

Qu'avez-vous?

DURVAL, *un peu remis.*

Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire....

C'est à votre sujet.... il faut vous en instruire....

Sachez donc un secret.... vous ne le croirez pas....

Vous voyez devant vous....

CONSTANCE.

Eh bien?

DURVAL.

Notre embarras...

Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'ose plus attendre...

Qui craint de compromettre un amour aussi tendre...

Mais... que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur..?

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon?

DURVAL, *vivement.*

Justement.

DAMON.

Quelle erreur!

En vérité, madame, il parle de lui-même.

DURVAL.

Non, il me fait parler... Voyez son trouble extrême...

Il est timide, il craint de vous trop rabaisser....

Il n'ose vous prier de vous intéresser

A son bonheur.

DAMON.

Bourreau!

CONSTANCE.

Sa crainte est indiscrete.

DURVAL.

Je le disois.

CONSTANCE.

Il sait combien je le souhaite.

DURVAL.

Ah ! vous me ravissez : prêtez-lui votre appui.

CONSTANCE.

Damon y peut compter.

DURVAL.

Moi, je réponds pour lui ;
Je me rends le garant d'une flamme si belle.

DAMON, *bas, à Durval.*

Morbleu ! parlez pour vous.

CONSTANCE, *bas.*

Quel garant infidele !

DURVAL.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal
Qu'elle a contre l'hymen. Ah ! qu'elle en juge mal !
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie !
Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raison et l'amour ont unis.
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis ;
On en jouit sans peine et sans inquiétude :
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance, et de soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux
Qui rencontre à la fois dans l objet qui l'enchante
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses desirs !
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE, *tendrement.*

Je sens que ce portrait devroit être fidele.

DURVAL, *en la regardant de même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modele.

SCENE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

CLITANDRE, *aux autres, en entrant.*
Voilà ce que jamais on n'auroit attendu.
DURVAL, *troublé, à Damon.*
C'est Clitandre et Damis; m'auroient-ils entendu?
CLITANDRE, *en riant.*
Venez, rassemblons-nous, la scene est impayable...
Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.
(*il rit.*)
Laisse m'en rire encore.
ARGANT.
Allons, rions. De quoi?
CLITANDRE, *à Durval.*
On m'écrit... Tu riras.
DURVAL, *froidement.*
Peut-être.
CLITANDRE.
Oh! par ma foi,
Nous ne le craindrons plus, cet aimable volage,
Ce célebre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstans;
Nous le connoissons tous, et même à nos dépens:
Sainfar.
ARGANT.
Je le connois: son pere fut de même;
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à son sujet je vous... Non, poursuivez;
Voyons, quels contre-temps lui sont donc arrivés?
DAMON.
Peut-être quelque époux, d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une histoire tragique?

ARGANT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens?

CLITANDRE.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgens.

CONSTANCE.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

DURVAL.

Se seroit-il battu?

DAMIS.

Ce n'est pas son défaut.

DAMON.

Est-il disgracié?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort?

CLITANDRE.

Autant vaut;

Il est amoureux fou.

TOUS, *c'est-à-dire, Durval, Argant, Damon.*

De qui?

CLITANDRE.

C'est lettres closes.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses :
Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru?

DURVAL.

Il est audacieux.

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle su lui plaire?

CLITANDRE.

Eh mais, une coquette est un choix ordinaire.

ARGANT.

Est-ce cette Marquise assez bien en appas,
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y pense pas?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude?
En tout cas, je le plains; l'esclavage en est rude;
Il faut trop les aimer, et trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'est donc cette actrice?

CLITANDRE.

Eh non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne seroit-ce point son épouse qu'il aime?

ARGANT.

Sa femme!

CLITANDRE.

Et vraiment oui, c'est sa femme, elle-même...

ARGANT.

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

DURVAL, *à Damon.*

Sainfar aime sa femme aussi.

DAMIS, *à Constance.*

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE, *avec un peu de fierté.*

Pour peu qu'on soit sensé, l'on devine le bien...
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien:
C'est un cœur égaré que le devoir ramene,
Que l'amour fait rentrer dans sa premiere chaîne,

Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma présence ici ne vous déplaise,
Je vous laisse railler et médire à votre aise.

SCENE IV.

ARGANT, DURVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

Constance prend la chose affirmativement.

ARGANT.

Bon! bon! c'est pour la forme.

DAMON.

Elle a grand tort, vraiment.

ARGANT.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame...
Eh bien, notre galant aime jusqu'à sa femme!
C'est avoir pour le sexe un furieux penchant.

DURVAL, *à Clitandre.*

Et que dit-on par tout d'un retour si touchant?

DAMIS.

A ton avis, Durval? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu, cette sottise en a fait beaucoup dire.
A la cour, à la ville, on l'a tant blasonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné,
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage:
En fin fond de province il l'a contrainte à fuir;
Ils sont allés s'aimer, et bientôt se haïr.

ARGANT.

C'est un enlevement.

DAMIS.

Qui n'est pas fort d'usage.

ARGANT.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage ;
Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir,
C'est d'entrer dans le monde, et non pas d'en sortir.

DURVAL.

Ils jouissent, sans doute, au fond de leur retraite
D'une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux ;
Il adore en esclave un tyran dédaigneux,
Un maître dont il est le premier domestique,
Qui, trop sûr à présent d'un pouvoir despotique,
Le punit du passé, se venge de l'ennui
De se voir enterré de la sorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à son apprentissage.

CLITANDRE.

C'est à recommencer.

ARGANT.

Sans doute, c'est l'usage...
Cet homme est possédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Possédé de sa femme... Eh ! ris-en donc, Durval.

DURVAL, *à Damon.*

Oui... rien n'est plus plaisant... Quelle épreuve...!
J'enrage.

CLITANDRE.

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage.

ARGANT.

Abîmé.

CLITANDRE.

Confisqué.

DAMIS.

Nul.

DURVAL, *à Damon.*

Ami, quels propos !

DAMIS, *à Durval.*

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des sots?

DURVAL, *avec embarras.*

Moi? point du tout; j'en ris autant qu'il m'est possible.

DAMON, *avec indignation.*

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient composer tout le public entre eux,
Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale.
Mais je vous crois, Messieurs, un peu plus de morale:
Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez.
A tous autres qu'à vous, à des gens moins sensés,
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,
Laissez-le pratiquer sans y prendre intérêt;
Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

DAMIS, *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta philosophie;
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit;
Du reste, je vous suis obligé.

DAMIS.

C'est bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, et même sans scrupule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar est dans le cas: on en est convenu.
Il a pris un travers assez bien reconnu,
Puisque son aventure est mise en comédie.

ARGANT.

Tout de bon?

DAMIS.

J'ai la piece; on l'a fort applaudie:
Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous;
Nous jouerons celle-ci... Messieurs, qu'en dites-vous?

ARGANT.

Volontiers.

DURVAL, *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON, *avec colere.*

C'est une farce infâme.

DAMIS.

On la nomme l'*Epoux amoureux de sa femme.*

ARGANT.

Bon! c'est un des travers qu'on doit moins épargner:
Il n'est pas fort commun: mais il pourroit gagner;
Et la société n'y feroit pas son compte.
Combien il est d'époux retenus par la honte!
Tant mieux... Aurai-je un rôle?

DAMIS.

Oui, sans doute.

ARGANT.

Fort bien.

DAMIS.

Les dames y joueront: Constance aura le sien,
Elle sera l'épouse aimée à toute outrance:
Durval contrefera l'amoureux de Constance:
Damon aura tout juste un rôle de Caton;
(*à Clitandre.*)
Toi, celui d'étourdi.

ARGANT.

L'arrangement est bon.

DAMIS.

Il nous faut un valet: qui pourroit bien le faire...?
(*à Durval.*)
Ah! ton valet-de-chambre, Henri; c'est notre affaire.
Ainsi du reste.

DAMON.

Oui; mais ne comptez pas sur moi.

DAMIS.

Durval, tu te fais fort apparamment...?

DURVAL, *froidement.*

De quoi?

DAMIS.

C'est d'engager Constance à jouer dans la piece.

ARGANT.

Je vais la prévenir, aussi bien que ma niece.

(*il sort.*)

DAMIS, *à Durval.*

Détermine Damon : quant à toi, tu sais bien
Que l'on doit se prêter ; tu ne risqueras rien.

(*ils sortent.*)

SCENE V.

DURVAL, DAMON.

DURVAL, *d'un air ironique.*

En est-ce assez? Dis-moi, que pourras-tu répondre?
Il falloit cet exemple, afin de te confondre.
Où m'allois-je embarquer?... Ne me presse donc plus.
Tes conseils désormais deviendroient superflus.

DAMON.

Vous permettez qu'on joue une farce indiscrete,
Et vous y prenez même un rôle.

DURVAL.

Oui, je m'y prête.
A ma femme du moins je parlerai d'amour;
Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour;
J'en jouirai sans risque, et sans me compromettre.
Hélas! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre...
J'aurois dû refuser!.. Oui, je me trahirai :
On verra que je sens tout ce que je dirai.
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon rôle;
Je me perdrois : je vais retirer ma parole.

DAMON.

Est-il temps? Il falloit ne pas tant s'avancer,

Constance est prévenue, elle pourra penser
Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.
(*à part.*)
Il le faut embarquer.

DURVAL, *après avoir rêvé.*

Ta remarque est cruelle...
Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner;
De prétexter un ordre, et de m'en retourner;
Je le vais annoncer, et partir tout de suite.
(*il va pour sortir, et revient.*)

DAMON.

Quelle foiblesse!

DURVAL.

Ecoute : avant que je les quitte,
J'ai fait peindre Constance en secret, et je crois
Que son portrait est fait : car c'est depuis un mois
Qu'on est après. Le peintre est dans le voisinage,
Vois si par aventure il a fini l'ouvrage :
C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin,
Je voudrois l'emporter.

DAMON.

Va, je prendrai ce soin.
Mais tu ne partiras peut-être pas si vite?

DURVAL.

Dès ce soir même.
(*il sort.*)

DAMON.

Il faut que j'empêche sa fuite.
Si la mode empoisonne un naturel heureux,
A quoi sert le bonheur d'être né vertueux?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMON.

Enfin Durval nous reste, et j'en ai sa parole ;
Je crois avoir détruit son préjugé frivole.
C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins ;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins.
Sachons s'il est le seul qui me reste à détruire...
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en instruire...?

SCENE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE, *en traversant le théâtre.*
Ah ! vous voici, Monsieur ! Entrez-vous au concert ?

DAMON.
Je vous suis.

SOPHIE.
A propos, est-il vrai qu'on vous perd ?

DAMON.
Ce terme est trop flatteur ; mais je sais le réduire
A sa juste valeur.

SOPHIE.
Eh ! tâchez de m'instruire.

DAMON.

Durval devoit partir, un contre-ordre est venu ;
C'est par ce contre-temps que je suis retenu.

SOPHIE.

Un contre-temps, Monsieur !

DAMON.

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt ;
Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est....
Pardonnez ce murmure. il est bien légitime
Au malheureux à qui l'on va chercher un crime,
Au fond d'un avenir qui n'est pas fait pour lui :
On me punit de ceux dont on soupçonne autrui.

SOPHIE.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidele ;
On pouvoit l'adoucir.

DAMON.

Il est donc vrai, cruelle ?
Un autre plus heureux, plus digne apparemment....

SOPHIE, *vivement.*

Me feroit encor moins changer de sentiment.

DAMON.

Ai-je pu m'attirer un refus légitime ?
J'aurois eu votre cœur si j'avois votre estime.

SOPHIE.

Puisque vous en tirez cette conclusion,
Je n'ai rien à répondre en cette occasion.
Quoi ! faut-il vous aimer pour vous rendre justice ?

DAMON.

C'est exiger de vous un trop grand sacrifice.
Vous aimez votre erreur.

SOPHIE.

Non.... J'en voudrois guérir.

DAMON.

Mais enfin, si celui qui sert à la nourrir,

Si Durval....

SOPHIE.

Je connois jusqu'où va votre zele,
Que vous justifiez cet époux infidele.

DAMON.

Madame, supposons qu'il soit....

SOPHIE.

Oui, tel qu'il est.

DAMON.

Eh bien ! en convenant de tout ce qui vous plaît....

SOPHIE.

Vous aurez tort ; et moi j'ai de justes alarmes...
Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes,
Me jurer un amour qui durera toujours.
Constance fut séduite avec ces beaux discours.
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle !
Vous la voyez : elle est étrangere chez elle ;
Une personne à charge, et sans autorité ;
Exposée au mépris, à la témérité ;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidele : inutile avantage !
Sans l'amour d'un époux nous sommes sans éclat :
Son cœur fait notre titre, et nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable,
D'un généreux retour est-il donc incapable ?

SOPHIE.

Il est accoutumé ; cela ne se peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare on peut revenir sur ses pas.

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en suis trop assurée :
Son humeur inconstante est trop bien avérée :
Son exemple, en un mot... Eh ! croyez-vous...? Mais
non...

DAMON.

Quoi...?

SOPHIE.

Ce que je voulois dire est hors de saison.

DAMON.

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Parlez, de grace.

SOPHIE.

Il est inutile de feindre.
Ecoutez : je suis franche, et vous l'allez bien voir.
Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir ;
Je crois connoître à fond votre heureux caractere ;
Autant que votre amour, votre vertu m'est chere :
Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous,
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux :
Mais la fatalité que l'hyménée entraîne....
Durval vous ressembloit.

DAMON.

Mais s'il reprend sa chaîne...

SOPHIE.

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui.
Damon, vous me perdrez si vous comptez sur lui.

DAMON.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance ;
Promettez de vous rendre à ma persévérance,
Si Durval....

SOPHIE.

En ce cas....

DAMON.

Achevez, prononcez....
Eh quoi ! vous hésitez ?

SOPHIE.

Mais vous m'embarrassez.

DAMON.

Quel risque courez-vous, si vous êtes si sûre

Que Durval, dites-vous, sera toujours parjure?

SOPHIE.

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour...?
(*tendrement.*)
Le croyez vous bien sûr, ce prétendu retour?

DAMON.

On pourroit l'espérer.

SOPHIE.

Eh bien! il faut l'attendre.

DAMON.

Comment?

SOPHIE.

Jusqu'à ce temps je ne veux rien entendre
Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

DAMON.

Vous exposer!

SOPHIE.

Suffit.

DAMON.

En quoi?

SOPHIE.

J'ai mes raisons.
En un mot je prétends....

DAMON.

Imposez sans réserve,
Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

SOPHIE.

Je ne m'engage à rien.

DAMON.

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être.

DAMON.

En doutez-vous?

SOPHIE.

Ecoutez jusqu'au bout.
J'exige.... Vous m'aimez?

DAMON.

Ah! si je vous adore.

SOPHIE.

Eh bien! je vous défends de m'en parler encore.
Supprimez désormais ces discours séducteurs,
Ces soupirs, ces regards, et ces soins enchanteurs,
Dont toute autre que moi se laisseroit surprendre.
Enfin, je ne veux plus avoir à me defendre.

DAMON.

De quel soulagement voulez-vous me priver?

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire!

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier; dois-je vous obéir?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir?
(*elle veut sortir.*)

DAMON.

Mon malheureux amour se fera violence;
Je vais le condamner au plus cruel silence.

SOPHIE.

De plus, je vous défends jusques au mot d'amour.

DAMON.

Il faut s'y conformer jusques à ce retour.
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse,
Comptez sur un respect égal à ma tendresse....
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.

(*il lui prend la main.*)
Oui, ma bouche et mes yeux sauront se contenir.
(*il se jette à ses genoux.*) (*il lui baise la main.*)
J'en jure à vos genoux : si jamais je m'oublie....
(*il continue à lui baiser la main.*)
SOPHIE, *interdite.*
Damon, est-ce donc là le serment qui vous lie ?
DAMON, *étonné.*
Me serois-je échappé ?
(*il recommence.*)
SOPHIE, *en voulant se débarrasser.*
Je le crois.... Au surplus....
Encore.... Une autre fois ne nous oublions plus.
(*elle sort.*)

SCENE III

DAMON.

Je serai donc heureux, et je le suis d'avance :
Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.
Durval m'a tout promis, allons le retrouver ;
Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

SCENE IV.

DAMIS, DAMON, *rencontré par Damis.*

DAMIS.
Damon, voilà ton rôle.
DAMON.
Oh ! faites-moi la grace
De ne pas m'en charger ; que quelque autre le fasse.
(*il sort.*)

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS, *à Clitandre.*

On le lui fera prendre.... Ah ! je te cherche aussi.
C'étoit pour te donner ton rôle ; le voici.
Tu sors de chez Constance ?

CLITANDRE.

Oui, j'étois chez les Dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS.

Peut-on savoir comment ?

CLITANDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS.

C'est bien faire ta cour.

CLITANDRE.

N'est-ce pas ? Qu'en dis-tu ?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas, comme toi, ce secret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah ! merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ami, j'ai de bons yeux :
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-t-elle bientôt au rang de tes conquêtes ?

DAMIS.

C'est de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi ! tu voudrois sur moi détourner les soupçons !

DAMIS.

Tant de discrétion m'alarme et m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DAMIS.

Eh! qui diable se vante!

Des sots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

DAMIS.

Des têtes à l'évent.

Quand j'en trouve, cela m'arrive assez souvent.
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visiere.

CLITANDRE.

Je les traite à-peu-près de la même maniere....
A propos, sais-tu bien...?

DAMIS.

Non.

CLITANDRE.

Que sans y songer....

DAMIS.

Quoi?

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire : il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS.

(*à part.*)
Je t'entends. C'est un fat que je veux dérouter.
(*à Clitandre.*)
Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'est le mot. Ainsi, dans nos galanteries,
Entendons-nous; sur-tout point de supercheries :
Entre nous seulement soyons honnêtes gens :
Nous sommes en amour assez intelligens;

Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune :
Etablis ton quartier.

DAMIS.

Le mien sera par-tout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout :
Il faut rouler, il faut avancer : le temps passe ;
Nous en perdrions trop devant la même place....
D'ailleurs certain égard nous convient à tous deux.
Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi, marquis, il faut avoir pitié du sexe,
Et lui faciliter sa gloire et ses plaisirs ;
C'est pourquoi convenons.

DAMIS.

Je cede à tes desirs.

CLITANDRE.

Eh bien ! quel est le cœur où tu veux t'introduire ?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrois séduire ?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.
Es-tu bien avancé ?

CLITANDRE, *mysterieusement.*

J'espere.

DAMIS, *le contrefaisant.*

Et moi de même....

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême ;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pu te nuire également.
Je vais pousser ma chance, et toi, songe à la tienne.
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.
(il sort.)

SCENE VI.

DAMIS, *se met à rire en le voyant aller.*

Va, c'est où je t'attends. Je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.
Oh parbleu! nous verrons qui s'en fait plus accroire.
Je ne puis être aimé; mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Constance indubitablement;
C'est, aussi bien que moi, fort inutilement.
Nous nous sommes joués, il trouvera son maître:
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour
l'être.
(il tire un portrait.)
Je sais me fabriquer des preuves de bonheur:
J'ai là certain portrait qui doit me faire honneur....

SCENE VII.

DAMIS, DURVAL, DAMON.

DAMIS.

Durval, voilà ton rôle et celui de Constance.
Pour Damon, je n'ai pu vaincre sa résistance:
Je te laisse ce soin.

DURVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, et lui donner le sien.
(*il sort.*)

SCENE VIII.

DURVAL, DAMON.

(*Durval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient à la main.*)

DAMON.

A quoi t'amuses-tu? Vas-tu lire ces rôles?
Eh morbleu! laisse-là des choses aussi folles.

DURVAL.

Je regardois sans voir : mon esprit occupé
Du pas que je vais faire est encore frappé.
De toutes mes terreurs, il m'en reste encore une,
Qui malheureusement est la plus importune.
Me garantiras-tu...? Mais tu ne le peux pas...
En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas
Retrouverai-je encor sa premiere tendresse,
Cette conformité, cette même foiblesse,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le ciel pour moi seul avoit mis dans son cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame?
J'ai cessé trop long-temps d'entretenir sa flamme.
Eh! de quoi son amour se seroit-il nourri?
Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.
Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances.
Vois comme elle a souffert de toutes mes instances.
Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets,
Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets.
M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes?
En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes?

DAMON.

Ah! ne t'y trompe pas; c'est un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand.
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable
Ne sait pas à quel point ses malheurs ont été;
Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté.
Une femme sensée est fort peu curieuse
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
En tout cas, sa vertu te répond...

DURVAL.

Quel espoir!
Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir!
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie;
Annonce-lui qu'enfin je me réconcilie;
Vante-lui mon amour, pour avancer le tien...
Mais non; attends encore, ami; ne lui dis rien.
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise...
Va, je vais achever cette grande entreprise.

DAMON.

Pour la derniere fois je puis donc y compter?

DURVAL.

Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

(*Damon sort.*)

SCENE IX.

DURVAL, HENRI.

DURVAL.

Ai-je là quelqu'un...? Hé...! va-t'en et reviens vite.

HENRI.

Lequel des deux? De quoi faut-il que je m'acquitte?

DURVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement:

Va, cours, vole, et reviens le dire promptement.
(*Henri reste.*)
Que fais-tu là, planté contre cette muraille?

HENRI.

A quel appartement, monsieur, faut-il que j'aille?

DURVAL.

Plaît-il? Une autre fois tâchez de m'écouter.

HENRI.

Ce que l'on n'a point dit peut bien se répéter.

DURVAL.

Qu'on sache si Madame a du monde chez elle.

HENRI.

Chez Madame? Ma foi, l'ambassade est nouvelle.

SCENE X.

DURVAL.

Pourvu qu'elle soit seule... Aurai-je ce bonheur?
Pourrai-je, sans témoins, débarrasser mon cœur
D'un secret dont le poids sans cesse se redouble...?
Mais il ne revient point... Le voici... Je me trouble...
Que va-t-il m'annoncer?

SCENE XI.

DURVAL, HENRI.

HENRI.

Monsieur, présentement
Clitandre et Damis.

DURVAL.

Sont chez elle apparemment?
Que je suis malheureux! Remettons la partie.

HENRI.

Oui; mais la compagnie à l'instant est sortie;

En sorte que Madame est seule en ce moment.

DURVAL.

Comment! Madame est seule?

HENRI.

Oui, seule, absolument.

DURVAL.

Est-il sûr? L'as-tu vu?

HENRI.

Le rapport est fidele.
Oui, monsieur, elle n'a que Florine avec elle.
(*il s'éloigne.*)

DURVAL.

Florine, me dis-tu? Mais... c'est toujours quelqu'un...
Je pourrai renvoyer ce témoin importun...
Allons... il faut aller... puisque tout me seconde.
Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.
Je suis trop obsédé... Ne pourrai-je jamais
Disposer d'un moment au gré de mes souhaits...?
Quel contre-temps s'oppose à ce que je desire...!
Oui; car pour expliquer ce qui me reste à dire,
Il me faut... Je n'aurai qu'un entretien en l'air...
Irai-je commencer, et fuir comme un éclair?
Je ne puis m'enfermer sans que l'on en raisonne...
Que faire...? Aussi, d'où vient que Damon m'abandonne...?
Je ne puis le risquer... Il faut y renoncer...
Il me vient dans l'esprit... Oui, c'est bien mieux penser.
Assurément... sans doute... Aussi-bien sa présence...
Ses charmes... ses regards, dont je sais la puissance...
Mes remords... mon amour, dans ce terrible instant,
Causeroient dans mes sens un désordre trop grand.
Ah! qu'il est mal aisé, quand l'amour est extrême,
De parler aussi-bien qu'on pense à ce qu'on aime...!
(*à Henri.*)
Approche cette table... Un fauteuil... Est-ce fait...?

Ai-je là ce qu'il faut...? Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma premiere visite.
Le plus fort sera fait; le reste ira de suite.
(*il se met à écrire.*)

HENRI.

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis long-temps,
Le patron reprenoit haleine à mes dépens...
Tant mieux : plus un maître aime, et plus un valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne.
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

DURVAL.

Sûrement,
Je n'aurai de ma vie écrit si tendrement.
Je prépare à Constance une aimable surprise.
(*il continue d'écrire.*)

HENRI, *tirant son rôle.*

J'ai là certains papiers, il faut que je les lise.
Voyons, tandis qu'il fait éclorre son poulet,
Quel est mon rôle. A moi, le rôle de valet!
Mais cela ne va point avec mon ministere :
Je suis homme de chambre, et presque secrétaire.
A quelqu'un de nos gens il pourroit convenir...
Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir...
(*il feuillette et retourne son rôle de tous côtés.*)
Je veux être pendu si j'entends cette gamme...
Ah! je sers un époux amoureux de sa femme.
Ventrebleu, le sot maître à qui l'on m'a donné!
Oui-dà, le personnage est bien imaginé.

DURVAL.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle, je gage.

HENRI.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage...
Peste! en voici bien long tout d'un article écrit!
Voyons : c'est moi qui parle; aurai-je de l'esprit?

(*il lit.*)

« Oui, Nérine, je suis à l'imbécille maître
« Qui s'est accoquiné, dans ce taudis champêtre,
« A la triste moitié dont il s'est empêtré ;
« Son ridicule amour ici l'a sequestré :
« C'est un oison bridé tapi dans sa retraite,
« Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête. »
Le bel équivalent, au lieu du sens commun !

DURVAL, *impatient.*

Faquin... Contenons-nous... Chassons cet importun.
(*à Henri.*)
Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre ?
Aurois-je dû le dire ? Ayez soin de m'entendre,
Lorsque j'appellerai ; que l'on se tienne prêt.

HENRI.

Allons ; hé ! qu'on me selle un coureur vif et frais.
(*il sort.*)

SCENE XII.

DURVAL.

(*il se leve.*)
Le parti que je prends est donc bien ridicule,
Si jusqu'à des valets... Etouffons ce scrupule...
(*il se remet.*)
Ce coquin sortira... Je ne sais où j'en suis...
Continuons pourtant... Achevons, si je puis.
(*il écrit.*)
Puissé-je en voir l'effet que j'ose m'en promettre !
Hola...! Henri...! Voyons, relisons cette lettre.

(*il lit.*)

« C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;
« L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs... »

(*il lit bas.*)

Je la puis envoyer... Mettons ma signature...
(*en signant.*)
Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah! j'oubliois d'y joindre aussi ces diamants.
(*il tire un écrin.*)
Constance est peu sensible à ces vains ornements;
Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henri...! Les valets sont d'une lenteur extrême.

SCENE XIII.

DURVAL, HENRI, *en équipage de postillon.*

HENRI.

Monsieur, me voilà prêt; vous n'avez qu'à parler.

DURVAL.

Quel est cet équipage? Où crois-tu donc aller?

HENRI.

A Paris... C'est, je crois, vers certaine duchesse...
Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse?

DURVAL, *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas si loin.

HENRI.

Ma foi, Monsieur, tant pis.
Elle se vengera, je vous en avertis.
La duchesse se plaint que, pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,
Avec Madame vous... feignez de renouer.
Je ne sais pas quel tour elle veut vous jouer;
Mais... tout franc, convenez que votre amour la traite
Comme je traiterois une simple soubrette.

DURVAL, *en donnant la lettre et l'écrin.*

Va chercher la réponse, et donne cet écrin.

HENRI.

Et des bijoux aussi ! L'affaire ira grand train.

DURVAL.

Finissons ces discours : va-t'en où je t'envoie :
Je t'attends ; que sur-tout personne ne te voie.

(*Henri sort.*)

SCENE XIV.

DURVAL, *rêvant.*

D'un terrible fardeau me voilà soulagé...
Ne me serai-je pas un peu trop engagé ?
Je le crains : cependant l'affaire est embarquée.
Oui, mon impatience est un peu trop marquée...
Il est bien dangereux de montrer tant d'amour.
Mais qu'y faire à présent...? Te voilà de retour?

SCENE XV.

DURVAL, HENRI.

DURVAL.

Eh bien ! quelle réponse ?

HENRI.

Elle est encore à faire.
Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

DURVAL, *reprenant la lettre.*

Etourdi.

HENRI.

Regardez... Parmi tant de beautés
Que le bal vous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pu démêler quelle est la favorite.

DURVAL.

N'ai-je pas dit l'adresse?

HENRI,

Ah! si vous l'aviez dite...

DURVAL, *à part.*

Non? Tant mieux; ce coquin ignore mon secret.
Cette lettre est de trop; j'en avois du regret.
Cet écrin peut suffire: il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette.
Constance, avec raison, viendra me confier
Cette insulte nouvelle, et s'en justifier:
Notre explication sera plus naturelle,
Et je serai bien moins compromis avec elle.
(*il reprend l'écrin, et met la lettre dans sa poche.*)
C'est bien dit; je m'en tiens à ce dernier moyen:
(*à Henri.*)
Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.
(*il sort.*)

SCENE XVI.

HENRI, *en le voyant aller.*

Je suis perdu, s'il fait lui-même ses affaires.
Diable! ceci m'auroit donné des honoraires...
Dans le premier mémoire il faudra les compter.
Item, pour un présent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit dû valoir en espece courante,
Combien? Dix, vingt louis; ma foi, mettons-en trente.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE, *avec un paquet de lettres et l'écrin à la main.*

Durval n'est point ici: va, ne perds point de temps;
Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attends;
Mais ne lui parle point du sujet qui m'agite;
Il ne daigneroit pas me rendre une visite.
Fais en sorte en un mot, que je puisse le voir.

FLORINE.

J'y cours; mais je ne sais si j'aurai ce pouvoir.

SCENE II.

CONSTANCE.

Eh quoi! de tous côtés la fortune ennemie
S'obstine à traverser ma déplorable vie!
Au moment que je prends un trop crédule espoir,
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
(*en montrant un paquet de lettres.*)
Un inconnu m'apporte une preuve trop sûre
Des mépris d'un ingrat, et d'un nouveau parjure.
Une rivale indigne, et barbare à-la-fois,
M'avertit que Durval, qui vivoit sous ses lois,

La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes...
Est-ce elle qu'il trahit? Et pour surcroît de peines,
Il semble qu'on se plaise encore à redoubler
(*en montrant l'écrin.*)
Ces indignes présents, dont on veut m'accabler.

SCENE III.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE.
As-tu trouvé Durval?
FLORINE.
Non, ma recherche est vaine.
CONSTANCE.
Quel fâcheux contre-temps!
FLORINE.
On dit qu'il se promene.
CONSTANCE.
Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui :
Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.
FLORINE.
Oui, Madame, éclatez, cessez de vous contraindre:
Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.
CONSTANCE, *tendrement.*
Quand on n'est plus aimée!
FLORINE.
On peut le mener loin.
Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.
CONSTANCE.
Je ne veux employer que mes uniques armes.
FLORINE.
Eh! qui sont-elles donc?
CONSTANCE.
Les soupirs et les larmes.

FLORINE.

Bon ! il vous laissera gémir et soupirer.
On croit nous faire grace, en nous faisant pleurer :
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne :
On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne ;
Que le sexe se fait lui-même son tourment,
Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat !

CONSTANCE, *remettant les lettres dans sa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat.
Il ne saura jamais, si j'en suis la maîtresse,
Que je sais à quel point il trahit ma tendresse.
Je ne veux point aigrir son cœur et son esprit,
Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer, et de vivre tranquille,
J'assure à mon volage un retour plus facile :
Je lui donne un moyen de me mieux abuser,
Et, quand il le voudra, de se mieux excuser.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse
Des présents qu'on m'a faits, et qu'il m'en débarrasse :
Je veux entre ses mains remettre cet écrin.

FLORINE.

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin ;
Ce ne sera pour lui que des galanteries :
Il vous éconduira par des plaisanteries,
Comme il a déja fait : vous aurez la douleur
De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois...? Il est vrai... j'y serois trop sensible ;
Mon cœur, que je contiens dans un calme pénible,
Pour la premiere fois ne m'obéiroit plus,
Et j'en aurois après des regrets superflus.

Fuyons l'occasion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.
Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prends cet écrin; tu connois l'indiscret...
Que je le hais!

FLORINE.

Lequel?

CONSTANCE.

Ah! tu me désesperes!

FLORINE.

Je vous l'ai dit, Madame, ils sont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus,
Fais comme tu voudras: mais ne m'en parle plus.
Que cette indignité ne blesse plus ma vue.

(*elle sort.*)

FLORINE.

Allons, Madame, quitte à faire une bévue.

SCENE IV.

FLORINE.

Voyons pourtant. A qui remettrai-je l'écrin?
Entre nos deux Marquis le choix est incertain;
Gens de même acabit, personnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par instinct et par réflexion,
Effrontés sans succès et sans confusion,
Impudents, toujours pleins d'un espoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours sans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses:
Voilà les compagnons, dont le couple indiscret

M'a vingt fois confié leur risible secret.
Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense...?
Comment le démêler...? C'est en vain que j'y pense.
C'est l'un ou l'autre ; mais de quel côté pencher...?
Il faut pourtant résoudre... Attendez : pour trancher,
Si j'empochois l'écrin... j'en aurois pour ma vie...
Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie :
Oh ! non ; c'est seulement pour finir ce tracas,
Et tirer ma maîtresse avec moi d'embarras...
Ne nous y jouons point : l'intention est pure ;
On y pourroit donner tout une autre tournure.
(*elle voit Clitandre et Damis.*)
Mais la fortune ici les amene tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.
Reprenez votre enjeu, la boëte est complette ;
Ma maîtresse, à ce prix, ne veut point faire emplette,
Consolez-vous, une autre en fera plus d'état :
Vous savez ce que c'est ; entre vous le débat.
(*elle sort.*)

SCENE VI.

DAMIS, CLITANDRE, *recevant l'écrin.*

DAMIS.
Eh ! c'est à toi, Marquis, que tes présents reviennent ?
CLITANDRE.
A moi ! c'est bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.
DAMIS.
Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire...

CLITANDRE.

Le dépit...

DAMIS.

Prends toujours, à bon compte;
Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me disois-tu...?

CLITANDRE.

Tu devois m'avouer...

DAMIS.

Je t'aurois, à coup sûr, empêché d'échouer.
Voyons donc à quel prix tu mettois ta conquête.
(il ouvre l'écrin.)
Comment, diable! Ah! Marquis... le présent est honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle est rare; on en trouve si peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.

C'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

CLITANDRE.

Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien confus
De ce qu'en ma présence on te les a rendus.
On avoit ses raisons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que sage.

CLITANDRE.

Voici Durval.

DAMIS.

Qu'importe ? Il peut être présent,
En ne nommant personne.

CLITANDRE.

Oui. Le tour est plaisant !

SCENE VII.

DURVAL, DAMIS, CLITANDRE.

DURVAL, *à part, en entrant.*

Que vois-je ! Mon écrin !

CLITANDRE, *à Durval.*

Nous disputons ensemble.

DAMIS, *en montrant l'écrin.*

En voici le sujet.

DURVAL.

Oui, c'est ce qu'il me semble.
(*à part.*)
Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre est mon rival.

DURVAL, *ironiquement.*

C'est être courageux.

CLITANDRE.

A-peu-près comme lui.

DAMIS.

Passons, je te l'accorde.
(*en lui montrant l'écrin.*)
Durval, je te remets la pomme de discorde.

DURVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

DURVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

DURVAL.

C'est comme s'il l'avoit.

DAMIS.

Apprends donc ce mystere.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

DURVAL.

Il n'en est pas besoin.

DAMIS.

Certaine dame, à qui nous rendons quelque soin,
Nous a fait, de sa part, sans désigner personne,
Renvoyer cet écrin.

DURVAL.

C'est ce que je soupçonne.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE, *en regardant Damis.*

Oui, rien n'est plus constant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

DURVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par vanité, n'ose le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

DURVAL, *ironiquement.*

Eh! mais vous pourriez être
Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

Durval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés ?

DURVAL.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croie,
Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voie,
Qu'il ait donné l'écrin, de grace, dites-moi,
Quelle conclusion tirez-vous du renvoi ?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'est donc point de moi? La conséquence est claire.

DAMIS, *en frappant sur l'épaule de Durval.*

Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

DURVAL.

Tiens, Marquis, cet espoir lui paroît hasardé.
Son désaveu peut être aussi vrai que le vôtre;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.
Qui sait si quelque tiers, qu'on n'imagine pas,
N'a point secrètement causé cet embarras ?
Quelque autre pourroit être épris des mêmes charmes.
Bornez-vous sur vous seuls la force de leurs armes ?

DAMIS.

Oh ! qu'il paroisse donc, ce rival ténébreux.
En tout cas, que celui qui fait le généreux
Cherche quelque autre objet ailleurs qui le console.
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

DURVAL.

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE.

Oui.

DAMIS.

Ne me fais point faire une indiscrétion.

CLITANDRE.

De grace, fais-en une; il y va de ta gloire;
Sans quoi, Durval et moi, nous n'osons pas te croire.

DAMIS.

Il faut vous satisfaire.

DURVAL.

En puis-je être témoin?

DAMIS, *à Durval.*

En t'éloignant un peu; car il n'est pas besoin
Que tu sois plus avant dans cette confidence.
(il le place au fond du théâtre.) *(à Clitandre, à demi-bas.)*
Te voilà bien... Et toi, sur-tout, point d'imprudence.
(il tire un portrait. Clitandre se trouble.) *(à Durval.)*
Tiens, considere un peu... Vois sa confusion.
(à Clitandre.)
Est-ce là le portrait de celle... en question...
De la dame à l'écrin... Eh bien?

CLITANDRE, *avec confusion.*

Ah! l'infidele!
(il sort.)

SCENE VIII.

DAMIS, DURVAL.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

Infidele...! Est-ce ainsi qu'on nomme une cruelle?
(à Durval.)
Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi,
Durval, une autre fois, pense un peu mieux de moi.

SCENE IX.

DURVAL.

Est-ce une illusion...? Est-ce un songe funeste...?
Quel rapport...! Ah! cruels, achevez donc le reste.
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
Je ne saurois forcer mes esprits révoltés...
Le doute... la fureur... O ciel...! Ah! malheureuse...
Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse...?
Constance, est-il possible...? Ai-je bien entendu?
Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu?
Que dis-je? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Etoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance?
Mais ma crédulité se laisse empoisonner
Par des convictions que je dois soupçonner.
Rejetons loin de nous... Le puis-je? Quand j'y songe!
Quoi...! d'une vérité puis-je faire un mensonge...?
Douce sécurité, préjugé si flatteur,
Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur!
Ah! pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire?
L'affreuse vérité découvre ce mystere...
Voilà donc le sujet de sa tranquillité,
De ce calme trop vrai, que je crus affecté.
Elle ne se faisoit aucune violence.
Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence,
L'effet de son amour, l'effort de sa raison,
Ne l'a jamais été que de sa trahison.

SCENE X.

DURVAL, DAMON.

DAMON, *en suivant Durval.*

Sans doute que l'écrin aura fait des merveilles ?
De ce récit charmant enchante mes oreilles.

DURVAL, *avec un regard fixe sur Damon.*

Il a bien réussi.

DAMON.

Je m'en étois douté :
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté ?

DURVAL, *en prenant la main de Damon.*

Constance a surpassé ton attente et la mienne.

DAMON.

Tant mieux !

DURVAL, *avec fureur.*

Holà...! Quelqu'un... Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vue ?

DURVAL.

Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne sais que penser, je ne sais que prévoir
Du trouble où je te vois.

DURVAL.

Sa cause est imprévue.
Tu vas être témoin d'une étrange entrevue.
Quel aveu différent de celui...!

DAMON.

Quel courroux !

DURVAL.

Je suis désespéré.

DAMON.

Quoi ! serois-tu jaloux ?

DURVAL.

Je ne le fus jamais ; j'estimois trop Constance :
Je serois trop heureux dans cette circonstance...
Estime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah ! quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime ?

DAMON.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

DURVAL, *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait,
Et l'autre avoit son cœur : c'est l'aveu qu'on m'a fait...
C'est un mystere affreux.

DAMON.

Que je ne saurois croire.
Constance absolument n'a point trahi sa gloire.

DURVAL.

Ne prends plus sa défense ; il n'est aucun moyen.
Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien ?

DAMON, *en appercevant Constance.*

Modérez-vous du moins ; la voilà qui s'approche.

SCENE XI.

CONSTANCE, DURVAL, DAMON.

DURVAL, *avec un air un peu plus modéré.*

Madame, épargnons-nous la plainte et le reproche :
Il faut nous séparer pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer désormais,
Jusqu'à ce que le ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, et reprenez ce que je tiens de vous :
Je n'excepte qu'un bien, que je préfere à tous,
Ce fruit de mon amour, si cher à ma tendresse,
C'est, de tous vos bienfaits, le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits ;
Je n'examine rien, puisque je vous déplais.
Daignez déterminer ma derniere demeure :
Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure ?

DURVAL.

Eh ! Madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus.
Mais vous serez bientôt satisfait. Au surplus,
Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre ;
De vos seules bontés je veux toujours dépendre.
A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux
De garder le seul bien qui me reste de vous !
Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mere,
N'être pas moins fidele, et vous être plus chere !

DURVAL, *avec fureur.*

Je ne puis supporter cette témérité :
Perfide ! il vous sied bien ce langage affecté !

CONSTANCE.

Ah ! quel titre odieux ! Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

DURVAL.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Est-ce là le prix de ma tendresse ?
Eh quoi ! de quels transports êtes-vous enflammé ?
Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé ?

DURVAL.

Il falloit savoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus ? Apprenez-moi mon crime.
Qu'ai-je fait ?

DURVAL.

Vous osez encor me défier ?

CONSTANCE.

Hélas ! dois-je mourir sans me justifier ?

Que je sache du moins ce qui m'ôte la vie...
J'y succombe... Je meurs...

DAMON.

Elle est évanouie.

(*Constance se laisse aller dans un fauteuil; et en tirant son mouchoir, elle laisse tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramasser furtivement; mais il est apperçu par Durval, qui les saisit.*

DURVAL, *en saisissant le paquet de lettres.*

Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion?
Sans doute, ce sera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une épouse infidele.

DAMON.

Il faut la secourir; permettez que j'appelle.
(*il sort.*)

SCENE XII.

DURVAL, CONSTANCE, *presque évanouie.*

DURVAL.

Que m'importe le soin de ses jours et des miens?
Je vais donc la convaincre; en voici les moyens.
Ah! ciel! quelle ressource accablante et funeste!
L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE, *ouvrant les yeux.*

Ah! que tenez-vous là? Je voulois les brûler.

DURVAL.

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler?
Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE.

Hélas! qu'allez-vous faire?

DURVAL.

Plus vous craignez, et plus je veux me satisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux ;
Durval... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.
De grace... écoutez-moi.

DURVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

DURVAL.

Il faut attendre.
A des discours sans preuve on auroit répondu ;
Mais je prétends qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds ; souffrez que je vous presse.

DURVAL.

Vous vous justifierez.

SCENE XIII.

SOPHIE, ARGANT, DAMON, DURVAL, CONSTANCE, FLORINE.

FLORINE, *en courant à Constance.*

Ah! ma chere maîtresse,
Dans quel abaissement...

SOPHIE, *à Durval.*

Constance à vos genoux !
(*ils la relevent, et la mettent dans un fauteuil.*)

DURVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prevenoit tous
En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre :
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.
(*à Argant.*)
Damon vous aura dit ce qui se passe ici?

ARGANT.

C'est un fait important qui doit être éclairci.

DURVAL.

Il va l'être à l'instant; je vous en fais arbitre.

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre?

DURVAL, *distribuant des lettres.*

En voici; lisez donc ces coupables écrits.
Que je me trouve heureux de les avoir surpris!

SOPHIE, *en prenant un billet.*

Moi, je les soutiens faux.

DURVAL.

Je vois ce qu'elles craignent:
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occasion...
Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT, *surpris, en ouvrant les billets.*

Diable! Allons doucement; ceci change la these.
Ce billet-là...

DURVAL.

Quoi donc?

ARGANT.

Eh! mais, par parenthese,
Il est de votre main.

SOPHIE.

Le mien en est aussi

DURVAL.

De mon écriture?

ARGANT.

Oui.

DURVAL.

Que veut dire ceci?

ARGANT.

Mais voyez.

DURVAL, *en regardant, reconnoît son écriture.*

Juste ciel!

ARGANT.

Parbleu, c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monsieur?

SOPHIE.

Ma joie en est extrême.

ARGANT, *en lui rendant le sien.*

N'allons pas plus avant; le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît; c'est lui qui l'a voulu.

(*elle lit.*)

« Que je suis offensé de toutes vos alarmes !
« S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,
« Ils ont fait, dans leur temps, leur effet sur mon cœur.
« Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :
« Une épouse n'est point une rivale à craindre.
« Puis-je vous préférer un semblable vainqueur ?
« Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,
« Et de me soupçonner d'un si grand ridicule. »
Le style est obligeant.

ARGANT.

Ne nous épargnez pas :
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des nôtres,
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE, *s'avance pour lire la sienne.*

Autre lecture... Enfin... Oh! par ma foi,

Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.
(elle rend ou brûle le billet.)
Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire ;
C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.
(Damon reprend les billets.)

DURVAL, *en revenant de son étonnement.*
Mais enfin le portrait...

SOPHIE.
Quoi! vous récriminez?

FLORINE.
C'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE.
Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure?
C'est être trop cruel.

FLORINE, *vivement.*
C'est un traître, un parjure,
Qu'une autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE.
(elles enlevent Constance.)
Venez: pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE, *entraînée malgré elle.*
Je ne puis... Permettez... Quoi! ne pourrai-je apprendre...?

SOPHIE.
Non. Ce n'est plus à vous, Madame, à vous défendre.

FLORINE.
Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE, *en se retournant vers Damon.*
Voilà ce beau retour... Damon, vous m'entendez.
(elles sortent.)

DAMON.
O ciel!

SCENE XIV.

ARGANT, DURVAL, DAMON.

ARGANT, *à Durval.*

Vous avez fait une rude entreprise;
Vous n'y reviendrez plus, votre bisque est mal prise.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur;
Rarement un époux en vient à son honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires,
On ne sauroit avoir des preuves assez claires;
Et, par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point:
Elles ne s'aiment pas; mais accusez-en une,
L'émeute est générale, et la cause est commune.
Vous verrez aussitôt le peuple féminin
S'élever à grands cris, et sonner le tocsin;
Protéger l'accusée, et s'enflammer pour elle;
Se prendre aveuglément de tendresse et de zele;
Passer de la pitié jusques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur...
Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme aussi sage qu'une autre.
Je vous plains; mais que faire? Elle a barre sur vous:
Il faut, en attendant, se taire, et filer doux.

(*il sort.*)

SCENE XV.

DURVAL, DAMON.

DURVAL.

Tu me vois pénétré de douleur et de rage.
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage...

Quelle vengeance affreuse exerce contre moi
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi...!
Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage
Sache de sa rivale à quel point je l'outrage...?
Cependant je l'accuse, et je suis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux que d'être convaincu ?

DURVAL.

En suis-je moins certain? L'injure est manifeste.
Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste
De la rendre odieuse autant que je la hais ;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie ;
Mais je connois Constance, et je mettrois ma vie...

DURVAL.

Tu la perdrois... Constance... O regret superflu !
J'ai creusé cet abîme où son cœur s'est perdu ;
Mon exemple a causé la chûte qui m'accable.
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable?

DAMON.

Ne le suivez donc plus, comme vous avez fait,
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.
Si tu voulois pourtant m'instruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage :
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement.

DURVAL.

Je le paie assez cher, hélas! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer et m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle ;
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

DAMON.

J'ai des pressentimens que je ne puis m'ôter.

DURVAL.

Ils sont faux; mais enfin je cede à ta priere :
Suis-moi, je t'en ferai la confidence entiere.

Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé
Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime :
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime ;
Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DURVAL, DAMON, *en domino.*

(*Il paroît dans le fond du théâtre des girandoles allumées.*)

DURVAL.

Viens; tandis que le bal, dans cette galerie,
Occupe tout le monde, acheve, je te prie.
Que veut dire ce peintre?

DAMON.

A l'égard du portrait,
C'est un vol; et voici comme on te l'a soustrait.
Damis a chez ce peintre été par aventure;
Il l'a vu travaillant à cette miniature;
Alors notre Marquis a formé le dessein
De se l'approprier, et d'en faire un larcin.
Un de ses gens, qu'il a couvert de ta livrée,
L'est allé demander: le peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis.
C'est ce que j'en ai su, sans t'avoir compromis;
Car je viens de trouver ce peintre chez Constance:
J'ignore à quel sujet, je n'ai point fait d'instance.

DURVAL.

Quelle scélératesse...! Ah! permets, cher ami...

DAMON.

Attends; je ne sais pas les choses à demi.

Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres;
D'abord ils ont voulu faire les petits-maîtres;
Mais je leur ai serré de si près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeassent de ton.
J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :
Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries.
Le renvoi de l'écrin leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.
Après leur avoir fait la leçon assez forte,
(*en lui donnant le portrait.*)
J'ai repris le portrait, et je te le rapporte.
Je n'imagine pas qu'ils en osent parler;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

DURVAL, *abattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur imprudence!
Et d'un autre côté, quelle affreuse vengeance!

DAMON.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

DURVAL.

Hélas! reproche-moi plutôt un autre excès.
Je me trouve, au milieu de mon bonheur extrême,
Un traître, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne désormais de ma félicité ;
Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,
Lorsque je vais périr accablé sous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte!

DAMON.

Je vois à tes regrets...

DURVAL.

Dis à mon désespoir.

DAMON.

Mais au sort de Constance il est temps de pourvoir.

DURVAL, *attendri, et les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à présent...? Que faut-il que j'espere?
Dis-moi... qu'est devenue une épouse si chere...?

Ah! je suis son bourreau plutôt que son epoux.
Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups?
Sa blessure est mortelle, et j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat:
Elle en impose à tous, et cache son état;
Son courage surpasse encor son infortune;
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet secret.
Il est vrai qu'en passant, mais sans être indiscret,
Je l'ai calmée un peu; j'ai caché tout le reste.
Viens, un plus long délai lui deviendroit funeste.
Son courage est peut-être à son dernier effort.

DURVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort.
Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle;
Peins-lui mon désespoir. Ah! quel que soit ton zele,
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié:
Ne me ménage plus, implore sa pitié.

DAMON.

Tu sauras mieux que moi persuader Constance:
Je lui serois suspect dans cette circonstance.
Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur,
D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur?

DURVAL.

Me refuserois-tu d'achever ton ouvrage?

DAMON, *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

DURVAL.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès,
Qui vient de se porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler blessure sur blessure,
Opprobre sur opprobre, injure sur injure,
Aille aussitôt braver l'objet de sa fureur.
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur!

La honte me retient....

DAMON.

Durval, elle t'abuse :
La honte est dans l'offense, et non pas dans l'excuse :

DURVAL.

Puis-je désavouer ces malheureux écrits
Où je jure à Constance un éternel mépris?
Peut-elle désormais prendre aucune assurance,
Compter sur des serments que j'ai détruits d'avance?

DAMON.

L'amour pardonne tout : mais je t'ouvre un moyen;
Je dois avec Constance avoir un entretien;
C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe :
C'est elle qui m'a fait demander cette grace;
Pendant le bal, j'espere en trouver le moment.
Nous sommes convenus de ce déguisement;
Je dois rester masqué.

DURVAL.

Si je prenois ta place?

DAMON.

Durval, tu me préviens.

DURVAL.

En parlant à voix basse,
Je pourrai la tromper; j'éclaircirai mon sort,
Je lirai dans son cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine assurance;
Tu nous observeras alors avec prudence,
Et tu pourras bientôt trouver l'heureux moment
De te substituer près d'elle adroitement.

DURVAL, *après avoir rêvé.*

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

DURVAL.

J'aurois trop à souffrir... En croyant te parler,
Constance contre moi peut et doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au silence:
Ce seroit essuyer toute leur violence;
Ce seroit m'exposer à ses premiers transports ;
Et j'ai, pour en mourir, assez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire ;
La douceur de Constance a dû te satisfaire.
Quelle autre auroit ainsi ménagé son époux?
Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que
vous.

DURVAL.

Trop de timidité me punit et la venge.

DAMON.

C'est une cruauté...

DURVAL.

Ma foiblesse est étrange :
Mais enfin... Quelqu'un vient. C'est Florine, je crois?
Je te laisse ; sers-moi pour la derniere fois.
(*il sort.*)

SCENE II.

DAMON, FLORINE, *éloignée.*

DAMON.

Que l'amour-propre abonde en mauvaises défaites,
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites...!
S'il me désavouoit...? Ah! trop cruel ami...!
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole?
Elle est impatiente.

DAMON.
Oui, Florine, j'y vole.

SCENE III.

FLORINE.

Quelle sera la fin de cet événement ?
Gare le cloître, il fait un triste dénouement.
S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiète ;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite :
Prendre congé du siecle à l'âge de vingt ans ;
Il nous quitte assez tôt, sans prévenir ce temps.
Passe, quand jusqu'au bout on a joué son rôle ;
Du moins le souvenir du passé vous console ;
On l'emporte avec soi, cela sert de soutien :
Mais pour moi, Dieu merci, je suis réduite à rien ;
Car ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'exil où je m'en vais la suivre ?
Me plaindre que le temps coule trop lentement ;
N'avoir que mon ennui pour tout amusement.
Le monde a ses chagrins : eh bien on les essuie ;
On s'accoutume, on roule, et l'on pousse la vie ;
On va, l'on vient, on voit, on babille, on se plaint;
On s'agite, on se flatte, on espere, et l'on craint ;
Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne,
On en fait son profit, afin qu'on s'en souvienne.

SCENE IV.

CONSTANCE, *en domino, démasquée*, FLORINE.

CONSTANCE, *en regardant derriere elle.*
Damon suivoit mes pas... et je ne le vois plus ;
Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus

De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille ;
Notre entretien sera plus sûr et plus facile.

SCENE V.

CONSTANCE, UN HOMME DÉGUISÉ.

CONSTANCE *congédie Florine.*
Vous voici... Reprenons le fil de ce discours,
Dont on nous empêchoit de poursuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le sein d'un ami sensible à mes alarmes ;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir.
C'est encor un motif qui m'a contrainte à fuir.
(*elle essuye ses yeux.*)
Je rappelois un temps bien cher à ma mémoire :
Quand Durval commença mon bonheur et ma gloire,
Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.
Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison ?
Notre hymen se conclut. Aurois-je du m'attendre,
Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre
Le seroit encore plus ? Je vis, de jour en jour,
Qu'on ne sauroit donner de bornes à l'amour.
Quel que fut le progrès de ma tendresse extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puisqu'on m'aima de même.
Qu'est devenu ce temps ? Vous ne croirez jamais
D'où vient le changement d'un sort si plein d'attraits.
Un revers imprévu détruisit ma fortune ;
Ma tendresse bientôt lui devint importune ;
L'excès de mon amour lui parut indiscret :
Je le vis ; il fallut le rendre plus secret.
Le refroidissement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un époux que j'adore,
Et bientôt loin de moi l'entraîna tour à tour.

Je crus perdre la vie en perdant son amour.
J'eusse été trop heureuse ! En ce malheur extrême,
Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime ;
Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égards si flatteurs, ces soins continuels,
Cet ascendant si cher, et cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, et cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses lois.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.
Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
Je me suis toujours fait un crime de me plaindre.
C'est la premiere fois, dans l'état où je suis
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis ;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puisque je vous demande un conseil salutaire.
Je ne prétends point faire un détail superflu,
Ni rappeler ici ce que vous avez vu.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage...
Vous vous attendrissez... Est-ce un heureux présage?
Enfin, est-il bien vrai que Durval ait rendu
Justice à son épouse ? Ai-je bien entendu ?
C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre?
Vous-même n'avez-vous rien de plus à m'apprendre?
Mais comment puis-je avoir révolté mon époux ?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux...?
Je m'y perds.... Cependant je lis dans sa pensée.
Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée ?
Je souffre, plus que lui, du juste repentir
Que sans doute à présent il en doit ressentir.
Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
Que sa confusion ne l'aliene encore ;
Que sa honte, offensante et cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.
Ah ! peut-être j'étois dans cette conjoncture ;
Ce qui m'est revenu flattoit ma conjecture.

Je le desire trop pour ne pas l'espérer...
Vous ne me dites mot..? Que dois-je en augurer ?
Mais si je n'ai point pris une fausse espérance,
Si son heureux retour avoit quelqu' apparence,
Qui peut le retarder..? Si mes jours lui sont chers,
Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ouverts...
S'il voyoit les transports que mon cœur vous déploie....
Ah ! qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie....
Que dis-je ? S'il le faut, j'irai le prévenir :
C'est sur quoi je cherchois à vous entretenir.
Je ne puis à présent être trop circonspecte ;
Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.
Que pourra-t-il penser de ma facilité..?
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie ;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie....
Ah ! daignez, par pitié... Vous soupirez tout bas...
Je ne puis donc m'aller jetter entre ses bras..?
J'entends ce que veut dire un si cruel silence ;
Vous n'osez...

LE MASQUE, *à part.*

Ah ! c'est trop me faire violence !

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit...? Parlez... Quel funeste regret...?
(*Elle voit un portrait entre ses mains.*)
Mais.... Qu'ai-je vu ? Comment...? D'où vous vient mon portrait ?
Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE, *en lui présentant une lettre.*

Il faut...

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous...?

LE MASQUE.

Voyez...

CONSTANCE.

C'est une lettre.
Vous tremblez... Je frémis... On ne veut plus me voir.
C'est le coup de la mort que je vais recevoir...
(elle ouvre le billet.)
De la main de Durval ces lignes sont tracées.
Mais que vois-je? Des pleurs les ont presque effacées.
(elle lit.)
« C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;
« L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos mal-
« heurs.
« Chere épouse, il n'est rien que votre époux ne fasse
« Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.
« Vous avez rallumé ses premieres ardeurs ;
« Trop heureux s'il expire en obtenant sa grace..!
Ah ! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon époux ?
Conduisez-moi, courons...

DURVAL, *démasqué, à ses pieds.*

Il est à vos genoux....
C'est où je dois mourir... Laissez-moi dans les larmes
Expier mes excès et venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher époux, leve-toi. Va, je reçois ton cœur :
Je reprends avec lui ma vie et mon bonheur.

DURVAL.

Quoi ! vous me pardonnez l'outrage et le parjure ?

CONSTANCE.

Oui ; laisse-moi goûter une joie aussi pure.

DURVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh ! de qui ? C'est un songe passé ;
Ton retour me suffit.

DURVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te suis chere,
Oublions qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

DURVAL.

Je veux m'en souvenir pour le mieux réparer.
(*on entend du monde; Constance paroît inquiete.*)
Devant tout l'Univers je vais me déclarer....

SCENE VI.

CONSTANCE, DURVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

Comment, diable! La scene a bien changé de face.
Ah! ah! mon gendre en conte à sa femme... Il l'embrasse...!
Mais, est-ce tout de bon?

FLORINE.

Certes, l'effort est grand.

SOPHIE, *ironiquement, à Damon.*

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

DURVAL, *avec véhémence.*

Oui, je ne prétends plus que personne l'ignore;
C'est ma femme, en un mot, c'est elle que j'adore.
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me suffit.
Peut-être mon exemple aura plus de crédit:
On pourra m'imiter. Non, il n'est pas possible
Qu'un préjugé si faux soit toujours invincible.

ARGANT.

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela;
Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidents-là.
Lorsqu'une femme plaît, quoiqu'elle soit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON, *à Sophie.*

Oserois-je, à mon tour, sans indiscrétion,
Vous faire souvenir d'une convention ?

SOPHIE. (*à Constance.*)

Damon, je m'en souviens. Ah ! ma chere Constance...
(*elle l'embrasse.*)
Mais, conseillez-moi donc dans cette circonstance...

ARGANT, *en lui prenant la main et la mettant dans celle de Damon.*

Oui, conseillez un cœur déjà déterminé....
Le conseil en est pris, quand l'amour l'a donné.

FIN DU PRÉJUGÉ A LA MODE.

MÉLANIDE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

12 mai 1741.

ACTEURS.

DORISÉE, veuve.
ROSALIE, fille de Dorisée.
THÉODON, beau-frere de Dorisée.
LE MARQUIS D'ORVIGNY, amant de Rosalie.
MÉLANIDE, amie de Dorisée.
DARVIANE, amant de Rosalie.
Un laquais.

La scene est à Paris, dans un hôtel.

MÉLANIDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORISÉE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

J'AURAI fait à Paris un voyage inutile !

DORISÉE.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-temps,
Vous avez essuyé des chagrins si constants ?

MÉLANIDE.

Ils étoient ignorés ; et le secret console.
Je ne crains que l'éclat.

DORISÉE.

Quelle crainte frivole !
N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert ?
Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

MÉLANIDE.

S'ils étoient divulgués, j'en serois désolée.

DORISÉE.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à son tour ;
Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.

Dans votre appartement reculé, solitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous soustraire,
Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille, et Théodon.
Je vous l'ai toujours dit, ma chere Mélanide,
Comptez que mon beau-frère est un ami solide,
Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas! je deviendrois bien à plaindre sans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à son expérience.

MÉLANIDE.

J'ai suivi ses conseils ; mais sans trop espérer
Que ses soins généreux pussent rien opérer.
Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire...

DORISÉE.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah ! vous méritez trop pour espérer si peu.
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu,
Qui, depuis quelque temps, m'embarrasse et me pese.

MÉLANIDE.

D'où vient?

DORISÉE.

C'est que je crains...

MÉLANIDE.

Quoi?

DORISÉE.

Qu'il ne vous déplaise.

MÉLANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh! de grace, ordonnez.
Puis-je vous être utile?

DORISÉE.

Oui, sans doute ; apprenez
Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.
Ma fille en est la cause.

MÉLANIDE.

Ah! seroit-il possible?

DORISÉE.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût, comme au mien,
Je voudrois la pourvoir; et vous concevez bien
Le sujet douloureux de mes peines secrettes.
Est-ce avec peu de biens, des procès et des dettes,
Que je puis, à mon gré, lui choisir un époux?
Je crois que le plus sûr, s'il n'est pas des plus doux,
Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voisinage,
Il seroit un parti qui rassemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.
Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,
Tout s'y trouve, excepté la premiere jeunesse.

MÉLANIDE.

Est-ce un homme de guerre?

DORISÉE.

Oui; mais très estimé.

MÉLANIDE.

Aime-t-il Rosalie?

DORISÉE.

Il m'en paroît charmé.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête:
Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête;
Et s'il n'a pas encore osé se proposer,
J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer...

MÉLANIDE.

Madame, il faut l'aider; vous ne pouvez mieux faire.

DORISÉE.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire?

MÉLANIDE.

Quoi! c'est un avantage, et vous vous consultez?

DORISÉE.

Il est vrai que j'y vois quelques difficultés.

MÉLANIDE.

Quelles difficultés?

DORISÉE.

Surtout il en est une.
Si je poursuis le bien que m'offre la fortune,
Monsieur votre neveu sera désespéré.
A tout autre parti je l'aurois préféré ;
Car enfin son amour, dont il n'est pas le maître,
Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître.
Cet heureux mariage eût resserré les nœuds
De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.
Darviane et ma fille étoient nés l'un pour l'autre :
Mais vous connoissez trop mon état et le vôtre.
Tant de félicité n'est pas faite pour nous :
Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous ?

MÉLANIDE.

Darviane, sans doute, a grand tort de prétendre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.
S'il ose s'en flatter, je ne sais pas pourquoi.
Il manque de fortune ; et, comme il n'a que moi
Sur qui puisse rouler toute son espérance,
Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.
Mais d'un enchantement plus fort que mes discours
Je vois bien qu'il est temps d'interrompre le cours.
N'ayez pour Darviane aucune complaisance.
Et, comme son amour, et surtout sa présence,
Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,
Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DORISÉE.

Comment ?

MÉLANIDE.

L'occasion en est fort naturelle.
N'est-il pas temps qu'il aille où son devoir l'appelle ?
Quoiqu'il prétende encore éloigner son départ,
Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

DORISÉE.

Madame, ce départ est un grand sacrifice ;
Pourra-t-il s'y résoudre ?

MÉLANIDE.

Il faut qu'il obéisse.

DORISÉE

Je le plains.

MÉLANIDE.

Il m'est cher.

DORISÉE.

Ah ! vous pouvez l'aimer,
Sans craindre que personne ose vous en blâmer ;
Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

MÉLANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISÉE.

Quel est-il ?

MÉLANIDE.

Un peu trop d'impétuosité.

DORISÉE.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Désigne un grand courage, et beaucoup de droiture ;
Ces cœurs-là font toujours honneur à la nature.
D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse, à dix-huit ans,
Avoir moins de défauts avec plus d'agréments.

MÉLANIDE.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre,
A partir dès demain je saurai le contraindre ;
Et je vais de ce pas....

DORISÉE.

Je crois le voir entrer.
Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCENE II.

DARVIANE, MELANIDE.

MÉLANIDE.

J'avois à vous parler.

DARVIANE.

Ma joie en est extrême.
Le sujet qui m'amene est sans doute le même ;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

MELANIDE.

Vous avez dû songer à faire vos adieux.

DARVIANE.

Non, Madame.

MÉLANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

DARVIANE.

Rien ne me presse encore ; et je compte...

MÉLANIDE.

Au contraire,
Vous partez dès demain.

DARVIANE.

Sur un nouveau congé,
Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

MÉLANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me plaire.
Faut-il sur vos devoirs qu'un autre vous éclaire ?
Et voulez-vous tomber dans le relâchement ?
Puisqu'on pense de vous avantageusement.
Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

DARVIANE.

Ne puis-je demander sans scrupule et sans crainte
Que l'on me renouvelle un malheureux congé ?
Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé ?

MÉLANIDE.

D'accord : mais le plus sage est celui qui s'en passe.
Eh ! peut-on, sans rougir, aller demander grace,
Quand il est question de remplir son devoir ?
Quel prétexte avez-vous à faire recevoir ?
Vous n'osez me le dire ; et j'entends ce langage.

DARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'esclavage.
Dans ma profession, il est quelques loisirs,
Que la gloire permet de prêter aux plaisirs :
Quand il en sera temps, je pourrai m'y soustraire.
Je ne sais point manquer où je suis nécessaire.

MELANIDE.

J'ai vû que votre ardeur et votre activité
Ne se mesuroient pas sur la nécessité.
Un cercle moins étroit renfermoit votre zele.
Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modele.
Ah ! vos devoirs pour vous auroient le même appas :
Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas.
Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes ?
Laissez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heureux.
Hélas ! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
Accablé sous le poids d'une chaîne importune,
Eh ! comment voulez-vous aller à la fortune ?
Il sera temps d'aimer quand vous serez au port.

DARVIANE.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort ?
Est-il si différent de celui de tant d'autres ?

MÉLANIDE.

Ne vous comparez point....

DARVIANE.

Quel discours sont les vôtres !
Mon sort n'est pas des plus heureux sans contredit.
Je n'ai rien oublié : vous m'avez assez dit

Que les infortunés à qui je dois la vie,
Contraints, par des malheurs, à quitter leur patrie,
Ayant bientôt après fini leurs tristes jours,
Ne m'avoient, en mourant, laissé d'autre secours
Que vos seules bontés, avec quelque naissance :
Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance,
Pris des soins que le temps n'a pu diminuer :
Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma situation ne sera point affreuse.

MÉLANIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût plus heureuse :
Mais, par un contre-temps qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort si manifeste,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste :
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux,
Qui prend de plus en plus sur votre caractere.
Le plus léger obstacle aussitôt vous altere;
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée ?
La moindre, dans votre ame aisément enflammée,
Vous donne du dépit, du degoût, de l'humeur.
Quand on veut dans le monde avoir quelque bonheur,
Il faut légèrement glisser sur bien des choses :
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou loin de tout commerce aller se renfermer
Ce discours vous ennuie ?

DARVIANE.

En quoi donc ?

MÉLANIDE.

J'en soupire.

Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire,

A la veille du jour où vous m'allez quitter :
Par-tout où vous serez, tâchez d'en profiter.

DARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ ?

MÉLANIDE.

N'y formez point d'obstacle.
Le cœur d'un galant homme est son plus sûr oracle :
Interrogez le vôtre, et suivez son conseil.

SCENE III.

DARVIANE.

Oh parbleu ! je ne vis jamais rien de pareil ;
C'est me tyranniser d'une façon cruelle.
Je veux bien lui passer ses leçons et son zele.
Mais qu'à propos de rien, elle fixe à demain
Mon malheureux départ ; l'ordre est trop inhumain.
C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale ;
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale !
Il faut paisiblement digérer ce poison !
Non, malgré ma douceur, j'enrage ; et j'ai raison.

SCENE IV.

ROSALIE, DARVIANE.

DARVIANE, *allant au-devant de Rosalie.*

Ah ! Rosalie !

ROSALIE.

Eh bien ! quel sujet vous agite ?

DARVIANE.

On prétend que je parte ; on veut que je vous quitte.

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez ?

DARVIANE.

Et vous aussi, cruelle, et vous m'y condamnez !
Quoi ! vous me prescrivez ce départ inutile !
Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile ;
Que j'aille sans besoins prévenir mon devoir,
Et perdre des moments consacrés à vous voir ?
Vous le savez ; pour peu que la gloire m'appelle,
Je ne balance pas à vous quitter pour elle.
Que dis-je ? Pardonnez, ce n'est pas vous quitter
Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.
Mais quand rien ne m'oblige....

ROSALIE.

Ecoutez. On m'ordonne
D'user de tous les droits que votre amour me donne.
On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas ;
Comme si je pouvois disposer de vos pas,
Et vous faire obéir au gré de mon envie.

DARVIANE.

Eh ! qui peut mieux que vous décider de ma vie ?
Ah ! du moins convenez enfin, de bonne foi,
De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

DARVIANE.

Je suis bien malheureux, dès qu'elle est nécessaire.
Hélas ! je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

DARVIANE.

Quoi ! toujours ce départ !
Vous l'avez résolu ?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête.

DARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

Ma mere....

DARVIANE.

Eh bien ?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

DARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai, sans doute.

DARVIANE.

On vous l'a fait promettre?

ROSALIE.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

DARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant vous ferez sagement
De vous prêter de même à cet arrangement ;
D'avoir l'attention d'éviter ma presence.

DARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance,
Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aimer ?

ROSALIE.

Vous feriez bien.

DARVIANE, *animé.*

L'avis a de quoi me charmer !

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois ?

DARVIANE.

J'ai tort d'être sensible,
Et de ne point avoir cet air toujours paisible,
Qui montre que, pour vous, tout est indifférent !
Ah ! je n'en connois pas de plus désespérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

DARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage :
Si pour vous c'en est un, quant à moi je le fuis.
Plus je sens vivement, plus je sens que je suis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence ;
Et quoi que vous puissiez dire pour sa défense,
L'insensibilité ne sauroit être un bien.
Quoi ! jamais n'être ému, n'être affecté de rien,
Rester au même point tout le temps de sa vie,
Tandis qu'autour de nous, tout change, tout varie,
Borner, ou pour mieux dire, anéantir son goût ;
Ne voir, ne regarder, et n'envisager tout
Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme ;
N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme ;
Etre toujours soi-même. Y peut-on résister ?
Est-ce là vivre ? Non. C'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand ?

DARVIANE.

Il devroit l'être.
Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître
Qu'il le faut.... Mais quel est l'état où je vous vois ?
Vous ne me quittez pas pour la premiere fois,
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude.

DARVIANE.

Hélas ! je vous laissois dans une solitude
Où vos charmes naissans, par moi seul adorés,
De tout ce qui respire étoient presque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.
Grands dieux ! que ce départ est différent des autres !
Vous restez à Paris. Déja de tous côtés
On se plaît à semer le bruit de vos beautés.
Et sur quoi voulez vous que mon repos se fonde ?
Je vous vois mille amants.

ROSALIE.

Qui sont-ils ?

DARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore, il faudroit me nommer....

DARVIANE.

Eh ! ce sont
Tous ceux qui vous ont vue, et ceux qui vous verront.
Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée ?
Ou n'y seriez-vous pas encore accoutumée ?
Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir.
On ne fait point d'amant sans s'en appercevoir.
Le marquis d'Orvigny n'est pas sous votre empire?

ROSALIE.

Et quand cela seroit, qu'auriez-vous à me dire ?

DARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,
Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas,
Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE.

Je dépends d'une mere,
Et d'un oncle qui m'a toujours servi de pere.
Il m'aime ; et vous savez que je puis espérer
D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.
Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore?
A l'égard du Marquis, s'il m'aime, je l'ignore :
Tout ce que j'en puis dire est qu'il est fort discret.

DARVIANE.

Vous lui ferez bientôt avouer son secret.

ROSALIE.

Je ne prétends lui faire aucune violence.

DARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le silence.
Apprenez que vos yeux en savent plus que vous.

Vous leur laissez parler un langage si doux;
Ils savent regarder d'une façon si tendre,
Qu'on croit être bientôt en droit de les entendre:
Chacun de vos regards paroît un sentiment,
Qui semble autoriser les desirs d'un amant;
Et dès qu'ils sont formés, l'espoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous cet espoir qui fait que l'on m'adore?

DARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis sous votre loi,
Vous n'avez jamais su désespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage?

DARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis? Osez le réclamer.

DARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas quand on se laisse aimer?

ROSALIE.

Ainsi vous m'apprenez, d'une façon discrete,
Que naturellement je suis un peu coquette.

DARVIANE.

Ah! si vous vouliez l'être il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Eh! n'est-ce point aussi que vous seriez jaloux?

DARVIANE.

Que suis-je donc pour être exempt de jalousie?
Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie,
N'est qu'un sentiment vif, et toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre,
Il sembloit que, pour vous, l'amour et la raison
Auroient dû, dans mon cœur, prévenir leur saison;

A vos fausses terreurs tout servoit de matiere ;
Vous vouliez occuper mon ame toute entiere.
Chez vous l'inquiétude est dans son élément :
On n'a jamais été plus injuste en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma pensée,
Hélas ! combien de fois m'avez-vous offensée !
L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

DARVIANE.

Ah ! vous me trahirez ; je le sais mieux que vous.

ROSALIE.

De part et d'autre enfin laissons-là le reproche.
Monsieur, en attendant que le temps nous rapproche,
Il faut vous éloigner ; il faut nous séparer.
Votre départ m'importe ; allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

DARVIANE.

Ah ! seroit-il possible ?
Oserois-je expliquer...?

ROSALIE.

Finissons l'entretien ;
Il n'a que trop duré : je n'écoute plus rien.

SCENE V.

DARVIANE.

C'en est fait, aux chagrins je ne suis plus en proie.
Non, jamais je ne fus si transporté de joie.
L'absence est donc un bien...? Sans elle aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris ?
Il falloit me bannir pour savoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême ?
Que dis-je ? S'il est vrai, je l'apprends un peu tard,
Pour la premiere fois, au moment d'un départ,

Ce cœur, où je n'ai vu que de l'indifférence,
Me donne tout-à-coup une douce espérance !
Pourquoi m'aimeroit-elle ? Est-ce une trahison ?
Auroit-elle employé cet aimable poison
Pour me perdre...? Il faut voir. Ma présence fatigue.
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue :
Rosalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir retardons mon départ.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, THÉODON.

LE MARQUIS.

J'ALLOIS me plaindre à vous.

THÉODON.

Eh ! de quoi, je vous prie ?

LE MARQUIS.

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THÉODON.

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant,
Dans mon ame incertaine, et toujours combattue,
Vous avez irrité le poison qui me tue.
Sans vous le fol espoir ne m'eût pas enivré ·
Et peut-être déja serois-je délivré
D'un mal qui, dans le temps, n'étoit pas incurable.

THÉODON.

Mon tort est donc bien grand ?

LE MARQUIS.

Il est irréparable.

THÉODON.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté.
Devois-je encore aimer? Je vous ai raconté
L'histoire de ce triste et secret hyménée
Dont on me fit briser la chaîne fortunée.
Vous savez quelle fut la douleur que j'en eus,
Et qu'ayant employé bien des soins superflus
A chercher en tous lieux une épouse si chere,
Alors, pour me venger des rigueurs de mon pere,
Je me promis du moins le reste de mes jours
De fuir également l'hymen et les amours.
Vaine promesse! Hélas! qu'est-elle devenue?
Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenue.

THÉODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.
Avois-je mendié l'aveu de votre amour?
Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence:
Quand vous avez rompu ce pénible silence,
Vous cherchiez de l'espoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

THÉODON.

J'en dois être étonné.
Car enfin je n'ai pu, ni dû vous faire un crime
D'une ardeur qui n'a rien que de très légitime.
D'où viennent ces remords? Votre épouse n'est plus,
Depuis assez long-temps; et croyez, au surplus,
Que, pour peu que sa mort eût été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau;
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes serments, j'ai vaincu mes scrupules:
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THÉODON.

Quels sont donc ces travers si grands et si fâcheux?

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge, et l'amour malheureux.
Je vais servir à tous de fable et de risée.

THÉODON.

Eh! par où cette crainte est-elle autorisée?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?
Darviane l'adore; il doit en être aimé;
Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie
D'oser lui disputer le cœur de Rosalie?
Il l'aime; il lui convient; ils sont dans leurs beaux jours;
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence!
Je sens trop que l'amour lui doit la préférence.
Entre nous, en effet, le choix n'est pas égal.

THÉODON.

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais, du moins, il eût fallu m'instruire.

THÉODON.

Darviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

THÉODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment?

THÉODON.

Il part demain, et perd toute espérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarrassez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un
Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux vôtres.
Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres.

Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La premiere beauté dont je fus si charmé.
Ce déplorable amour que j'ai pour Rosalie
Va jusqu'à la fureur. Oui, c'est fait de ma vie,
J'en mourrai, s'il n'a pas le plus heureux succès.
Je n'exagere point un si cruel excès.
Et vous, si vous m'aimez, achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué; sauvez-moi du naufrage.
Vous connoissez mon rang, ma naissance, mon bien;
Parlez à votre sœur, et ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin, pour obtenir la main de Rosalie,
Sacrifiez-lui tout: j'ose vous l'ordonner;
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THÉODON.

Je verrai Dorisée.

LE MARQUIS.

Oui, réglez avec elle.

THÉODON.

Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez?

THÉODON.

Vous pouvez esperer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

SCENE II.

THÉODON.

Cette affaire n'est pas difficile à conclure;
Et voilà pour ma niece une heureuse aventure.
J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas
Celui pour qui son cœur auroit le plus d'appas.
Mais voyons Melanide. Il faut bien qu'elle sache

Le triste et malheureux secret que je lui cache.
Tous mes retardements ne pourroient empêcher...

SCENE III.

MÉLANIDE, THÉODON.

THÉODON.

A votre appartement je vous allois chercher.

MÉLANIDE.

J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble :
Je la quitte toujours quand le monde s'assemble.

THÉODON.

Vous le fuyez?

MÉLANIDE.

Beaucoup.

THÉODON.

Je ne vous comprends pas.
Peut-on ne pas l'aimer, quand on a tant d'appas ;
Lorsqu'on est, comme vous, si sûre de lui plaire ;
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent se jeter à grand bruit,
Et suivre avec fureur le monde qui les fuit?

MÉLANIDE.

N'auriez-vous point, Monsieur, quelque chose à m'apprendre?

THÉODON.

Je ne sais que vous dire, et quel compte vous rendre
Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

MÉLANIDE.

Non, non, parlez.

THÉODON.

Je suis tout-à-fait indigné.

MÉLANIDE.

Eh! de quoi donc, Monsieur?

THÉODON.

Dites-moi, je vous prie,
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie,
Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchaînés?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MÉLANIDE.

Peut-être ont-ils raison, du moins aux yeux du monde:
C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

THÉODON.

Vos biens sont dans leurs mains sans espoir de retour.
Ne nous en flattons point: je n'y vois aucun jour.
Ils se trouvent armés d'un titre incontestable.

MÉLANIDE.

Suis-je déshéritée?

THÉODON.

Il est trop véritable.

MÉLANIDE.

Quoi! mon pere et ma mere ont eu cette rigueur!
Se peut-il que le temps n'ait pas changé leur cœur?

THÉODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MÉLANIDE.

Ah! ciel!

THÉODON.

Que votre sort est digne de pitié!

MÉLANIDE.

Ils ne m'ont donc laissé que leur inimitié?
De toutes mes douleurs c'est la plus importune.
Mon pardon m'eut été plus cher que ma fortune.
M'abandonnerez-vous à mon sort rigoureux?
Et mettrez-vous un terme à vos soins généreux?
Je n'espere qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre?

THÉODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

MÉLANIDE.

Je vais donc... Le pourrai-je...? Ah! quelle extrémité!
Je vais mettre le comble à ma calamité.

THEODON.

Quelle est cette frayeur?

MÉLANIDE.

Elle est bien légitime.
Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre estime.

THÉODON.

Non, Madame; daignez vous rassurer.

MÉLANIDE.

Ah! ciel!
Il faut donc dévoiler un secret si cruel,
Et m'arracher enfin... Vous ne pourrez me croire.
C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
J'ai payé chèrement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux
Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse
Sauver un jeune cœur des pieges qu'on lui dresse.
Sans m'en appercevoir, le mien fut obsédé.
Je plus; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé
Que notre amour naissant, si doux, si plein de charmes,
En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes.
L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité,
Vint s'offrir, et troubla notre sécurité.
Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hyménée
Ne feroit le bonheur de notre destinée.
Nous devînmes certains de ne point obtenir
L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.
Des haines, des procès, et mille circonstances,
Auroient fait rejeter nos plus vives instances.
Nos feux étoient secrets: s'ils s'étoient déclarés,
Notre perte étoit sûre; on nous eût séparés.

THÉODON, *à part.*

Le Marquis, à-peu-près, m'a tenu ce langage.
(*à Mélanide.*)
Continuez.

MÉLANIDE.

Je n'ose en dire davantage.

THÉODON.

Non, Madame, daignez me parler sans détour.
Quel parti prîtes-vous?

MÉLANIDE.

Le parti de l'amour.
L'objet de ma tendresse employa trop de charmes.
Son affreux désespoir me causa trop d'alarmes.
L'un et l'autre aveuglés, l'un et l'autre indiscrets,
Nous osâmes penser à des liens secrets.
L'effroi me tint long-temps au bord du précipice.
Hélas! il n'en est point que l'amour ne franchisse.
Je ne pus résister au penchant le plus doux.
Sur la foi des serments... nous devînmes époux.
Je vois que sans frémir vous n'avez pu m'entendre:
A ce funeste effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux; notre amour nous trahit;
Ce funeste secret enfin se découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée
D'une famille alors justement irritée.
Celle de mon époux, ardente à nous punir,
Résolut de me perdre et de nous désunir.
En vain il réclama contre leur violence.
Un arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance.
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un pere en fureur il me fut annoncé;
Au rang de ses enfants je ne fus plus comptée;
Dans le fond d'un désert je me vis transportée,
Où depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs,
Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THÉODON, *à part.*

Quelle conformité !

MÉLANIDE.

Ce qui va vous surprendre,
Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre,
Me laissa dans l'horreur du plus profond oubli ?
Son amour, ses serments, tout fut enseveli...
Mais, le dois-je accuser de tant de perfidie ?
Non, le moindre soupçon m'auroit coûté la vie.
Ses soins, comme les miens, ont été superflus.
Il m'a cherchée en vain ; peut-être il ne vit plus.
C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore.
Tout peut se réparer. S'il respire, il m'adore.
Je suis libre ; il doit l'être. Aidez-moi de vos soins.
Pour mon seul intérêt je vous presserois moins ;
Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.

THÉODON.

N'eûtes-vous pas un fils ?

MÉLANIDE.

Hélas ! c'est pour lui-même
Que la plus tendre mere implore votre appui.

THÉODON.

(*à part.*) (*haut.*) (*à part.*)
Justement...! Espérez... Sachons si c'est celui...

MÉLANIDE.

Mon époux seroit-il de votre connoissance ?

THÉODON.

Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance ?

MÉLANIDE.

Oui, Monsieur. Il servoit ; il doit être avancé.

THÉODON.

Comment se nommoit-il ?

MÉLANIDE.

Le comte d'Ormancé.

THÉODON, *avec chagrin.*

Ce n'est plus lui.

MÉLANIDE.

Qui donc ?

THÉODON.

Je croyois le connoître.
Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut l'être :
Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

MÉLANIDE.

Que dites-vous?

THÉODON.

Celui que j'avois soupçonné,
Depuis long-temps, éprouve un sort pareil au vôtre.
Tout ressemble, au nom près; mais il en porte un autre.

MÉLANIDE.

Rien n'est plus étonnant. Comment l'appelle-t-on?

THÉODON.

Le marquis d'Orvigny. Le connoissez-vous ?

MÉLANIDE.

Non.

THÉODON.

Il vient souvent ici.

MÉLANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THÉODON.

Vous auriez pu le voir ; vous le pouvez encore.

MÉLANIDE.

Ou donc?

THÉODON.

Chez Dorisée. Il n'y fait que d'entrer.
Comment avez-vous pu ne le pas rencontrer?

MÉLANIDE.

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites ;
Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites.

THÉODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins

Que je n'épargnerai ni mes pas, ni mes soins.

MÉLANIDE.

Quel embarras pour vous!

THÉODON.

Je m'en charge avec joie;
Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

MÉLANIDE.

On ne sait point ici ma situation.
J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

THÉODON.

Quoi! vous n'avez jamais appris à Dorisée,
La cause de vos pleurs?

MÉLANIDE.

Non; je l'ai déguisée.
Je n'ai cru qu'à vous seul devoir ouvrir mon cœur.

THÉODON.

Mon zele me rendra digne de cet honneur.

SCENE IV.

THÉODON.

D'abord, à Dorisée, allons, courons apprendre
Un bonheur que, sans doute, elle n'osoit attendre.
Que je plains Darviane! Il sera furieux.
Mais que faire? Il pourra quelque jour trouver mieux.
A son âge on remplace aisément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

SCENE V.

MÉLANIDE, THÉODON.

MÉLANIDE.

Ah! ma joie est extrême!
Il sortoit; je l'ai vu.

THÉODON.

Qui donc avez-vous vu?

MÉLANIDE.

Le marquis d'Orvigny... Quel bonheur imprévu!
Je m'étois mise en lieu, d'où, sans être apperçue,
Je l'ai vu de mes yeux. Ils ne m'ont point déçue:
Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THÉODON.

Quoi?

MÉLANIDE.

Le Marquis est...

THÉODON.

Qui?

MÉLANIDE.

Le comte d'Ormancé.

THÉODON.

Ne vous trompez-vous point?

MÉLANIDE.

Quoi! vous doutez encore?
Eh! peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore?
C'est lui-même; j'en ai des signes trop certains.
Mes sens se sont troublés; mes yeux se sont éteints;
Mon cœur a tressailli... Que mon ame est ravie!
Non, il n'est plus personne à qui je porte envie.
Tous mes pleurs sont payés. Sans mon saisissement
J'aurois cédé, sans doute, à mon empressement...
Vous avez déploré mon infortune affreuse;
Félicitez-moi donc!

THÉODON, *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse.

MÉLANIDE.

Heureuse! J'en mourrai. Mais ne différez pas:
Vers un époux si cher précipitez vos pas;
Sa vive impatience égalera la mienne.
Qu'il vienne réunir ma flamme avec la sienne.
Volez... Mais je vous vois un air embarrassé!

D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive?

THÉODON.

J'avouerai que ma joie auroit été plus vive
Si je n'appréhendois un contre-temps fâcheux.

MÉLANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux?

THÉODON.

Il ne devroit pas l'être.

MÉLANIDE.

Expliquez-vous, de grace.
Quel est ce contre-temps? Qu'est-ce donc qui se passe?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré:
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré?

THÉODON, *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra, sans doute, une chaîne si belle.
Il est trop vertueux pour n'être pas fidele.

SCENE VI.

DORISÉE, ROSALIE, THÉODON, MÉLANIDE.

DORISÉE, *à Rosalie.*

On a sur un amant un pouvoir absolu.
Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISÉE, *à Mélanide.*

Darviane nous reste; on vient de me l'apprendre.
Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

MÉLANIDE.

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISÉE.

J'ai su qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence,
Et que, pour vous cacher sa désobéissance,
Il doit se retirer chez un de ses amis.

MÉLANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISÉE, *regardant Rosalie.*

Aux volontés d'une autre il auroit pu se rendre.
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre.
La raison m'en paroît aisée à pénétrer.
Mais laissons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuse.

DORISÉE.

La prompte obéissance est la meilleure excuse:
C'est la seule, en un mot, que je puisse adopter.
Ainsi, Mademoiselle, il vous plaira d'opter.
Le cloître est d'un côté, de l'autre est l'hyménée.
Vous-même, décidez de votre destinée.
Acceptez, dès ce jour, un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'osiez prétendre.
Le marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.
C'est le plus tendre amour qui vous offre un époux.

MÉLANIDE, *à part.*

Oh ciel! quel coup de foudre!

DORISÉE, *à Rosalie.*

En cas qu'il vous convienne,
Dictez votre réponse, elle sera la mienne.

MÉLANIDE, *à part.*

Oh! ciel!

DORISÉE, *à Rosalie.*

Pour Darviane, il faut y renoncer.
(*en regardant Mélanide.*)
Madame vous dira de n'y jamais penser.

MÉLANIDE, *à part.*

Que vais-je devenir?

DORISÉE, *à Mélanide.*

Qu'elle-même décide...

Que vois-je...! Qu'avez-vous, ma chere Mélanide?

MÉLANIDE, *en se laissant aller dans les bras de Théodon.*

Hélas! je n'en puis plus.

THÉODON.

Aidez-moi promptement.

Il faut la ramener dans son appartement.

(*Dorisée, Rosalie, et Théodon l'emmenent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE.

Que je hais du Marquis la recherche importune!
Faut-il que Darviane ait si peu de fortune!
Ah! du moins, pour jamais, s'il me perd aujourd'hui,
Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais, hélas! le voici. Faisons-nous violence,
Pour le persuader de mon indifférence.
Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer
Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCENE II.

DARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.
Que ne me fuyez-vous? Quel espoir vous attire?

DARVIANE.
Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

ROSALIE.
Je l'ai cru. Ce n'est rien. Ne me retenez plus.

DARVIANE.
Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.
Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire?

Eh bien! n'avez-vous point de reproche à vous faire?

DARVIANE.

Le seul que je me fasse est de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laissez-là votre amour; tâchez de vous calmer.
Que devient ce départ promis et nécessaire?

DARVIANE, *plus doucement.*

J'y songe apparemment.

ROSALIE.

On sait tout le contraire.

DARVIANE, *vivement.*

C'est me persécuter d'une étrange façon.
Avois-je si grand tort de prendre du soupçon?
Oui, je reste; et, s'il faut que je me justifie,
C'est pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je suis accoutumée à vos vivacités.

DARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez,
Sans craindre désormais que je vous importune.
Mais, en sacrifiant l'amour à la fortune,
Falloit-il abuser de ma foible raison?
Ne peut-on se quitter sans une trahison?

ROSALIE.

Seroit-ce bien a moi que ce discours s'adresse?

DARVIANE.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse?
Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entends j'ai lieu de m'étonner.
C'est vous qui m'accusez, quand je suis offensée!
Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée?

DARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux!

ROSALIE.

Peut-être.

DARVIANE.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la suite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite?
Nos adieux sont trop bien gravés dans mon esprit.
Perfide! en me quittant, vous ne m'avez pas dit:
« Imaginez pourtant que j'y serai sensible,
« Autant que je dois l'être. »

ROSALIE.

Ah! rien n'est plus risible.
L'interprétation vous égare et vous perd.
Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert,
Et les expressions qui sont de cette espece,
Il faudroit du discours bannir la politesse.

DARVIANE.

Quoi! le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'est plus qu'un compliment?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit,
D'une façon tres claire et très intelligible,
Que, sans aucun amour, on peut être sensible.
L'amitié véritable a sa tendresse à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hasard.

DARVIANE.

Ce n est pas là le prix d'une tendresse extrême.
Je cherchois de l'amour... depuis que je vous aime,
Et que vous le souffrez...

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher?

DARVIANE.

Je n'ai pu parvenir encore à vous toucher!

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

DARVIANE.

Que d'amour inutile,
Si l'estime insipide et l'amitié stérile

Sont les seuls sentiments qui soient connus de vous!
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

DARVIANE.

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous le dire.
Je tiens, depuis long-temps, ce secret renfermé :
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez ?

ROSALIE.

C'est répondre.

DARVIANE.

Employez l'ironie :
Elle a, dans votre bouche, une grace infinie !

ROSALIE.

Mais vous, qui m'accusez, dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant.
Pour se débarrasser d'une vaine poursuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite ?
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'état ;
Qu'elle porte en tous lieux sa plainte avec éclat ?
En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage,
Est de fermer les yeux, de supporter en paix
Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

DARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie !
La cruelle me brave encore et me défie !
C'est un peu trop long-temps s'être laissé trahir :
Pour ne plus vous aimer, il faudra vous haïr.
Oui, je vous hairai, je vous le certifie :
C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous en servir si tard.

DARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.

Je m'en fais un plaisir, une joie infinie.
Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh! bien, je les reçois.

DARVIANE.

Vous vous imaginez
Que je viendrai bientôt vous prier de reprendre
Un cœur qui fut toujours si soumis et si tendre!

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

DARVIANE.

A quoi serviroit mon retour?
A rien; puisqu'au mépris du plus parfait amour,
La fortune et vous-même avez juré ma perte.
Ma présence vous gêne, elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssez....

DARVIANE.

Et le mépris s'en mêle! Ah! vous me ravissez!

ROSALIE.

Vous êtes étonnant! Quel but est donc le vôtre?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre?

DARVIANE.

L'avons-nous jamais eu..? Mais il vaut mieux céder.
Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.
A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste,
Je vous laisse au marquis que mon ame déteste,
Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer:
Pour moi, je vais chercher un cœur qui sache aimer.

SCENE III.

ROSALIE.

Que son sort est cruel! Du moins il peut s'en plaindre.
Et moi, par le devoir, réduite à me contraindre,

Je ne puis recevoir aucun soulagement.
Voilà donc où conduit un tendre engagement!
Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes.
Dans les commencements d'un amour plein de
charmes,
Que l'esprit et le cœur sont frappés foiblement
D'un malheur qui n'est vu que dans l'éloignement!
Enfin, mon choix est fait; il faut que je l'annonce;
Ma mere, impatiente, attend une réponse....

SCENE IV.

THÉODON, DARVIANE, ROSALIE.

THÉODON, *en ramenant Darviane.*

Rentrez donc.

DARVIANE.

Non, Monsieur; j'ai fait trop de serments.

THÉODON.

Eh! bien, parjurez-vous; c'est le droit des amants.
Il me faut, à la fois, sa présence et la vôtre.
Eh! pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un et l'autre.

DARVIANE.

Ce sera malgré moi, puisque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

THÉODON.

Je vous suis obligé. La complaisance est rare!
Les amants sont entre eux un peuple bien bizarre..!
Pardonnez; j'oubliois que je suis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne: ils extravaguent tous.

THÉODON.

Vous vous rendez justice. En tout cas, il me semble
Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vivre en-
semble.

DARVIANE.

Sans doute. Est-ce ma faute? Et peut-on me blâmer
Je ne sais qu'adorer; c'est ma façon d'aimer.
Mais où trouver un cœur capable d'y répondre?
Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THÉODON, *à Rosalie.*

Ne répliquez-vous rien?

DARVIANE.

J'ose l'en défier.

ROSALIE.

Moi, monsieur, je n'ai point à me justifier.

THÉODON.

C'est la regle entre amants; l'un se plaint, l'autre nie:
La querelle s'embrouille et devient infinie.

ROSALIE, *à Théodon.*

Pourquoi dans ce procès vouloir m'embarrasser?
(*en montrant Darviane.*)
Ce doit être à monsieur qu'il faut vous adresser.

THÉODON, *à Darviane.*

On me renvoie à vous.

DARVIANE.

Non, non, qu'elle poursuive.
J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive
D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THÉODON, *à Rosalie.*

Vous en dites autant? Et, sans plus discourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.
J'en suis fâché pourtant; j'avois eu quelque idée.

DARVIANE.

Eh! qui..? vous?

THÉODON.

Il n'est plus besoin de l'expliquer.

DARVIANE.

Ah! vous pouvez toujours nous la communiquer.

THÉODON.

Ma foi sur l'apparence est bien fou qui se fonde.

Oui . j'aurois parié, mais toute chose au monde,
Que, depuis très long-temps, les plus tendres amours
Unissoient vos deux cœurs.

DARVIANE.

Eh! supposez toujours.

THÉODON.

La supposition me paroît un peu forte.
(*à Rosalie.*)
N'en convenez-vous pas?

ROSALIE.

Sans doute : mais n'importe.
Vous pouvez contenter sa curiosité.

DARVIANE.

Quel étoit ce dessein ?

THÉODON.

Mon projet eût été
De vous unir tous deux par un bon mariage.
(*à part.*)
J'assurois tout mon bien.... Ils changent de visage !
(*haut.*)
Dorisée eût sans doute accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi ! ma mere..?

THÉODON.

Oui, vous dis-je ; elle auroit consenti...

DARVIANE.

Qu'entends-je? Et qu'ai-je fait? Grands Dieux !

ROSALIE, *à part.*

Quel parti suivre?

DARVIANE.

Je pouvois être heureux! Je n'y pourrai survivre.
(*à Rosalie.*)
Mon bonheur est possible ; on daigne y concourir,
(*il se jette à ses genoux.*)
Ah! Rosalie! Hélas ! dois-je vivre, ou mourir?
Je sens tous mes excès ; ils sont irréparables.

L'infortune et l'erreur, toujours inséparables,
Ont causé le transport et le délire affreux
Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie ?
Le reproche, l'insulte...!

DARVIANE.

Il y va de ma vie.
L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

DARVIANE, *à Théodon.*

Ah ! monsieur, vous avez bien pensé.
Que rien ne vous arrête.

THÉODON.

Eh ! bien, l'affaire est faite.
J'ai parlé ; Dorisée en paroît satisfaite.

DARVIANE.

Dorisée y consent ! Que de félicités !
(*il baise la main de Rosalie.*) (*il embrasse Théodon.*)
Ma chere Rosalie...! Ah ! monsieur, permettez....

THÉODON.

Il faut que Mélanide acheve mon ouvrage.
Allez donc au plus vîte obtenir son suffrage.

DARVIANE.

Nous l'aurons. Mais, souf rez....

THÉODON.

Epargnez-vous ces soins.
Si vous êtes contents, je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THÉODON.

Travaillons à présent au bonheur de sa tante.
Je crois que le marquis remplira mon attente;

Que son premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS, THÉODON.

LE MARQUIS.

Je vous trouve à propos.

THÉODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie?
Monsieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux?
Dites ; puis-je espérer d'être bientôt heureux?

THÉODON.

Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, si je le veux?

THÉODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu?

THÉODON.

Tout est bien avancé.
Ne vous nommiez-vous pas le comte d'Ormancé?

LE MARQUIS.

On m'appeloit ainsi ; c'est mon nom véritable.
Un oncle, en me laissant un bien considérable,
M'a fait prendre à la fois son nom et son bonheur.
Je le dis volontiers, et je m'en fais honneur :
C'est à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux pieds de Rosalie.

THÉODON.

Ne pourrois-je savoir à peu près en quel temps
Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis près de seize ans.

THEODON.

Et vous étiez déjà, depuis plus d'une année,
Séparé, malgré vous, de cette infortunée
Dont la perte a causé votre juste courroux?

LE MARQUIS.

Il est vrai. Mais pourquoi...?

THÉODON.

Je n'ai point su de vous
Comment on appeloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh! monsieur, à présent, laissons en paix sa cendre.
Elle et le triste fruit de mon funeste amour
Ne sont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THÉODON.

Mélanide est son nom?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!
Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir su?

THÉODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connue?

THÉODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.
Est-ce long-temps avant qu'elle ait fini son sort?
En quel endroit?

THÉODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.
Je vous ai retrouvé cette épouse fidele,
Toujours digne de plaire, et de vous enflammer.
Elle respire encore; et c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide !

THÉODON.

Oui : la mort n'a point tranché sa vie.
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
Elle n'a point cessé d'aimer, et d'espérer.

LE MARQUIS.

Ah ! de grace, un moment laissez-moi respirer.
De tous les coups du sort ce n'est pas là le moindre.
Mais où falloit-il donc aller pour la rejoindre ?
Qu'ai-je à me reprocher ? Où n'ai-je point erré ?
Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré ?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles ?
Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles !
Par-tout, mais vainement, j'avois porté mes pas,
Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

THÉODON.

Monsieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais son silence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.
Ah ! devoit-elle ainsi me laisser si long-temps
Déplorer des malheurs que j'ai crus trop constants !

THÉODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles,
Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des ailes.

THÉODON.

Eh ! ne lui faites point ce reproche indiscret.
Ses lettres ont été soustraites en secret.
Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS.

Eh ! comment donc, monsieur, l'avez-vous retrouvée ?

THÉODON.

Elle n'est plus en proie au courroux trop réel

D'une mere inflexible, et d'un pere cruel :
Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée
Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah ! Mélanide, hélas ! quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux ?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur ; il est à Rosalie.
Ce n'est point sans combat qu'il s'est enfin rendu.
Je l'ai trop disputé, je l'ai trop defendu,
Pour oser espérer de pouvoir le reprendre.
Il est trop tard.

THÉODON.

Comment ! Et qu'osez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THÉODON.

Cette fatalité n'est autre que vous-même.
Vous craignez de céder ! Quelle foiblesse extrême !
Mais il faut excuser un premier mouvement ;
Vos esprits ont été frappés trop vivement :
Vous y penserez mieux.

LE MARQUIS.

Éclatez sans contrainte ;
De reproches sans nombre accablez-moi sans crainte :
Les plus sanglants de tous sont ceux que je me fait.

THÉODON.

Eh ! croyez-vous par là vos devoirs satisfaits ?

LE MARQUIS.

Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

THÉODON.

Ah ! ciel ! cette ressource indigne et méprisable
N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en sert,
Hélas ! presque toujours c'est elle qui nous perd.

Sans faire un seul effort, vous vous laissez abattre !
De peur de triompher, vous n'oseriez combattre !

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

THÉODON.

Ah ! vous devez sentir qu'il en coûte bien plus
A trahir son devoir qu'à vaincre sa foiblesse.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le blesse.

THEODON.

Non ; mais j'ai, comme ami, votre gloire à sauver :
C'est un bien assez cher pour vous le conserver.
Etouffez un amour qui n'est plus légitime.
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous ?

THÉODON.

Le mot m'est échappé.
Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raisons votre amour vous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.
Pouvez-vous à présent revendiquer des lois
Que vous ne trouviez pas si justes autrefois ?
Soyez vrai ; j'interroge ici votre droiture.
Vous êtes-vous cru libre après cette rupture ?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-temps
Nourri dans votre sein les feux les plus constants ?
Vous n'aurez donc été fidele qu'à son ombre ?
Quoi ! sitôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre,
Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés ?
Ce n'est plus lui, c'est vous qui la déshonorez.
Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre ?
Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre ?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur ?

LE MARQUIS.

Cet amour excessif qui maîtrise mon cœur

N'a jamais, dans le vôtre, altéré la sagesse.
On censure aisément quand on est sans foiblesse.
Souvenez-vous du moins, si je me suis rendu,
Que ce n'a pas été sans m'être défendu.
Ma résolution, incertaine et flottante,
Ne pouvoit se fixer ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laissoit en suspens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-temps.
Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la victime?
A qui dois-je ma perte? A vous, qui vers l'abîme
Pressant toujours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin, jusques au fond les avez entraînés.
Pensez-vous que je puisse, au gré de votre zele,
Me relever d'abord d'une chûte mortelle?
Ne le présumons pas : j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit sert d'obstacle au retour.
Cependant, quel que soit cet amour si funeste,
J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

THÉODON.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré ;
Dans toutes vos raisons mon esprit est entré ;
Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre :
Je ne sais si le mien pourra se laisser vaincre.

THÉODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je réponds des efforts, et non pas du succès.

SCENE VII.

LE MARQUIS, THÉODON, UN VALET.

LE VALET, *au Marquis.*

Monsieur, j'allois chez vous. Madame Dorisée

Veut vous voir un moment, pour affaire pressée.

LE MARQUIS.

(*au valet.*) (*à Théodon.*)
J'y vais... Permettez-vous...?

THÉODON.

J'ose vous en prier.

SCENE VIII.

THÉODON.

Il ne devine pas qu'on va le supplier
De ne plus désormais penser à Rosalie.
Ce que je viens de faire est un coup de partie
Qui les sauve tous quatre, et moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, sans y penser, le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir:
Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir,
Le Marquis, à présent, aura bien moins de peine
A reprendre son cœur et sa premiere chaîne.

SCENE IX.

DARVIANE, THÉODON.

DARVIANE.

Monsieur, vous avez cru faire mon bonheur?

THÉODON.

Oui.

DARVIANE.

Sachez qu'il n'en est rien; tout est évanoui.
Je suis au désespoir.

THÉODON.

Et quelle en est la cause?

DARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppose :
Il lui plaît d'éluder et de temporiser.

THÉODON.

Pourquoi ? Quelle raison la peut autoriser ?

DARVIANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de secretes.

THÉODON.

Vous m'étonnez !

DARVIANE.

Ce sont de méchantes défaites ;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THÉODON.

Je ne la conçois pas.

DARVIANE.

C'est un entêtement.
Dorisée aussitôt, sensible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THÉODON.

Oui ; je sais le message.

DARVIANE.

Et, pour que mon malheur fût plutôt consommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il est venu. Jugez si mon bonheur s'arrange.

THÉODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

DARVIANE.

Monsieur, je suis perdu.

THÉODON.

Sachez vous modérer ;
Attendez qu'il soit temps pour vous désespérer.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODON, MELANIDE.

MÉLANIDE.

Telle est de mon refus la cause nécessaire.
Darviane est outré. Mais que pouvois-je faire?
Quand j'aurois consenti, rien n'eût été conclu.
Dans cette occasion n'auroit-il pas fallu
Faire de notre état l'histoire infortunée?
Dorisée eût alors rompu cet hyménée.
Et pourquoi, sans besoins, vouloir s'humilier?
Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

THÉODON.

J'ai cru que mon projet vous seroit plus utile.
Cet hymen à présent me paroît difficile.
Quel dommage! Il pouvoit nous rendre tous heureux.

MÉLANIDE.

Voilà tous mes secrets. Ils sont si douloureux
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THÉODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MÉLANIDE.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.
Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me fuit,
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,

14.

Il faut qu'il se rencontre une raison fatale
Qui me force à laisser combler mon déshonneur.
Pour mon malheureux fils et pour moi quelle
horreur !
Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare
Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous
prépare ?

THÉODON.

Je le crains.

MÉLANIDE.

Vos efforts seroient infructueux !
On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux.
Le sien est fait pour l'être : il l'étoit ; j'en suis sûre.
Eh ! pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure ?
Vous êtes effrayant quand l'espoir me séduit.

THÉODON.

Je voudrois, en l'état où le sort vous réduit,
Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos alarmes.
Mais, hélas ! je ne puis que partager vos larmes :
Je tremble que bientôt, peut-être dès ce jour,
Votre époux ne vous soit arraché par l'amour.
Tout m'alarme pour vous ; et rien ne me rassure.
Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

MÉLANIDE.

Ah ! perfide, arrêtez ; c'est l'arrêt de ma mort....
Vous n'empêcherez pas un si cruel accord ?

THÉODON.

Eh ! madame, comment ?

MÉLANIDE.

Votre pitié se lasse ?

THÉODON.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

MÉLANIDE.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien ?

THÉODON.

C'est ce qui me surprend ; et j'appréhende bien

Que de tant de grandeurs la brillante chimere
N'ait ébloui la fille aussi bien que la mere.
Rosalie est, d'ailleurs, contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MÉLANIDE.

Tout sert à me trahir.
Ah ! monsieur, vous voyez qu'en cet état funeste
La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la vôtre ? Il me seroit affreux....

THÉODON.

Elle suit vos malheurs, et redouble avec eux.

MÉLANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuser encore ?

THÉODON.

Ah ! votre confiance et m'oblige et m'honore ;
Disposez de mon zele.

MÉLANIDE.

Auprès de mon époux
Daignez donc l'employer ; portez les derniers coups :
Faites-lui bien sentir que, s'il me sacrifie,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie ;
Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait.
Des plus vives couleurs peignez-lui ses forfaits :
Dites-lui qu'en m'ôtant ma gloire il perd la sienne ;
Que sa honte sera plus grande que la mienne ;
Et qu'il est, quel que soit l'excès de ma douleur,
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux malheurs.
Mais non. Ne vous servez que des plus douces armes ;
Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes :
Hélas ! ne lui portez que des gémissements,
Que de tendres douleurs et des embrassements.
Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne,
Ce cœur qui lui parut un don si précieux.

Cet heureux temps n'est plus ! Mais, monsieur, faites mieux :
Parlez-lui de son fils ; il sauvera sa mere.
Qui peut mieux resserrer une chaîne si chere ?
Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,
Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.
Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême,
Je le conjure, hélas ! de ne voir que lui-même.
Mon sort sera trop doux si, pour prix de mes pleurs,
Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

THÉODON.

Mais voudra-t-il m'entendre ? On fuit ceux qu'on redoute.
Il a lieu de me craindre ; il me fuira sans doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté ?
J'espérois son retour ; il m'en avoit flatté.

MÉLANIDE.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée ?
Si j'allois me jetter aux pieds de Dorisée,
L'aveu de mon état seroit-il indiscret ?

THÉODON.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même ?
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux ;
Par un charme plus fort on en détruit un autre.

MÉLANIDE.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir et le vôtre ?
Sur de foibles appas, que le temps et les pleurs...!

THÉODON.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant,

MÉLANIDE.

Quand on les fait répandre on les brave aisément.

THÉODON.

Ne perdons point de temps ; venez-y tout à l'heure.

MÉLANIDE.

Si je tombe à ses pieds il faudra que j'y meure.

THÉODON.

Espérez que son cœur ne résistera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas ;
Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse et ses charmes,
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.
Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

MÉLANIDE.

Je ne balance plus. Puissent, sous vos auspices,
La Nature et l'Amour nous devenir propices !
Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui :
J'y conduirai mon fils : je n'espere qu'en lui.

SCENE II.

THÉODON, MÉLANIDE, UN VALET.

LE VALET, *en donnant un billet à Mélanide.*

De la part de madame....

MÉLANIDE.

Eh ! qu'a-t-elle à me dire ?

(*au valet.*)

C'est assez.

SCENE III.

THÉODON, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

Voyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

(*elle lit.*)

« Je vous donne au plutôt ce malheureux avis ;
« Darviane, chez moi, vient de se méconnoître,
« Et d'insulter vivement le Marquis.
« L'outrage est, de sa part, aussi grand qu'il peut l'être.
« J'en frémis. Voyez donc, et tâchez de trouver
« Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver. »
C'est à moi de frémir.

THÉODON.

Cette affaire est affreuse.

MÉLANIDE.

Darviane...! Ah ! Monsieur, que je suis malheureuse !
Je crains sa violence ; elle peut aller loin.

THÉODON.

Les moments nous sont chers. Vous, d'abord, ayez soin
D'arrêter Darviane ; empêchez qu'il ne sorte :
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire en sorte
Qu'il ne se passe rien de la part du Marquis.

MÉLANIDE.

Que ne vous dois-je pas ?

THÉODON.

Mes soins vous sont acquis.

MÉLANIDE.

Si Darviane étoit ici, je vous supplie,
Daignez me l'envoyer.

THÉODON.

Vous serez obéie.

SCENE IV.

MELANIDE.

Je tremble que déja son aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la derniere horreur.
Peut-être en ce moment que chacun d'eux conspire...

Mon cœur s'ouvre, mon sein doublement se déchire,
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter....
Cette attente est pour moi trop rude à supporter;
Il faut....

SCENE V.

DARVIANE, MELANIDE.

MÉLANIDE.

Qu'avez-vous fait? Vous n'avez qu'à poursuivre,
Et bientôt avec vous on n'osera plus vivre.

DARVIANE.

Quoi donc?

MÉLANIDE.

Tenez voyez, lisez ce qu'on m'écrit.
C'est bien à vous, monsieur, à céder au dépit!
Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise?

DARVIANE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise?

MÉLANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur.
Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur.
Quand on ne le fait pas on s'en attire un autre.

DARVIANE.

Pour un moment d'oubli quel courroux est le vôtre?

MÉLANIDE.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser
Des larmes que le temps n'a pu faire cesser.

DARVIANE.

Dans l'état où je suis, pouvois-je me contraindre?
Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre?
Si vous m'aimez encore, au nom de cet amour.
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.
Vous aviez dans vos mains le bonheur de ma vie;
Je pouvois être heureux; vous m'ôtez Rosalie!

Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis?
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence,
Cet homme devoit-il avoir la préference?

MÉLANIDE.

Envers votre rival soyez plus circonspect ;
Et ne sortez jamais du plus profond respect
Que vous devez avoir pour lui; je vous l'ordonne.

DARVIANE.

Et par quelle raison...? Mais votre ordre m'étonne.
Oui ! moi ! le respecter ? Ah ! retranchez ce point.

MÉLANIDE.

Je l'exige de vous.

DARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui fasse aussi des excuses?

MÉLANIDE.

Sans doute :
Il faut vous y résoudre; oui, quoi qu'il vous en coûte.
Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.
Obéissez enfin ; ce n'est qu'en réparant
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

DARVIANE.

Madame, y pensez-vous?

MÉLANIDE.

Je sais ce que vous êtes.

DARVIANE.

Ah ! c'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.
Mon rival, si l'on veut, est un homme important.
Eh ! que me fait à moi si sa fortune est grande?
Parcequ'il est heureux faut-il que j'en dépende?
Les procédés reçus entre gens tels que nous
Ne souffrent pas que j'aille embrasser ses genoux.
S'il se croit offensé, nous avons notre usage.
Je n'en suis pas encore à mon apprentissage.

(en mettant la main sur son épée.)
S'il veut nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MÉLANIDE.

Je gémis de vous voir des sentiments si faux ;
Et pour qui...! Mais je cede ; il vaut mieux vous apprendre
Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.
J'ai prévu, dès long-temps, ce qui vient d'éclater.
J'ai combattu vos feux, bien loin de vous flatter.
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'uniroit Rosalie à votre destinée ;
Que même son amour vous seroit superflu.

DARVIANE.

Madame, cependant si vous aviez voulu...!

MÉLANIDE.

Si j'avois pu détruire un obstacle invincible,
Qui rend ce mariage entre vous impossible,
Je n'aurois pas été moins heureuse que vous.

DARVIANE.

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux ?

MÉLANIDE.

Votre etat.

DARVIANE.

Mon état, dites-vous ? J'en fais gloire.
Je sers avec honneur, du moins j'osè le croire.
Et, si quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

MÉLANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

DARVIANE.

Seroit-ce ma fortune ? Elle est assez bornée ;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc ! l'hyménée
N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'Amour ?
Serois-je le premier...? On en voit chaque jour....

MÉLANIDE.

Mais ils sont assortis du moins par la naissance.

DARVIANE.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.
Depuis que le hasard a pu nous réunir,
Vous avez évité de m'en entretenir.
Mais je vous appartiens : ce titre me rassure.
Oui, j'ai quelque naissance ; elle n'est point obscure.

MÉLANIDE.

Ah ! bien loin d'en avoir, gémissez d'être né.

DARVIANE.

Je frémis :

MÉLANIDE

Et voilà l'obstacle infortuné
Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

DARVIANE.

Moi ! j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître !
Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour ?

MÉLANIDE.

Que voulez-vous savoir ?

DARVIANE.

Parlez-moi sans détour.
La source de ma vie est donc bien méprisable ?

MÉLANIDE.

Elle est, de part et d'autre, assez considérable ;
Mais....

DARVIANE.

Quoi donc ? Quel malheur me seroit survenu ?

MÉLANIDE.

Il est affreux.

DARVIANE.

Comment ?

MÉLANIDE.

Vous êtes méconnu,
Vous êtes à la fois le fruit et la victime
D'un hymen que la loi n'a pas cru légitime.

Ceux qui vous ont fait naître, au désespoir réduits,
L'un de l'autre ont été séparés.

DARVIANE.

Et je suis...!

MÉLANIDE.

Une attente fondée, et trop bien confondue,
A soutenu long-temps votre mere éperdue ;
Elle a cru que des nœuds, brisés malgré l'Amour,
Entre elle et son époux se renoueroient un jour.

DARVIANE.

Ne seroit-elle plus ?

MÉLANIDE.

Elle est toujours fidele.

DARVIANE.

Son époux est donc mort ?

MÉLANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

DARVIANE.

Il ne vit plus pour elle ! Eh ! quoi ! cet inhumain,
En nous restituant son cœur avec sa main,
Pourroit venger l'Hymen, l'Amour et la Nature,
Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture !

MÉLANIDE.

Son cœur, par un amour impossible à domter,
Involontairement s'est laissé surmonter.

DARVIANE.

Devois-je naître ! Ah ! ciel ! tu m'as choisi mon pere
Dans un jour malheureux de haine et de colere !
Daignez me le nommer ; je veux, dès aujourd'hui,
Suivre par-tout ses pas, et m'attacher à lui :
J'irai lui reprocher sa honte et son parjure.

MÉLANIDE.

Ne sachez rien de plus.

DARVIANE.

Ah ! je vous en conjure.

MÉLANIDE.

Je ne puis.

DARVIANE.

Eh ! pourquoi ne voulez-vous donc pas
Que j'aille, de sa main, recevoir le trépas ?
Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie ?
C'est un fardeau, pour moi, de honte et d'infamie.

MÉLANIDE.

Vous me faites trembler.

DARVIANE.

Ne me refusez plus.

MÉLANIDE.

Vous ferez, près de moi, des efforts superflus.
L'état où je vous vois a trop de violence.
L'épouvante et l'effroi m'imposent le silence.

DARVIANE.

Pourquoi veux-je savoir ce secret accablant,
Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant ?
Me refuseriez-vous aussi, dans ma misere,
La grace et la douceur de connoître ma mere ?

MÉLANIDE.

Hélas !

DARVIANE.

Vous soupirez ! En suis-je abandonné,
Désavoué ? Sans doute. En dois-je être étonné ?
Je me rends la justice affreuse qui m'est due :
Le sein qui m'a conçu doit frémir à ma vue :
C'est pour elle un supplice ; elle a droit de me fuir :
Ma vie est son opprobre ; elle doit me haïr.

MÉLANIDE.

Elle ne vous hait point : croyez qu'elle vous aime ;
Qu'elle gémit sur vous plus que sur elle-même.

DARVIANE.

Ne refusez donc plus à mes empressements,
Le bonheur de jouir de ses embrassements :

Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour nous rassemble;
Nous les adoucirons en les pleurant ensemble.

MÉLANIDE.

Ne la connoissez point.

DARVIANE.

Ou réunissez-nous,
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

MÉLANIDE.

Que vous êtes pressant!

DARVIANE.

Que vous êtes cruelle!

MÉLANIDE.

Votre mere se rend; vous l'emportez sur elle....
Ah! mon fils!

DARVIANE.

Quoi! c'est vous? Mon cœur est satisfait.
Le ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MÉLANIDE.

Hélas! votre destin n'est pas moins déplorable.

DARVIANE.

O mere la plus tendre et la plus adorable!

MÉLANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage.
Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment:
On les gagne avec peine; on les perd aisément.
Mais la douceur attire, et retient sur ses traces
L'amitié, la faveur, la fortune et les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs:
Je vous laisse y penser; je vais cacher mes pleurs.

SCENE VI.

DARVIANE.

Me voilà donc instruit de mon sort effroyable !
Grands Dieux ! quel en est donc l'auteur impitoyable ?
Hélas ! je l'aurois su si j'avois pu calmer
Mes esprits et mes sens trop prompts à s'allumer.
A sa discrétion j'aurois été me rendre.
Peut-être sa pitié.... Que devois-je en attendre,
Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté
N'ont pu de cet ingrat vaincre la cruauté ?
Quelle idée imprévue, et peut-être insensée,
Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée ?
Je ne sais ; mais je sens accroître mes soupçons,
Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons,
Qu'au sujet du Marquis j'ai reçus de ma mere ;
Elle y prend intérêt. Quel en est le mystere ?
Pourquoi tous ces égards, et le profond respect
Qu'elle exige pour lui ? Cet ordre m'est suspect.
Ce monsieur d'Orvigny, qu'on veut que je révere,
Seroit-il, à la fois, mon rival et mon pere ?
Lui...? Dans ce doute affreux tout se confond en moi,
Haine, desirs, terreur, espoir, amour, effroi :
Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.
Qui m'en fera sortir...? Mais Théodon me reste ;
Il est instruit. Allons, et tâchons d'arracher
Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, THÉODON.

THÉODON.

Plus Darviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y songez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre?
C'est pour un étourdi prendre beaucoup de soin.
Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin.
C'est une offense en forme, une insulte marquée,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maison :
Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raison :

THÉODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie?
J'y suis très résolu.

THÉODON.

Vous en perdrez l'envie,
Quand vous serez instruit d'un secret important,
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS.

Quand je serai vengé, vous pourrez me l'apprendre,

THÉODON.

Il ne seroit plus temps.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THÉODON.

Si vous saviez à qui Darviane appartient...!

LE MARQUIS.

Que m'importe?

THÉODON.

Ah! monsieur...!

LE MARQUIS.

Dites; qui vous retient?

THÉODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de son pere?

Parlez.

THÉODON.

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh bien?

THÉODON.

Mélanide est sa mere.

LE MARQUIS.

Ah! que m annoncez-vous?

THÉODON.

C'est cet infortuné
Qu'en des temps plus heureux l'amour vous a donné;
Enfant né pour pleurer la honte de sa mere,
Déplorable héritier d'opprobre et de misere,
Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang;
Qui va se voir privé de tous les droits du sang,
Au lieu d'être un objet d'amour, de complaisance,
De ressource, de joie, et de reconnoissance.
Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas!

THÉODON.

C'étoit par lui que l'hymen et l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à vous-même :
C'est un bien que le ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.
Vous l'avez : eh ! pourquoi n'en jouissez-vous pas?
Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'appas,
Qu'une épouse pour vous si tendre et si constante,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente?
Songez que, pour jamais, vous allez vous priver
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh ! daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue!
Ah ! Rosalie, hélas! pourquoi vous ai-je vue?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas?
Quelle étoile funeste alors guida mes pas!
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes:
Son infidélité fait verser trop de larmes.

THÉODON.

Vous les payerez cher ; je puis vous l'annoncer.
Mélanide bientôt vous en fera verser.
Elle vivoit pour vous ; il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

THÉODON.

Vous allez hâter sa derniere heure.

LE MARQUIS.

Ah ! cruel, je le vois, vous voulez mon trépas.
Oui, s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas...
Mais comment parvenir à cet effort suprême?
Est-ce à l'amour heureux à s'immoler lui-même?

THÉODON.

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.
Mais, voilà votre fils ; je vous laisse tous deux.

SCENE II.

LE MARQUIS, DARVIANE.

LE MARQUIS, *à part.*

Théodon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à Darviane aucune confidence.

DARVIANE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret,
Je cherche à réparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendre?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

DARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssiez, mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

DARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS.

(*à part.*)

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont troublés.

DARVIANE.

Votre pitié m'est chere. Ah! si vous la réglez
Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je sais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

DARVIANE.

J'ai bien d'autres sujets de me désespérer.
Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une si douloureuse et si triste infortune :
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas! j'avois un pere illustre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire et mon modele :
Je ne pouvois sortir d'une source plus belle.
Vain bonheur! Au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel.
A ces premiers liens il s'arrache de force,
Et va sacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen, et l'amour gémissant
Je serai dénué de tout ce qu'en naissant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-dessus d'eux:
J'en deviens le dernier, et le plus malheureux...
Je vous vois attendri! Je me flatte, j'espere
Que vous ne prenez pas le parti de mon pere.

LE MARQUIS.

Il seroit mal-aisé de le justifier.

DARVIANE.

En vous entièrement je puis donc me fier?
Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrémité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi?

DARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adresser?
Ma confiance, hélas! doit-elle vous blesser?
Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.
Mon pere va bientôt combler notre disgrâce :
Avant qu'un autre hymen le sépare de nous,

Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses genoux?
Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace?
Quoi! mon pere...! Ah! Monsieur, mettez-vous à sa
place;
Supposez un moment que je sois votre fils:
Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS, *à part.*

Sauroit-il qui je suis?
(*à Darviane.*)
Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes soins les plus doux vous devez tout attendre.

DARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement?
Cruel! je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystere?
Ou laissez-moi périr, ou rendez-moi mon pere.
C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs.
Songez que ma naissance a comblé vos desirs;
Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie?
Qu'une seconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en jouir que pour vous honorer;
Je ne veux respirer que pour vous adorer...
N'osez-vous voir les pleurs que vous faites répandre?
A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penser que je me suis mépris;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertueux, et vous seriez plus tendre.
J'ai cru de faux soupçons... Ah! daignez m'excuser;
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser.
On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma misere.
Avant que de sortir de l'erreur la plus chere,
Et de quitter un nom que j'avois usurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé:
Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre;
Je vous ai fait tantôt une assez grande injure;

En rival furieux je me suis égaré ;
Si vous ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé.
L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
A laver dans mon sang un si sensible outrage.
Osez donc me punir, puisque vous le devez.
Vous allez m'arracher Rosalie ; achevez,
Prenez aussi ma vie ; elle me désespere.

LE MARQUIS.

Malheureux! qu'oses-tu proposer à ton pere ?

DARVIANE.

Ah! je renais!

LE MARQUIS.

Que vois-je! O ciel! en est-ce assez?

SCENE III.

MÉLANIDE, DORISÉE, THEODON, ROSALIE, LE MARQUIS, DARVIANE.

MÉLANIDE.

Vous rappellerez-vous des traits presque effacés?
On veut, avant ma mort, que je vous importune ;
Et je viens, à vos pieds, pleurer notre infortune.
Mon fils, unissons-nous.

(*elle va pour se jeter aux pieds du Marquis, qui l'en empêche.*)

DARVIANE, *se jetant aux pieds du Marquis.*

Mon pere!

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

Pardonnez
Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.
(*à part.*)
Que je me sens confus, interdit, et coupable!

MÉLANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable :
Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs,

Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,
Helas! je sais toujours excuser ce que j'aime.
Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême.
Une si longue absence, et les bruits de ma mort,
Ont rendu votre cœur le maître de son sort.
Je devois succomber. La fortune jalouse,
Dès long-temps auroit dû vous ravir votre épouse:
Pardonnez si j'emprunte encor un nom si doux;
Je cede à l'habitude; elle me vient de vous.
Mais, sans parler de moi, ni de ma destinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée.
J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné
Ne dementiroit point le sang dont il est né,
Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mere.
Daignez donc vous charger de toute sa misere.
Permettez qu'il s'éleve en secret sous vos yeux:
Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.

(*à Darviane.*)

Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître?
O mon fils!

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

N'imputez qu'à ma confusion,
Si j'ai paru rester dans l'indécision.
Avez-vous pu me croire assez de barbarie
Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie,
Vous, dont j'ai si long-temps déploré le trépas;
Vous, en qui je retrouve un cœur et des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui respire?
Que n'avez-vous plutôt reclamé votre empire?
Avant que de revoir un objet si touchant,
J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant:
Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême,
Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
Mon cœur et mon amour vont se renouveler.
Heureux que vous ayez daigné les rappeler!

(en l'embrassant.)
Qu'elle félicité m'alloit être ravie!

MÉLANIDE.

Je vous retrouve donc!

DARVIANE.

Cher auteur de ma vie!

LE MARQUIS.

(à Darviane.) *(à Mélanide.)*
Oui, je suis votre pere. Oui, je suis votre époux.
Que l'amour et l'hymen nous réunissent tous!
(a Dorisée.)
Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
Aussi bien que l'amour, mon devoir me ramene.

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir et vous féliciter.
J'eusse été la premiere à vous solliciter...

LE MARQUIS, *à Dorisée.*

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autre,
Et souffrir que mon fils devînt aussi le vôtre?
Nous serions tous heureux.

DORISÉE.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur?

MÉLANIDE.

(embrassant Rosalie.)
Qui? moi! si j'y consens! Oui, vous serez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.
O Ciel! tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,
Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

FIN DE MÉLANIDE.

AMOUR POUR AMOUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

16 février 1742.

A ZÉMIRE.

O toi qui m'as prêté tes talents enchanteurs,
Assemblage parfait des dons les plus flatteurs,
Eleve et modele des Graces ;
Aimable et cher objet que Thalie et ses sœurs
Ne peuvent couronner que de ces mêmes fleurs
Que tu fais naître sur tes traces :
Si je n'ai point encore essuyé de revers,
Je n'en dois qu'à toi seule un éternel hommage ;
Tes charmes et ta voix sont l'ame de mes vers.
Mais, que dis-je? ils sont ton ouvrage ;
Qui les inspira les a faits.
Qu'ils te soient consacrés par la reconnoissance.
Tes yeux n'ont rien laissé de plus en ma puissance ;
Et je ne puis t'offrir que tes propres bienfaits.

ACTEURS.

UNE FÉE, sous le nom d'ASSAN, prince persan.
AZOR, génie, amant de Zémire.
ZALEG, génie, amant de Nadine.
ZÉMIRE.
NADINE.
Troupe d'habitants et d'habitantes.

La scene est dans un hameau voisin de Bagdad.

AMOUR POUR AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AZOR, ZALEG.

AZOR.

Tu sors d'avec Nadine, et cet objet charmant
T'aura communiqué son aimable enjoûment;
Car on prend volontiers l'humeur de ce qu'on aime:
N'est-il pas vrai, Zaleg?

ZALEG.

Je ris d'un stratagême
Dont je vais essayer le succes en ce jour.
Mais à quoi me sert-il d'être heureux en amour?

AZOR.

Comment donc?

ZALEG.

Si la Fée eût eu la moindre envie
De nous laisser revoir un jour notre patrie,
Des long-temps sa promesse auroit eu son effet.

AZOR.

Tu murmures?

ZALEG.

J'ai tort!

AZOR.

Sans doute.

ZALEG.

Tout-à-fait.

Pour des êtres tels que nous sommes,
Il est fort amusant de vivre avec des hommes;
Pour peu qu'on les connoisse, on en est bientôt las.
Notre exil eut d'abord pour moi quelques appas;
Et je regrettai moins le séjour des Génies.
A tout prendre, il est vrai que chez le genre humain,
On peut rencontrer sous la main
Des mortelles assez jolies;
Et que parmi l'espece il se trouve des cœurs
Dont il nous seroit doux de nous rendre vainqueurs:
Mais tout ce que l'on en peut dire,
Est que la Terre a ses plaisirs.
Eh! comment pourroient-ils remplir tous nos desirs,
Puisqu'à ceux des mortels ils ne peuvent suffire?

AZOR.

Tu n'as donc plus d'espoir?

ZALEG.

Ma foi, je n'en ai plus.

AZOR.

Va, nous verrons finir notre métamorphose.
Tu sais la loi qu'on nous impose
Pour rentrer dans les droits dont nous sommes déchus.

ZALEG.

Oui, sous cette figure assez hétéroclite,
Je sais qu'il faut nous faire aimer
D'un objet qui soit jeune et digne de charmer:
C'est la condition que l'on nous a prescrite.

Nous avons satisfait à tout exactement.

AZOR.

Il faut croire que non.

ZALEG.

Comment!
N'avons-nous pas rempli cette clause importune?

AZOR.

J'en doute.

ZALEG.

Ah! c'est à quoi je ne m'attendois pas.
Quelque part où le sort ait promené nos pas,
Quoi! n'avons-nous pas fait vingt conquêtes pour une?
Cependant nous voilà, tout comme au premier jour,
Habitants enchaînés dans ce maudit séjour;
Et la clause a pourtant été bien accomplie.

AZOR.

Pour obtenir notre retour
Il falloit inspirer un véritable amour:
Cette condition n'a pas été remplie.

ZALEG.

En voici bien d'une autre! Et qu'avons-nous donc fait?

AZOR.

Nous n'avons inspiré qu'un goût foible et volage;
Et l'on n'a pris, pour nous, qu'un amour de passage.

ZALEG.

Ma foi, je n'en crois rien: je suis sûr de mon fait.
J'ai plu; je me suis fait aimer.

AZOR.

En apparence.

ZALEG.

Eh! mais, on me l'a dit cent fois.

AZOR.

Vaine assurance.

ZALEG.

Vous me poussez à bout... Parbleu ! j'en suis charmé ;
Vous verrez qu'on peut être heureux sans être aimé.

AZOR.

Le véritable amour n'est plus guere en usage.

ZALEG.

Vous raffinez sur tout... Pour moi, je suis plus sage.
Nous serions, selon vous, pour jamais en exil,
Puisqu'on ne peut trouver de cet amour sincere.
Mais où se tient-il donc? C'est donc une chimere?
Et vous, seigneur Azor, dites-moi, se peut-il
Qu'on n'ait point eu pour vous un amour véritable?

AZOR.

Ah! rien n'est plus indubitable.
Mais laissons le passé, songeons présentement...

ZALEG.

Croyez que le présent n'ira pas autrement.

AZOR.

Et pourquoi donc? Nadine et l'aimable Zémire
Sont capables d'aimer bien véritablement.

ZALEG.

On se flatte toujours de ce que l'on desire.
Aussi que n'avez-vous aimé
Cette Fée, à présent inflexible et cruelle,
Dont le cœur fut pour vous vainement enflammé?
C'est notre souveraine. Elle étoit assez belle.
Elle ne nous eût pas envoyés ici-bas,
Pour chercher un amour qui ne s'y trouve pas.
Car, sur quoi fondez-vous un espoir qui m'étonne?
Si la Fée eût voulu nous laisser nos attraits,
Passe encor : mais, Seigneur, nous paroissons tout près
D'entrer dans la saison qui précede l'automne.

AZOR.

Depuis que, sous ces traits, nous sommes déguisés,

Ont-ils changé ?

ZALEG.

Non ; mais nos trésors épuisés...

AZOR.

En avons-nous besoin auprès de nos maîtresses ?
Ce ne sont, à leurs yeux, que de vaines richesses.

ZALEG.

L'amour le plus honnête en consomme toujours.
Il vous est défendu de dire qui vous êtes ;
Et vous ne pouvez faire entrer dans vos fleurettes
Tous ces mots consacrés aux plus tendres amours :
Ceux d'aimer, d'adorer, de flamme, de tendresse,
Ne vous sont pas permis. La défense est expresse.
Vous en êtes réduit aux soins officieux,
Aux assiduités, au langage des yeux,
Aux marques d'amitié.

AZOR.

Que faire ?

ZALEG.

Quand on donne, on n'a pas besoin de commentaire.
Et pour vous achever, vous avez un rival,
Qui ne s'en tiendra pas à l'amour pastoral.
Ses grands airs, ses grands mots, son rang, son opulence,
Doivent emporter la balance.
Qu'avez-vous à pouvoir mettre en comparaison ?
De l'esprit, du savoir, du sens, de la raison,
Et le reste : Seigneur, tout cela mis en somme,
Fait tout juste, en amour, zéro ; je le sais bien.

AZOR.

Mais Assan n'est qu'un fat.

ZALEG.

Eh ! morbleu, n'est-ce rien ?
Pour l'ordinaire, un fat supplante un honnête homme.

C'est l'ordre. Attendez-vous à jouer de malheur.

AZOR.

Ah ! Zémire, Zémire, aurois-je la douleur
De vous voir devenir son heureuse conquête ?

ZALEG.

Il a tout ce qu'il faut pour lui tourner la tête.
Zémire aura le sort que tant d'autres ont eu.

AZOR.

Ne la compare point à tout ce que j'ai vu ;
Toute comparaison seroit injurieuse.

ZALEG.

Je m'attendois à ce discours ;
Car, en fait de maîtresse, il arrive toujours
Qu'on croit que la derniere est la plus merveilleuse.

AZOR.

Ah ! quelle différence ! Et que j'ai de raisons
Pour excepter Zémire, et pour mieux juger d'elle !
Zémire croit avoir besoin de mes leçons,
A cet âge où l'on croit qu'il suffit d'être belle.
Que dis-je ? Elle en connoît le prix.
Loin de lasser sa complaisance,
Mes conseils sont reçus avec reconnoissance.
Les progrès que j'ai faits ne m'ont pas moins surpris
Que le fond de son cœur et de son caractere.
Non, Zaleg, les soins assidus
Que je prends tous les jours d'une éleve si chere,
Pour Zémire et pour moi ne seront point perdus.

ZALEG.

Et ne voit-elle rien à travers ce mystere ?

AZOR.

Hélas ! je n'en sais rien. Mais indépendamment
De l'ordre rigoureux qui me force à me taire,
Je n'aurois pas voulu me conduire autrement.
Je crois que le plus sûr est de chercher à plaire,
D'aimer avant que d'être un amant déclaré.

Un aveu bien souvent ne devient téméraire
Que faute d'être préparé.
C'est ainsi que mes soins, agréés par Zémire,
La menent pas-à-pas vers l'amoureux empire :
Elle s'attache à moi, sans s'en appercevoir.
Elle s'accoutume à m'entendre.
La sincere amitié qu'elle me laisse voir
Se changera bientôt en amour le plus tendre :
Ce moment n'est pas loin ; il viendra ; je l'attends.

ZALEG.

Ce moment pourroit bien n'arriver de long-temps.
Supposez que Zémire, à qui vous pourriez plaire,
Ait pour vous cet amour qui devient nécessaire ;
S'il demeure secret, il vous servira peu.
Il faut qu'elle en fasse l'aveu,
De façon que la Fée en soit bien convaincue :
Autrement, marché nul, et l'affaire est rompue.
Il faut qu'avec sincérité,
Et sans aucune obscurité,
Zémire dise d'elle-même :
« J'aime Azor ; c'est Azor que j'aime. »
Ce sont les mots prescrits.

AZOR.

Hélas ! je le sais bien.

ZALEG.

Tous les équivalents ne serviroient à rien.

AZOR.

Zémire les dira.

ZALEG.

La chimere est nouvelle !
Elle ne les sait pas ; comment les dira-t-elle ?

AZOR.

Comment ?

ZALEG.

Oui ; répondez à cette objection.

AZOR.

La nature et l'amour les lui pourront apprendre.

ZALEG.

Ah! Seigneur, c'est fort bien le prendre.
En admettant la supposition,
Pourra-t-elle, avec vous, en faire aucun usage,
Que vous ne vous soyez déclaré son amant;
Que vous n'ayez parlé comme on parle en aimant;
Préviendra-t-elle votre hommage?
Quand vous en seriez adoré,
Ira-t-elle au-devant d'un amour ignoré?
Elle doit vous laisser venir, et vous attendre:
Et vous vous attendrez tous deux.

AZOR.

Ainsi le veut la Fée.

ZALEG.

Ah! je crois mieux l'entendre.
Je compte, en dépit d'elle, être bientôt heureux.
Sans craindre qu'elle s'en offense,
J'ai trouvé le secret d'éluder sa défense.
Nadine va savoir, à n'en pouvoir douter,
Que je l'aime.

AZOR.

Tu sais ce qu'il peut t'en coûter.

ZALEG.

Ne craignez rien pour moi. J'ai chargé du message
Certains jeunes oiseaux dressés pour cet usage.
Nadine, avant la fin du jour,
Aura bien entendu parler de mon amour.

AZOR.

Va donc, et réussis.

ZALEG.

Je n'en suis pas en peine.

AZOR.

Adieu.

SCENE II.

AZOR.

Voici l'heure à-peu-près.
Voyons dans la route prochaine,
Si Zémire n'est point sous ces ombrages frais.

SCENE III.

ZEMIRE, NADINE.

NADINE.

Ne ferions-nous pas mieux d'être avec nos compagnes,
A folâtrer ensemble au milieu des campagnes?

ZÉMIRE.

Ces prétendus plaisirs ne flattent plus mes sens.

NADINE.

En trouvez-vous ici de plus intéressants?
Et peut-on préférer ces bois à nos prairies?
Je voudrois égayer un peu mes rêveries.
Pour moi, j'irois plutôt au bord de nos ruisseaux:
On entend leur murmure, on voit couler leurs eaux;
Assise sur les fleurs qu'on voit sans cesse éclore,
On en cueille, on s'en pare, on s'embellit encore;
On y respire un air délicieux,
Qui donne à nos attraits une fraîcheur nouvelle:
Leur onde claire et pure est un miroir fidele;
On peut avec plaisir y promener ses yeux;
Le ciel s'y peint, et l'on s'y voit soi-même.

ZÉMIRE.

Ces amusements-là ne sont plus ceux que j'aime.
Tu vois comme l'on change!

NADINE.

Oui, sans savoir pourquoi.
Ne l'éprouvé-je pas moi-même? Expliquez-moi
Pourquoi, de jour en jour, je deviens si joyeuse.
Souvenez-vous du temps où vous disiez très bien
Qu'une fille ennuyée est toujours ennuyeuse.
Je l'étois; ou plutôt je n'étois bonne à rien :
Mais nous avons troqué d'humeur l'une avec l'autre;
Vous avez pris la mienne; et moi, j'ai pris la vôtre.
Je crois, en bonne foi, vous devoir du retour.

ZÉMIRE.

Peut-être.

NADINE.

Ah! rien n'est plus visible.
Eh quoi! tous vos plaisirs s'envolent chaque jour.

ZÉMIRE.

D'autres ont succédé.

NADINE.

Cela n'est pas possible.
Et quels sont ces plaisirs?

ZÉMIRE.

Ce sont ceux que le temps,
L'âge, avec la raison, amenent chaque année.

NADINE.

Ah! ah! vous parlez d'âge! A peine êtes-vous née.

ZÉMIRE.

Eh quoi donc! dans quatre ans n'aurai-je pas vingt ans?

NADINE.

Eh mais! un jour viendra que nous en aurons trente,
D'ici là, c'est un siecle. On n'en voit pas la fin.
Cependant, profitons de la saison courante.
Dans les plaisirs du temps coulons notre destin.
Nous ferons comme ont fait nos meres, nos parentes
D'ailleurs, chaque saison a ses fleurs différentes;
Chaque âge doit avoir ses plaisirs. Au surplus...

ZÉMIRE.

Tout me donne a rèver.

NADINE.

Et moi, tout me dissipe.

ZÉMIRE.

Je me forme l'esprit.

NADINE.

Et moi, je m'émancipe.

ZÉMIRE.

J'occupe mes loisirs.

NADINE.

Pour moi, je n'en ai plus.

ZÉMIRE.

Tandis que je le puis, j'amasse, je rassemble
De quoi me faire un fonds heureux et suffisant
Pour un temps à venir.

NADINE.

Vous perdez le présent,
Qui vaut tout l'avenir ensemble.
On ne rajeunit pas.

ZÉMIRE.

Eh! qu'importe?

NADINE.

Fort bien.

ZÉMIRE.

Ah! de grace, finis ce fâcheux entretien.

NADINE.

Vous ne méritez pas d'être à l'âge où vous êtes,
Ni même les faveurs que le ciel vous a faites.
Peut-on s'en soucier si peu?
Ce que parmi les fleurs est la rose nouvelle,
Vous l'ètes parmi nous; et d'un commun aveu,
Nous vous cédons l'honneur d'en être la plus belle;
Encor faut-il y prendre un peu de part.
Quelque riche qu'on soit des dons de la nature,
Il ne faut pas laisser que d'y joindre un peu d'art:

La beauté même a besoin de parure.
Pardonnez ma franchise, et sachez votre état;
Déja cette langueur, qui vous est étrangere,
A fait sur vos appas une trace légere,
Et l'ennui qui vous gagne altere votre éclat.

ZÉMIRE.

Je suis donc bien changée?

NADINE.

Eh mais! un peu, vous dis-je.
Si vous n'y mettez ordre...

ZÉMIRE.

Hélas!

NADINE.

Vous soupirez?

ZÉMIRE.

Il est vrai.

NADINE.

Qu'avez-vous? Quel sujet vous afflige?
Zémire, est-ce là tout ce que vous me direz?

ZÉMIRE.

Tu m'en demandes plus que je n'en sais encore.

NADINE.

Le mystere entre nous n'est pas trop de saison.

ZÉMIRE.

Puis-je expliquer ce que j'ignore?

NADINE.

Eh quoi! vous prétendez que c'est à la raison
Qu'il faut attribuer votre métamorphose?

ZÉMIRE.

Je l'ai cru.

NADINE.

Mais il faut qu'elle ait une autre cause.

ZÉMIRE.

Une autre cause?

NADINE.

Assurément.

C'étoit votre pensée ; et moi, voici la mienne.
Lorsque la raison vient (puisqu'il faut qu'elle vienne)
Peut-elle en même temps, et si différemment,
Changer, comme elle a fait, mon humeur et la vôtre ;
Egayer l'une, attrister l'autre ?
Elle doit opérer de la même façon.

ZÉMIRE.

Mais effectivement j'en ai quelque soupçon.

NADINE.

Avouez-moi d'où vient votre langueur extrême.
Qu'est-ce donc qui se passe au-dedans de vous-même ?

ZÉMIRE.

Avec étonnement je regarde ces lieux.
Hélas ! depuis un temps que suis-je devenue ?
Il semble que j'habite une terre inconnue :
Tout ce qui m'environne est étrange à mes yeux :
Je vois différemment ce qui s'offre à ma vue ;
Mon ame est autrement émue.
Mes esprits et mes sens n'ont plus le même cours :
J'y trouve un changement qui n'est que trop visible ;
Je me cherche en moi-même, et je m'y perds toujours.
Je n'ai plus rien de libre. Il ne m'est pas possible
De démêler d'où vient le trouble de mon cœur.
C'est en vain que je veux sortir de ma langueur :
Je m'y sens retenir par d'invincibles charmes.
Je m'exhale sans cesse en soupirs, en regrets ;
Et sans savoir quels sont mes sentiments secrets,
Souvent je m'attendris jusqu'à verser des larmes.
Cependant, quel que soit l'état où tu me vois,
Il ne me déplaît pas autant que tu le crois.

NADINE.

Le meilleur seroit, ce me semble,
De chercher à sortir d'un etat importun.
C'est comme un sort. Il y ressemble.
A l'égard du remede, il doit s'en trouver un.
Que ne consultez-vous...

ZÉMIRE.

Qui donc?

NADINE.

Azor.

ZÉMIRE.

Je n'ose.

NADINE.

Vous n'osez!

ZÉMIRE.

Non vraiment.

NADINE.

Et quelle en est la cause?

ZÉMIRE.

Hélas! c'est ce que jusqu'ici
Je n'ai pas encore éclairci.
(*elles se regardent.*)
Mais à propos de lui, vraiment, je me rappelle
Qu'il faut que je retourne au hameau promptement.
Attends-moi. Je reviens ici dans un moment.

NADINE.

J attendrai.

ZÉMIRE.

Sois toujours ma compagne fidele.
Je t'ai confié ma douleur;
Tu vois que j'ai bien du malheur:
C'est un titre de plus pour m'aimer davantage.

NADINE.

Allez, je sais à quoi notre union m'engage:
Comptez de plus en plus sur ma tendre amitié.

ZEMIRE.

Ne t'en va pas.

NADINE.

Eh! non.

SCENE IV.

NADINE.

Elle me fait pitié.
Azor la perd. Depuis cette époque fatale,
Zémire chaque jour fond, change, et dépérit.
Et voilà ce qu'on gagne à raisonner morale,
Et, qui pis est encore, à s'en remplir l'esprit!
J'ai toujours bien pensé qu'elle nous est mortelle.
La fureur de savoir quelque chose de plus,
Et de primer sur nous d'une façon nouvelle,
De pouvoir abonder en discours superflus,
De parler, ou plutôt d'ennuyer comme un livre,
Entre Azor et Zémire a fait la liaison.
Si, par un coup du ciel, elle ne s'en délivre,
La pauvre malheureuse y perdra la raison.

SCENE V.

AZOR, NADINE.

NADINE.
Vous cherchez Zémire?

AZOR.
Oui, Nadine,
Je la cherche.

NADINE.
Elle sort à l'instant de ces lieux.
Peut-être qu'elle a craint de paroître à vos yeux.

AZOR.
Pourquoi donc?

NADINE.
Je me l'imagine.

AZOR.

Elle me voit toujours avec tant de bonté !

NADINE.

Ne fait-on jamais rien contre sa volonté ?
Excusez ma franchise.

AZOR.

Elle est un peu cruelle.

NADINE.

Vous veniez reprendre avec elle
Ces sublimes discours, ces propos merveilleux,
Ces entretiens abstraits, que d'abord on admire,
Et qu'on ne tarde guere à trouver ennuyeux ?

AZOR.

Nos entretiens sont tels qu'il convient à Zémire.

NADINE.

Je ne sais pas comment elle a pu s'en coiffer.
Ce n'est point notre fait que de philosopher.
Quoi qu'on dise en faveur du sexe dont nous sommes,
Les éloges sont faux, ou du moins trop flatteurs.
Le Ciel ne nous fit point pour être des docteurs :
C'est un métier qu'il faut abandonner aux hommes,
Par forme, comme on dit, de dédommagement.
Chacun a son talent. L'art de plaire est le nôtre ;
Celui de raisonner, bien ou mal, est le vôtre.
Ainsi tout s'est trouvé réparti sagement.
Zémire vient d'en faire une épreuve assez belle.
Avant que vous eussiez sur elle
Acquis un peu trop de pouvoir,
Elle avoit tout l'esprit que nous devons avoir ;
Elle cherchoit à plaire, elle paroit ses charmes ;
Et de l'ajustement y joignoit le secours.

AZOR.

Sa beauté n'a bésoin que de ses propres armes.

NADINE.

Chansons ! En se parant on y gagne toujours.
D'ailleurs tout s'ensuivoit ; les Plaisirs et les Graces

Sembloient voltiger sur ses traces.

AZOR.

Ne les y voit-on plus?

NADINE.

Non.

AZOR.

C'est donc d'aujourd'hui.

NADINE.

La date n'y fait rien. Elle se meurt d'ennui.

AZOR.

Je n'en sais pas la moindre chose.

NADINE.

C'est que l'on ne sait pas tous les maux que l'on cause.

AZOR.

Je la vois tous les jours.

NADINE.

Mais je la vois aussi.

AZOR.

Elle ne semble pas avoir aucun souci.

NADINE.

Sa tristesse paroît assez sur son visage;
Et je ne comprends pas que l'on dispute un fait....

AZOR, *à part.*

De l'amour que j'inspire est-ce un heureux présage?
Aurois-je le bonheur de causer cet effet?
Ou bien seroit-ce Assan, pour qui Zémire...?
(*haut.*)
Mais quelle vision! Que venez-vous me dire?
Votre amie a présentement
Cette douce gaîté, cet aimable enjoûment,
Qui, sans aller jamais jusques à la folie,
S'éloigne également de la mélancolie.

NADINE.

Eh! c'est qu'apparemment je ne m'y connois point.

AZOR.

Je ne puis vous passer ce point.

Elle ! de la tristesse ! Elle n'en a pas l'ombre.

NADINE.

Elle est si bien en proie au chagrin le plus sombre,
Que même sa beauté s'en ressent.

AZOR.

Ah! grands Dieux!
Jamais un feu plus vif n'a brillé dans ses yeux ;
Les beaux jours du printemps ne sont pas plus beaux qu'elle :
A chaque instant quelque grace nouvelle
Vient, d'un nouvel éclat, embellir ses appas.

NADINE.

Il faut donc qu'avec vous elle se contrefasse.

AZOR.

Nadine, la beauté ne se contrefait pas.

NADINE.

Je voudrois qu'elle vînt pour vous confondre en face :
Je l'attends ici justement.

AZOR.

Je conviens, avec vous, que son ajustement
N'emprunte point de l'art la folle bigarrure ;
Que la simplicite fait toute sa parure.
Nadine, je ne puis la blâmer en cela.

NADINE.

Vous avez raison.

SCENE VI.

ZEMIRE, *avec gaité, et ornée galamment avec des fleurs*, AZOR, NADINE.

ZÉMIRE.

Me voilà.

AZOR.

Quelle parure ! Ah ! ciel !

NADINE.

Quelle joie éclatante !

AZOR, *à part.*

Zémire cherche à plaire, et ce n'est pas à moi !

ZÉMIRE.

J'ai suivi tes avis.

NADINE.

Je devine pourquoi.

Vous me paroissez bien contente !

ZÉMIRE.

Pour contente, à présent, je le suis.

NADINE.

Un moment

Apporte bien du changement.

AZOR.

Ah ! Nadine, un moment. Laissez-nous, je vous prie.

NADINE.

Volontiers : aussi bien le sérieux m'ennuie.

SCENE VII.

AZOR, ZEMIRE.

ZÉMIRE.

Azor...!

AZOR.

Zémire...!

ZÉMIRE.

Eh ! mais....

AZOR.

Eh bien ?

ZÉMIRE.

Vous paroissez

Rêveur ?

AZOR.

Je le deviens.

ZÉMIRE.

Pourquoi donc ?

AZOR.

Je ne sais.

ZÉMIRE.

Par quelle aventure imprévue
Aurois-je le malheur de blesser votre vue ?

AZOR.

Votre éclat m'éblouit.

ZÉMIRE.

Quel est ce sombre accueil ?
Azor ne daigne pas m'honorer d'un coup d'œil !

AZOR.

Ah ! vous embellissez ce qui pare les autres.

ZÉMIRE.

Des compliments si vains ne peuvent me flatter.

AZOR.

Vous vous les attirez.

ZÉMIRE.

Daignez mieux me traiter.
Azor, au nom des Dieux, quels chagrins sont les vôtres ?

AZOR.

Que me demandez-vous ?

ZÉMIRE.

D'en être de moitié

AZOR.

Je suis trop malheureux.

ZÉMIRE.

Mes instances sont vaines !
Si vous ne voulez pas que j'entre dans vos peines,
Quand voulez-vous jouir de ma tendre amitié ?
Elle peut, au défaut de mon expérience,

Du moins de vos malheurs adoucir la rigueur.

AZOR.

Mais vous, qui me pressez de vous ouvrir mon cœur,
Avez-vous bien en moi la même confiance?
Depuis qu'auprès de vous je me suis attaché.
Voyons, n'avez-vous rien que vous m'ayez caché?
La confiance exige et veut du réciproque.
Ce doux épanchement doit être mutuel.
Eh! quoi donc! vous gardez un silence équivoque!

ZÉMIRE, *à part.*

Nadine aura tout dit.

AZOR, *à part.*

Ah! quel moment cruel!

(*haut.*)

Le trouble et la rougeur vous servent d'interprete.

ZÉMIRE.

Azor, ne croyez pas une amie indiscrete.

AZOR.

Ce reproche ingénu n'est pas un désaveu.
Zémire....

ZÉMIRE.

Qu'ai-je dit?

AZOR.

Remettez-vous un peu:
Concertez mieux vôtre réponse.

(*on entend un bruit de cors de chasse.*)

Qu'entends je? C'est Assan! Ce grand bruit nous l'annonce.
Vous l'attendiez sans douté? Il tourne ici ses pas,
Et vient, fort à propos, vous tirer d'embarras.
Je ferai beaucoup mieux de lui céder la place.

(*à part.*)

Observons-les des yeux.

SCENE VIII.

ASSAN, ZEMIRE, SUITE D'ASSAN.

ASSAN, *à sa suite.*
Je rejoindrai la chasse.

SCENE IX.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN, *à part.*
Sous ces traits empruntés, continuons toujours
A me venger d'Azor, en troublant ses amours ;
L'ingrat n'a pu m'aimer, empêchons qu'on ne l'aime.
(*haut.*)
Ah ! Zémire, c'est vous ! Mon bonheur est extrême.
Je m'échappe en secret pour venir honorer
L'objet le plus charmant que le ciel ait fait naître.
Dans son plus bel ouvrage Assan vient l'adorer.
Zémire, à ce portrait, devroit se reconnoître.

ZÉMIRE, *inquiete.*
Qui ? moi !

ASSAN.
Vous seule y ressemblez.
Ramenez vos regards errants dans ces retraites,
Ne cherchez point ailleurs ce qui n'est qu'où vous êtes.
L'amour et la beauté sont ici rassemblés ;
Assan vient à vos pieds déposer son hommage.
Vous ne me dites rien ?

ZÉMIRE.
Vous parlez un langage
Qui ne s'est pas encore introduit dans ces lieux.

ASSAN.

C'est celui qu'il convient de parler à Zémire ;
Et je n'exprime rien que ce qu'elle m'inspire.

ZÉMIRE.

Si je vous inspirois, je vous entendrois mieux.

ASSAN.

Zémire, se peut-il que rien ne vous éclaire ?
Quoi ! vous ne voyez pas que je cherche à vous plaire,
Que je vous aime enfin ?

ZÉMIRE.

Vous m'aimez ! Et pourquoi ?
A peine avez-vous fait connoissance avec moi.

ASSAN.

Vous avez triomphé dès la premiere vue ;
Mon cœur fut pénétré d'une atteinte imprévue ;
Quand j'ai voulu combattre, il n'en étoit plus temps.

ZÉMIRE.

Plus vous vous expliquez, et moins je vous entends.
Ces grands mots de combat, de triomphe, d'atteinte,
M'embarrassent l'esprit.

ASSAN.

En quoi ?

ZÉMIRE.

Il sembleroit que c'est par force et par contrainte
Que vous avez conçu de l'amitié pour moi.

ASSAN.

Vous parlez d'amitié lorsque je vous adore !
Ce que vous m'inspirez porte un nom plus charmant.

ZÉMIRE.

Et quel est-il ?

ASSAN.

L'amour, dont le feu me dévore.

ZÉMIRE.

Dites-moi, cet amour est donc un sentiment ?

ASSAN.

Ah ! ciel si c'en est un !

ZÉMIRE.

Voilà ce que j'ignore.
Plus doux que l'amitié?

ASSAN.

Mille fois plus encore.
De tous les sentiments l'amour est le plus doux.
Tel qu'il est dans mon cœur il les renferme tous.

ZÉMIRE, *à part.*

Il peut avoir raison.

ASSAN.

Le rapport est fidele.
Puissiez-vous en juger par vous-même en ce jour!
La plus vive amitié n'en est qu'une étincelle;
Ou plutôt elle n'est que l'ombre de l'amour.

ZÉMIRE.

Jamais rien d'approchant n'a frappé mes oreilles :
J'en ignorois jusques au nom.
Pourriez-vous m'expliquer de si grandes merveilles?
Quand on a de l'amour, à quoi le connoit-on?

ASSAN.

A tout ce que je sens, quand le sort nous rassemble.

ZÉMIRE.

Et que ressentez-vous?

ASSAN.

Tous les plaisirs ensemble.

ZÉMIRE, *à part.*

Voilà l'effet qu'Azor produit sur tous mes sens.

ASSAN.

Puis-je vous exprimer tout ce que je ressens,
L'effet que font sur moi vos armes invincibles?
On ne définit bien l'amour qu'aux cœurs sensibles,
Ce qu'on ne ressent point ne s'imagine pas.

ZÉMIRE.

Fort bien.

ASSAN.

M'entendez-vous?

ZÉMIRE.

Je vous suis pas à pas.
Et quand vous me quittez ?

ASSAN.

Quelle horreur m'environne !
Oui, Zémire, aussitôt mon bonheur m'abandonne ;
Les chagrins, les soucis m'attendent au retour ;
Par-tout ailleurs qu'au fond de cet heureux séjour,
Aucun amusement n'est plus à mon usage :
Je ne sais quelle affreuse et mortelle langueur
Répand autour de moi le plus sombre nuage.

ZÉMIRE, *à part.*

Il semble, mot à mot, lire au fond de mon cœur.
Aurois-je de l'amour ? Achevons de m'instruire.
(*haut.*)
Je devine à-peu-près ce que vous m'enseignez.
J imagine l'état que vous me dépeignez :
Mais quel but a l'amour? A quoi peut-il conduire?

ASSAN.

Au bonheur le plus grand, quand il est mutuel.

ZÉMIRE.

Et quand il ne l'est pas?

ASSAN.

Ah ! rien n'est plus cruel.

ZÉMIRE.

Comment faut-il qu'il soit pour être réciproque?

ASSAN.

On ne peut s'y tromper ; rien n'est moins équivoque.
Pour être l'un à l'autre il semble qu'on soit né ;
Chacun, vers l'objet de sa flamme,
Par un penchant égal, est sans cesse entraîné ;
On ne fait plus qu'un cœur, qu'un esprit, et qu'une ame ;
On ne pense, on n'agit, on n'existe en effet
Qu'autant que l'on s'adore : on devient ce qu'on aime.

ZÉMIRE, *avec joie.*

Ce que vous m'apprenez est le bonheur suprême.
Ah ! de tous les états voila le plus parfait.

ASSAN.

Ce n'est pas assez de me croire :
Pour en être plus sûre, agréez la victoire
Qui me met en votre pouvoir.

ZÉMIRE.

C'en est assez ; j'ai su ce que je veux savoir.

ASSAN.

Non, Zémire, il vous reste encore
A goûter le plaisir d'aimer à votre tour.

ZÉMIRE.

Que savez-vous si je l'ignore ?

ASSAN, *se jettant aux pieds de Zémire.*

Que cet aveu m'est cher ! O trop heureux retour !
Zémire, l'on peut donc vous aimer et vous plaire ?

ZÉMIRE.

Ce transport n'est pas nécessaire.
(*à part, en voyant Azor, et fuyant.*)
Ah...!

SCENE X.

AZOR *prend la place de Zémire*, ASSAN.

ASSAN.

Je connois le prix d'un don si précieux.
Zémire, aimez autant que vous êtes aimée,
Et soyez, à jamais, ma fortune, mes dieux....
(*il se leve.*)
Qu'est devenu l'objet dont mon ame est charmée ?
(*à Azor.*)
C'est toi qui l'as fait fuir, rival trop indiscret.
Reste ; et dévore ici ta honte et ton regret.

SCENE XI.

AZOR.

Ce qu'il me fait entendre a de quoi me confondre.
Il n'est donc plus de cœur dont on puisse répondre ?
D'où vient qu'à mon aspect Zémire a disparu ?
Elle a fui dès qu'elle m'a vû.
Seroit-ce par égard pour moi-même, ou pour elle ?
Que veut dire un coup d'œil confus, embarrassé,
Qu'elle semble m'avoir tendrement adressé ?
La victoire d'Assan peut n'être pas réelle.
N'en croyons que Zémire. On peut lire aisément
Dans le cœur ingénu de cet objet charmant.
Je pourrois avoir pris une alarme trop forte....
Je cherche à m'abuser : je le sens : mais n'importe ;
Saisissons une erreur qui flatte mes desirs :
On n'en refuse point de la main des plaisirs.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZALEG.

L'AMOUR m'a fait trouver un heureux stratagème :
Nadine doit savoir à présent que je l'aime.
On n'avoit jamais pris de pareils truchemans :
Mais il suffit d'aimer ; et tout sert aux amants.

SCENE II.

ZALEG, NADINE.

NADINE.

Reprenez vos oiseaux.

ZALEG.

Pourquoi donc ?

NADINE.

Quel dommage !
Vous leur avez gâté leurs chants harmonieux,
En y substituant un refrain ennuyeux.
Je ne puis soutenir cet étrange ramage.

ZALEG.

Que vous disent-ils donc de si fâcheux ?

NADINE.

Comment !
Du matin jusqu'au soir, s'entendre incessamment

Répéter, fredonner, ramager à l'oreille :
Zaleg aime Nadine ! Est-il gêne pareille ?
Que ne leur laissiez-vous les sons mélodieux
Dont ils font retentir nos forêts et nos plaines ?

ZALEG.

Ils vous parlent de vous.

NADINE.

J'aimerois cent fois mieux
Les entendre chanter leurs plaisirs que vos peines.

ZALEG.

On peut varier ce refrain
Qui vous paroît trop uniforme.
Pour lui donner une autre forme,
Vous avez un moyen certain.
En transposant les noms....

NADINE.

J'ai peine à vous entendre.

ZALEG.

Eh ! mais, vous pourriez leur apprendre
A mettre votre nom à la place du mien.

NADINE.

Cela diroit : Nadine aime Zaleg.

ZALEG.

Fort bien.
Alors ils chanteroient mes plaisirs et les vôtres.

NADINE.

Je ne veux pas qu'ils soient dans la bouche des autres.
Bon voyage aux oiseaux : en faveur de leurs chants,
Ils vont tous, de ma grace, avoir la clef des champs.

ZALEG.

Soit. Ils iront dans ces retraites
Continuer leurs chants nouveaux ;
Et bientôt les autres oiseaux
Seront aussi mes interpretes.
Ils auront des petits qui les imiteront.

Les uns, de proche en proche, iront dans les campagnes,
Dans les forêts, sur les montagnes,
Les apprendre aux échos qui les répéteront;
D'autres, accoutumés à de plus grands voyages,
Traverseront les vastes mers;
Et porteront au bout de l'univers
La nouveauté de leurs ramages;
Et par-là, nos deux noms, réunis désormais,
Seront connus par-tout, et ne mourront jamais.

NADINE.

Non; un pareil honneur n'est pas ce qui m'anime:
Plus nous faisons de bruit, et moins on nous estime.
Ainsi je garderai vos petits indiscrets,
Afin qu'ils n'aillent pas répandre nos secrets.

ZALEG.

Ah! Nadine, achevez de me rendre la vie.

NADINE.

Avec Zémire ici je suis en rendez-vous.
Je la vois; elle vient. Laissez-nous, je vous prie;
Elle n'a pas besoin d'un témoin tel que vous.

SCENE III.

ZÉMIRE, NADINE.

ZÉMIRE.

Nadine, excuse-moi, si je t'ai fait attendre.

NADINE.

Quand j'attends, je m'amuse, au lieu de m'ennuyer.
Eh! bien, Azor, Assan, n'ont pu vous égayer?

ZÉMIRE.

Je ne sais plus auquel entendre.

NADINE.

Eh! de leur tyrannie il faut vous affranchir.

ZÉMIRE.

Ah ! Nadine !

NADINE.

Quoi donc ?

ZÉMIRE.

J'ai bien à réfléchir.

NADINE.

Sur quel sujet ?

ZÉMIRE.

Sur tout ce que je viens d'apprendre.
Assan, qui me déplaît, que je ne puis souffrir,
Vient pourtant de me découvrir
Des choses qui vont te surprendre ;
Dont il semble qu'Azor ait craint de me parler,
Et qu'au fond de mon cœur j'ai peine à démêler.

NADINE.

Voyons.

ZÉMIRE.

C'est une découverte
Qui pourra bien causer ma perte.

NADINE.

Que vous a-t-il appris ?

ZÉMIRE.

Le secret de mon cœur.

NADINE.

Comment ?

ZÉMIRE.

Oui, la cause cachée
De cette mortelle langueur
Que tu m'as, tant de fois, vainement reprochée.

NADINE.

La découverte est bonne ; elle doit vous charmer.

ZÉMIRE.

Nous croyons nous aimer autant qu'on peut aimer.

NADINE.

L'amitié nous unit : rien n'égale la nôtre.

ZÉMIRE.

Eh bien ! dans la nature, il est un sentiment
Cent fois plus doux, plus vif, plus tendre, et plus charmant,
Que toute l'amitié qui nous joint l'une à l'autre.

NADINE.

Et ce sentiment-là, comment l'appellez-vous?

ZÉMIRE.

Il se nomme l'amour.

NADINE.

Eh bien! s'il est si doux,
Soit, ayons de l'amour, Zémire : il en faut prendre.

ZÉMIRE.

J'ai bien peur d'en avoir. On vient de me l'apprendre.

NADINE.

Comment ! vous craignez d'en avoir?

ZÉMIRE.

Oui, ma chere Nadine.

NADINE.

Et ne peut-on savoir
Pourquoi, loin d'en être enchantée,
Zémire me paroît en être épouvantée?
Ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est rien de plus doux?

ZÉMIRE.

Oui ; mais il n'est charmant qu'autant qu'on en inspire.
S'il n'est pas mutuel, c'est un cruel martyre.

NADINE.

Mais, vraiment, il sera mutuel entre nous.
Si c'est là le moyen de s'aimer davantage,
Zémire, vous n'avez qu'à m'en communiquer.

ZÉMIRE.

Nous ne pouvons ensemble en faire aucun partage.

Cet amour.... je ne sais comment te l'expliquer...
Ah! que j'y suis embarrassée!

NADINE.

Je ne puis deviner.

ZÉMIRE.

Non, j'ai dans la pensée
Qu'il faut que tout me reste, ou qu'un autre que toi,
Que je n'ose nommer, le partage avec moi.
Par exemple, Assan m'aime; il me l'a fait connoître:
Il a pour moi de cet amour.
Il sera malheureux autant qu'on puisse l'être;
Il n'obtiendra de moi jamais aucun retour.

NADINE.

L'énigme est un peu moins obscure;
Mais voyons, contez-moi cette étrange aventure.
Cet Assan, dites-vous, a pour vous de l'amour;
Et, faute d'un certain retour,
Sa situation deviendra bien affreuse?

ZÉMIRE.

Je serai dans le même cas.

NADINE.

Et ne pourriez-vous être un peu moins malheureuse?

ZÉMIRE.

Non; puisqu'apparemment Azor ne m'aime pas.

NADINE, *à part.*

J'ai mes raisons aussi pour chercher à m'instruire.
(*haut.*)
Mais à quoi voyez-vous qu'Azor n'a point d'amour?
Quel effet dans son cœur auroit-il dû produire?

ZÉMIRE.

Tous les transports qu'Assan m'a fait voir en ce jour.
Il vient de me jurer qu'il m'aime, qu'il m'adore;
Qu'il a pris dans mes yeux un feu qui le dévore:
En termes plus flatteurs, plus doux, et plus charmants,

On ne peut jamais rendre un si sensible hommage.
L'encens qu'on offre aux dieux ne vaut pas ce langage.
Hélas! c'est celui des amants.
Dans la bouche d'Azor qu'il auroit eu de charmes!
Et qu'il m'épargneroit de soupirs et de larmes!
Il s'en seroit servi, s'il avoit de l'amour:
Et peut-on en parler un autre à ce qu'on aime?
Je ne me souviens pas qu'Azor, jusqu'à ce jour,
M'ait jamais fait jouir de la douceur extrême
De lui voir éprouver ces transports enchanteurs:
Jamais, en me parlant, il ne m'a fait entendre
Ni ces expressions, ni ces termes flatteurs,
Dont je crois que l'usage est si doux et si tendre.
Les aurois-je oubliés, s'il les eût employés?
Azor n'a point d'amour.

NADINE.

Mais dites-moi, Zémire,
Supposé que vous en ayez,
Est-il sûr que ce soit pour Azor?

ZÉMIRE.

Je t'admire!
Et quel autre que lui pourroit m'en inspirer?
Sur ce qu'Assan m'a dit, je me suis reconnue.
Le détail qu'il m'a fait a dessillé ma vue:
Ce n'est que loin d'Azor qu'on me voit soupirer;
Son absence m'accable, et me devient mortelle:
Il semble que ce soit une éclipse cruelle.
Mais sitôt que je le revois,
Ma situation change, et n'est plus la même.
Il ranime mes yeux, mon esprit et ma voix.
Je me retrouve alors dans un état que j'aime.
Qu'il est doux! Ah! Nadine, en effet, je jouis
Du bonheur que je crois le plus grand de la vie.
Dans ces moments, toujours trop tôt évanouis,
L'avenir, le passé, tout se perd et s'oublie.
Mes chagrins sont si bien détruits ou suspendus,

Qu'il ne me souvient pas d'en avoir jamais eus.

NADINE, *à part.*

Je m'instruis fort bien avec elle.

(*haut.*)

Ah ! comme vous vous animez !
Vous avez deviné, c'est lui que vous aimez.

ZÉMIRE.

Oui : mais j aimerois seule.

NADINE.

Il vous suit avec zele;
Il vous donne des soins ; il vous préfere à nous.

ZÉMIRE.

D'accord.

NADINE.

Il ne se plaît seulement qu'avec vous.

ZÉMIRE.

Il n'entre point d'amour dans toute sa tendresse.
Ce n'est que l'amitié qui pour moi l'intéresse.
Tous ses soins les plus doux peuvent s'y rapporter.
Il ne me trouve pas digne d'un autre hommage.
Je manque apparemment d'attraits, d'esprit, ou d'âge.
Je ne puis plus me supporter.

(*elle s'assied.*)

NADINE, *à part.*

Tout bien considéré, je crois que Zaleg m'aime:
Que ne me l'a-t-il dit ? D'où viennent ces égards ?

ZÉMIRE.

Qu'est-ce que tu dis-là ?

NADINE.

Je compte avec moi-même.

ZÉMIRE.

Cependant, quand je songe à ces tendres regards
Qu'il attachoit sur moi...! Me serois-je trompée ?
Les miens, plus d'une fois, ont fait baisser les siens.
J'en ai souvent été frappée.
J'ai surpris des soupirs tout semblables aux miens.

NADINE.

Tant mieux.

ZÉMIRE.

J'ai cru lui voir du trouble, des alarmes,
Et quelquefois les yeux prêts à verser des larmes
Et tout-à-l'heure encore.

NADINE.

Il peut être enflammé.

ZÉMIRE.

Mais sa bouche jamais ne m'a rien confirmé.

NADINE.

Eh ! ne gardez-vous pas avec lui le silence?

ZÉMIRE.

Le sien peut-il se colorer?
Nadine, ah ! quelle différence !
Supposé qu'Azor m'aime, il ne peut ignorer....
Il me vient une idée. Oserois-je la croire?
Est-il honteux d'aimer? Faut-il garder son cœur?
Et seroit-ce blesser son honneur et sa gloire.
Que de reconnoître un vainqueur?
Ah! s'il faut que l'amour ne soit qu'une foiblesse
Voilà ce que j'ignore.

NADINE.

Il n'est pas naturel....

ZÉMIRE.

Cette idée, en effet, me révolte et me blesse.

NADINE.

Elle n'a donc rien de réel.
Vous vous fabriquez-là des terreurs insensées.
Qu'il faut combattre, au lieu de s'en laisser saisir.
Dans la confusion de vos tristes pensées,
Votre esprit se travaille, et se perd à plaisir.
J'en pourrois, comme vous, avoir en affluence.
Par bonheur, je n'ai plus l'esprit de m'attrister.
(elle entend quelque bruit, et va regarder.)
Qu'entends-je?

ZÉMIRE, *languissamment.*

Quelle douce et paisible influence
Vient assoupir mes sens ? Je n'y puis résister.
Sur mes yeux accablés le sommeil va descendre :
C'en est fait ; il triomphe, et me force à me rendre.

NADINE, *revenant.*

Ce n'est rien. Je croyois que l'on venoit ici.
Mais, Zémire, espérez. Zaleg, qui m'aime aussi,
M'en avoit, jusqu'ici, toujours fait un mystere.
Ce n'est que d'aujourd'hui que, lassé de se taire,
Il m'a fait savoir son amour.
Me diriez-vous pourquoi l'ingénieux détour
Dont Zaleg s'est servi ne m'a pas moins charmée
Que le plaisir d'en être aimée ?
Je vais vous le conter.... Mais je parle aux échos !
Ah ! ah ! je vous endors ? Eh ! bien, à la pareille.
Mais ne nous fâchons pas de ce qu'elle sommeille ;
La pauvre infortunée a besoin de repos.

SCENE IV.

ASSAN, ZÉMIRE, *endormie.*

ASSAN.

Le charme a réussi, Zémire est endormie.
Sommeil, je t'ai livré ma mortelle ennemie :
Daigne m'aider, redouble tes pavots.
Tandis qu'elle jouit des douceurs du repos,
Employons les moyens qui rendent tout possible ;
Déployons à ses yeux, prodiguons, répandons
Les biens les plus parfaits, les plus précieux dons :
Zémire, comme une autre, y doit être sensible.
(on lui apporte un coffret ouvert, plein de perles et de pierreries qu'il pose à côté de Zémire.)
Qu'elle en trouve, en se réveillant,
L'assemblage le plus brillant :

Cette richesse imaginaire
Ne peut manquer d'avoir son succès ordinaire....
Mais si le piege que je tends
Ne produit pas l'effet que j'en attends,
Quelle sera ma honte et ma douleur extrême!
Dans un songe enchanteur, faisons que mon ingrat
Apparoisse à Zémire avec tout son éclat.
Opposons Azor à lui-même.
Puisse-t-elle, à mon gré, lui plaire, l'enflammer,
Et perdre son bonheur en se laissant aimer....
Je dois tout espérer de ce double artifice....
Que m'importe, pourvu qu'un des deux réussisse?
Azor n'en aura pas un destin moins fatal.
(*il sort.*)

SCENE V.

AZOR, *avec un bouquet à la main*, ZÉMIRE, *endormie*.

AZOR.

Amour, conduis mes pas... Quoi! toujours mon rival!
Il semble qu'en tous lieux son ombre m'accompagne!
C'est ici que Nadine a laissé sa compagne:
Elle y doit reposer loin du jour et du bruit.
Avançons, et cherchons cette aimable mortelle.
Je ne vais qu'en tremblant où mon cœur me conduit.
La voici... Mais, ô ciel! que vois-je à côté d'elle?
Les dons de mon rival ont prévenu les miens.
Quelle profusion! Je l'avois bien prévue.
Zémire, en s'éveillant, y portera la vue.
Mes yeux sont éblouis! Que deviendront les siens?
Et moi, pour soutenir un combat si funeste,
Voilà ce que j'oppose, et quel est mon pouvoir.
Cette foible ressource est tout ce qui me reste.
Si le plus tendre amour ne la fait pas valoir,

Que vais-je devenir ?... Zémire, on vous outrage.
Ce tribut offensant doit blesser votre honneur;
Et vous devez sentir que cet indigne hommage
Vient moins d'un tendre amant que d'un vil suborneur.
Déposons à ses pieds une offrande plus pure :
Puisse-t-elle trouver quelque grace à ses yeux!
Ah! du moins je la tiens des mains de la nature.
Ce que j'offre à Zémire est ce qu'on offre aux dieux.

SCENE VI.

ZÉMIRE, *seule, se réveillant.*

Où suis-je? Est-il bien sûr que ce ne soit qu'un songe?
N'ai-je point en effet disposé de ma foi?
Rassurons-nous; ce n'est, heureusement pour moi,
Qu'une de ces erreurs où le sommeil nous plonge.
Tâchons d'en effacer la triste impression....
(*elle apperçoit les diamants.*)
Seroit-ce une autre illusion?
Suis-je encore endormie? Ah! ciel! est-il possible?
Est-ce à moi qu'on en veut? La frayeur me saisit.
Tandis que je dormois, une main invisible
A mis autour de moi...? Mais lisons cet écrit.
(*elle lit.*)
« Zémire, c'est ainsi qu'Assan prouve qu'il aime. »
Mon cœur ne se sent point flatter
De ces preuves d'amour qu'Assan fait éclater.
Quand j'y pense, j'éprouve un sentiment contraire.
Il croit que l'intérêt pourroit me maîtriser.
Quoi! se peut-il qu'Assan soit assez téméraire...?
Je ne sais point haïr: mais je sais mépriser.
(*elle apperçoit le bouquet.*)
Ah! quel don plus flatteur se présente à ma vue?
Mon ame, à cet aspect, est tendrement émue:

Il vient d'une autre main.... Ah ! s'il venoit d'Azor !
Et quel autre que lui m'offriroit ce trésor ?
De sa tendre amitié c'est un aimable gage.
(elle prend le bouquet et l'admire.)
Rien n'est pour moi plus précieux.
Qu'il m'est cher ! Je l'accepte. Oui, j'en vais faire usage.
Que je l'admire encore ! Il enchante mes yeux !
Il semble que ce soient autant de fleurs nouvelles,
Qu'auparavant je ne connoissois pas.
Je ne leur avois point découvert tant d'appas :
Jamais je ne les vis si fraîches et si belles.
On n'en pouvoit pas mieux assortir les couleurs.
(elle le flaire.)
On ne peut respirer de plus douces odeurs.
(elle l'essaye.)
Que je vais être ornée, et peut-être embellie !
(elle l'attache.)
Il sera beaucoup mieux... Non, rien n'est plus parant.
Je n'aurai point été si belle de ma vie ;
Le plaisir que je sens m'en est un sûr garant.

SCENE VII.

AZOR, ZÉMIRE.

AZOR, *à part.*

C'en est fait, mon secret n'est plus en ma puissance :
Tombons à ses genoux.... Je perdrois mon bonheur.

ZÉMIRE, *lui montrant le bouquet.*

Voyez votre bienfait et ma reconnoissance.

AZOR.

Je vois qu'on ne peut pas lui faire plus d'honneur.

ZÉMIRE.

Azor, il faudroit lire au fond de ma pensée ;
L'expression ne peut en rendre la moitié.

AZOR.

Il est vrai que jamais la plus tendre amitié
Ne fut mieux reconnue et mieux récompensée.

ZÉMIRE, *avec dépit, à part.*

Quoi ! toujours l'amitié !

AZOR.

Je sens à tous moments
Qu'elle augmente pour vous mes tendres sentiments.

ZÉMIRE, *à part.*

Lui dirai-je mon rêve ? Oui.

AZOR, *à part.*

Qui peut la distraire ?

ZÉMIRE, *à part.*

Sur mes doutes secrets il faut que je m'éclaire.
Que vais-je faire ? O ciel !

AZOR.

Vous semblez soupirer ?

ZÉMIRE.

Je soupire, il est vrai.

AZOR.

Quel chagrin vous attriste ?
Aurois-je le malheur de vous en inspirer ?

ZÉMIRE.

Vous ?

AZOR.

Ah ! permettez que j'insiste.

ZÉMIRE.

Hélas !

AZOR.

Dissipez mon effroi.
Sur des moments d'abord si remplis d'alégresse,
Et que j'ai crus pour vous aussi chers que pour moi,
Pourquoi répandez-vous la plus sombre tristesse ?

ZÉMIRE, *après avoir rêvé.*

Elle vient, malgré moi, d'un songe que j'ai fait,

AZOR.

Un songe, dites-vous?

ZÉMIRE.

L'impression m'en reste :
Il semble m'annoncer un avenir funeste ;
Et je crains qu'il n'ait son effet.

AZOR.

Quoi ! vous donnez dans une erreur pareille ?
Une chimere, une vapeur,
Qui ne dure qu'autant que la raison sommeille,
Trouble votre repos ! Un rêve vous fait peur ?
Ah ! Zémire, est-il vrai ?

ZÉMIRE.

Je l'avoue à ma honte.
Mais il faut cependant que je vous le raconte.
Peut-être me calmerez-vous.

AZOR.

Voyons ; j'y ferai mon possible.

ZÉMIRE.

Vous m'avez tant parlé d'un Génie insensible,
Dont la punition est d'errer parmi nous.....

AZOR.

Je sais que je vous ai raconté son histoire,
Et que même vous l'avez plaint.

ZÉMIRE.

Azor, vous ne pourrez me croire ;
Mais, tel que vous l'avez dépeint,
Sous la même figure, avec les mêmes charmes
Qui forcerent la Fée à lui rendre les armes,
Aujourd'hui ce Génie...

AZOR.

Eh bien?

ZÉMIRE.

M'est apparu.

AZOR.

Je vous suis... Il vous est apparu?

ZÉMIRE.

C'est lui-même.

AZOR, *transporté, à part.*

Ah! faut-il lui cacher que c'est moi qu'elle a vu?

ZÉMIRE.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême.
Je l'ai vu de mes yeux, et j'ignore comment
Je l'ai trouvé charmant... Mais c'étoit en dormant.
Sa beauté m'a frappée; il faut que je le dise.

AZOR.

Ne cherchez point, Zémire, à vous en excuser.

ZÉMIRE.

Eh! mais, pardonnez-moi; je dois m'en accuser.
Je n'ai pas même été surprise
Qu'une Fée ait voulu lui plaire, et le charmer:
En effet, elle a pu s'en laisser enflammer.

AZOR.

Il a dû vous trouver plus adorable qu'elle.

ZÉMIRE.

Du moins, il me l'a dit.

AZOR.

Je le crois aisément.

ZÉMIRE.

Elle doit m'en punir, puisqu'elle est si cruelle.

AZOR.

Je devine facilement
Qu'il vous aura rendu l'hommage le plus tendre.

ZÉMIRE.

Le plus tendre, il est vrai.

AZOR, *à part.*

Que ne m'est-il permis..!

(*haut.*)

Sans doute il vous aura promis
De vous aimer toujours?

ZÉMIRE.

Il me l'a fait entendre.

AZOR.

Et vous, Zémire...?

ZÉMIRE.

Et moi?

AZOR.

Qu'avez-vous répondu?
Votre cœur a-t-il pu demeurer inflexible?

ZÉMIRE.

Non... Mais ce n'est qu'un songe, au moins.

AZOR.

Bien entendu.

ZÉMIRE.

Le traître, malgré moi, l'a rendu trop sensible.

AZOR.

Fort bien.

ZÉMIRE.

Comment! vous l'approuvez?
(*à part.*)
Est-ce ainsi que je l'intéresse?

AZOR.

Je vous en applaudis. De grace, poursuivez.

ZÉMIRE, *avec dépit.*

J'ai promis de répondre un jour à sa tendresse.

AZOR.

Tant mieux.

ZÉMIRE.

Vous n'êtes pas étonné, confondu?

AZOR.

Non : je ne vois rien là qui ne soit très possible.
Ensuite?

ZÉMIRE.

Je ne sais; mais un charme invincible,
Sur lui, comme sur moi, s'est si fort répandu,
Qu'alors vers un autel j'ai suivi ce Génie;

Il m'a dit qu'il falloit que je lui fusse unie.
Tous mes vœux se trouvant d'accord avec les siens,
J'ai reçu ses sermens, il a reçu les miens.
Aussitôt le sommeil, le Génie, et le songe,
Tout a fui. Quel plaisir n'ai-je pas eu de voir
Que ce n'étoit-là qu'un mensonge!

AZOR.

Peut-être.

ZÉMIRE.

Comment donc?

AZOR.

Ce songe peut avoir.
Un effet plus constant que vous ne pouvez croire.

ZÉMIRE.

J'aurois à redouter qu'il ne devînt réel?

AZOR.

Vous pouvez l'espérer.

ZÉMIRE.

Que vous êtes cruel!
Au lieu de le chasser de ma triste mémoire,
Vous augmentez l'effroi qu'il me laisse après lui.
Mais pourquoi pensez-vous autrement aujourd'hui?
D'où vient que vous changez à présent de langage?
Ne m'avez-vous pas dit qu'un songe est une erreur?
Qu'en bien, ainsi qu'en mal, il n'est d'aucun présage;
Qu'il ne doit inspirer ni crainte, ni terreur;
Conciliez-vous donc. Que faut-il que je croie?
D'un Génie inconnu je deviendrois la proie!
Je l'aimerois par force, ou par enchantement!
Non, je n'aurai jamais un destin si contraire:
C'est en vain qu'il viendroit réclamer mon serment.

AZOR.

Eh quoi! n'a-t-il pas eu le bonheur de vous plaire?

ZÉMIRE.

Ai-je agi librement en cette occasion?

20.

Je n'ai point eu de part à cette illusion.

AZOR.

Ne répondez de rien.

ZÉMIRE.

Je crois en être sûre.

AZOR.

Non, vous ne l'êtes pas; c'est moi qui vous l'assure.
Vous pourriez vous dédire avant la fin du jour.

ZÉMIRE.

Et moi, je jure, je proteste
Que jamais ce Génie avec tout son amour....

AZOR.

Ah! Zémire, arrêtez. N'achevez pas le reste.
Tout ce qui vous est cher vous presse par ma voix...

ZÉMIRE.

Azor, c'en est assez; j'aurois tort, je le vois.
A vos sages avis Zémire doit se rendre.
Il faut nous épargner des débats superflus.
Quel que soit l'avenir, Azor, je vais l'attendre.
Ce sera loin de vous... Ne nous rencontrons plus;
Evitons-nous tous deux : moi, par obéissance;
Et vous, Azor, par complaisance.
(*elle détache son bouquet, et le lui rend, en le jettant avec dépit.*)
Au surplus, reprenez ce que je tiens de vous :
Assan en seroit trop jaloux.

SCENE VIII.

AZOR.

Que son dépit la rend touchante!
Non, jamais il ne fut un objet plus charmant.
Ah! dieux! que la beauté s'embellit en aimant!

Que son courroux est cher à mon cœur! Qu'il
m'enchante!
Mais ce n'est pas assez, s'il ne peut l'engager
A prononcer l'aveu de sa tendresse extrême.
Ne dira-t-elle point que c'est Azor qu'elle aime?
Fée injuste, à jamais voulez-vous vous venger?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZEMIRE, NADINE.

ZÉMIRE.

Ne me reprochez plus ma tristesse profonde.

NADINE.

J'ai cru que votre cœur devoit être content ;
Zaleg, que je quitte à l'instant,
M'a dit qu'Azor étoit le plus content du monde.

ZÉMIRE.

Sa joie est un outrage ; et l'éclat qu'il en fait
Est d'une cruauté...

NADINE.

Vous pleur. z ?

ZÉMIRE.

Oui, je pleure.
De tout ce qu'il m'a fait entendre tout-à-l'heure,
Il devroit être satisfait.

NADINE.

Mais le dépit qui vous anime
Est-il bien raisonnable ?

ZEMIRE.

Ah ! j'ose t'en prier,
Ne parlons plus d'Azor ; épargne sa victime.

NADINE.

Allons, n'y pensons plus.

ZÉMIRE.

Je le veux oublier.
Ah ! falloit-il qu'il vînt exprès dans ces retraites,
M'apporter le sujet d'un si long repentir ?
Sais-tu ce qu'il m'a dit, ce que j'ai dû sentir
Dans les réponses qu'il m'a faites ?
Il me cede sans peine à qui voudra m'aimer ;
Je lui suis devenue une charge importune ;
Il se lasse des soins qui sembloient le charmer ;
Il veut dans d'autres mains remettre ma fortune ;
En termes assez clairs, il vient de m'annoncer
Qu'à l'espoir d'être à lui mon cœur doit renoncer.

NADINE.

C'est trop offenser votre gloire.
D'Azor et de ses soins on pourra se passer.
De votre souvenir il le faut effacer.

ZÉMIRE.

Eh ! peut-on disposer ainsi de sa mémoire ?

NADINE.

Pour des sujets moins importants,
Je vois que, parmi nous, tous les jours on oublie
Sa plus chere compagne, et sa meilleure amie :
Bien ou mal-à-propos, pour la plupart du temps,
On se brouille avec elle ; on la quitte ; on en change ;
On la punit, et l'on se venge.
Zémire, ce doit être, à plus forte raison,
Tout de même en amour.

ZÉMIRE.

Quelle comparaison !

NADINE.

Vous pouvez, en changeant, vous venger à votre aise.
Assan...

ZÉMIRE.

Eh ! que veux-tu que j'en fasse ?

NADINE.

Un vengeur.

Assan n'a qu'à vous plaire... Est-ce un si grand malheur ?

ZÉMIRE.

Mais comment veux-tu qu'il me plaise ?

NADINE.

Sais-je comme on inspire et comme on prend du goût ?
Je crois que tout cela se fait à l'aventure.
On cede à son étoile, et l'on suit la nature.
Assan vous aime. Eh bien ! le dépit mene à tout ;
Il tient lieu de raison dans un cœur qu'on outrage.

ZÉMIRE.

Je veux prendre un guide plus sage.
L'oubli sera plus sûr ; j'en ferai mon bonheur.

NADINE.

L'oubli me paroîtroit plus sûr que tout le reste ;
Mais il traîne en longueur. La vengeance est plus preste,
Et d'ailleurs fait bien plus d'honneur.

ZÉMIRE.

Ainsi donc contre Azor Nadine se déclare !
Elle veut m'engager à le sacrifier,
Au lieu de m'obliger à le justifier !

NADINE.

Ah ! ah ! l'amour rend donc l'esprit un peu bizarre !

ZÉMIRE.

Je vois que sur ses maux on a tort d'éclater ;
Que dans le fond de l'ame il faut qu'on les dévore.
Je consulte une amie, elle m'accable encore ;
Elle a la cruauté de ne me point flatter.

NADINE.

J'admire jusqu'où va votre injustice extrême.

ZÉMIRE.

Laisse-moi, j'aurai soin de m'abuser moi-même.

SCENE II.

ZEMIRE.

Le pourrai-je en effet ! Ah ! trop funeste jour,
Où l'on m'a fait savoir ce que c'est que l'amour !
J'étois bien moins à plaindre avant que d'être
instruite ;
Mon ignorance étoit paisiblement séduite.
Mon malheur, ce me semble, avoit moins de rigueur.
Ah ! qu'il m'est douloureux de connoître mon cœur !
Pourquoi faut-il qu'Assan m'ait découvert la cause... ?

SCENE III.

ASSAN, ZEMIRE.

ASSAN.

Zémire, connoissez quel est votre pouvoir.
Je n'ai d'autre plaisir que celui de vous voir ;
En vous est le seul bien que mon cœur se propose.
Je n'envisage plus d'autre félicité
Que de brûler pour vous de la plus vive flamme,
Et d'exciter pour moi dans le fond de votre ame
Un peu de sensibilité.
J'y pourrois aspirer sans être téméraire.

ZÉMIRE.

Mais quel droit avez-vous pour prétendre à me plaire ?

ASSAN.

Je puis vous procurer un sort digne de vous ;
C'est là mon titre le plus doux.
(*à part.*)
Tâchons de l'éblouir.

ZÉMIRE, *à part.*

Cherchons à m'en défaire.

ASSAN.

Vous n'avez pas soumis un amant ordinaire.

ZÉMIRE.

Je ne pourrai jamais en connoître le prix.

ASSAN.

Vous n'avez vu tantôt que de foibles prémices.
Ces garants de l'amour dont mon cœur est épris
Ont dû vous annoncer de plus grands sacrifices.

ZÉMIRE.

Vous vous abaissez trop ; placez mieux votre choix.
Je ne mérite point cette grace importune.
Mon destin a fixé ma vie et ma fortune
Dans ce hameau prochain, et dans l'ombre des bois.

ASSAN.

Ne faites point au sort cet injuste reproche.
C'est la beauté qui fait les rangs ;
Et je n'en connois point que l'amour ne rapproche.

ZÉMIRE.

Ils me sont tous indifférents.

ASSAN.

Tant de beautés ne sont point faites
Pour languir tristement dans ces sombres retraites ;
C'est dans un plus grand jour qu'elles doivent briller.
Adorable Zémire, apprenez ma puissance.

ZÉMIRE.

Epargnez-vous le soin de me la détailler.
Je me sens attachée aux lieux de ma naissance ;
Laissez-moi profiter des bontés du hasard,
Qui m'a fait naître au fond de cette solitude.
Soit préjugé, soit habi ude,
Je l'aime. Je serois étrangere autre part.
Et qu'irois-je y chercher ? Ailleurs rien ne m'appelle.
L'innocence rassemble ici les vrais plaisirs.
La nature avec soin remplit tous nos desirs ;
Elle regne sur nous, et nous régnons sur elle.

ASSAN.

Votre empire est par-tout. Daignez suivre mes pas,
Et devenez sensible au plaisir d'être aimée.
Au milieu d'une cour attentive et charmée,
Un trône vous attend.

ZÉMIRE.

Je ne m'y plairois pas.

ASSAN.

Zémire, y pensez-vous? Quel est donc ce langage?

ZÉMIRE.

Ah! je n'ai pas besoin d'y penser davantage.

ASSAN.

Un trône vous déplairoit?

ZÉMIRE.

Oui.

ASSAN.

Quoi! je ne pourrois pas vous le rendre agréable?

ZÉMIRE.

Non.

ASSAN.

Ce refus est inoui.

ZÉMIRE.

Il n'est pas moins véritable.

ASSAN.

Je vois ce qui vous rend si contraire à mes vœux.

ZÉMIRE.

Eh! que croyez-vous voir? Quoi?

ASSAN.

L'erreur où vous êtes.
Il est un inconnu qu'un destin malheureux
A relégué dans ces retraites.

ZÉMIRE.

Est-ce Azor?

ASSAN.

Oui. Peut-être espérez-vous qu'un jour

Son amitié pourra se changer en amour.
S'il eût été sensible, il vous auroit aimée ;
Son ame, dès long-temps, se seroit enflammée ;
Depuis qu'il vous connoit, il seroit votre amant.
D'ailleurs, un tendre engagement
Est rarement le fruit d'une longue habitude.
La foudre est, dans les airs, moins lente à s'allumer,
Que l'amour dans nos cœurs n'est prompt à se former :
Avec autant de promptitude
Il nous porte le coup qu'il nous a destiné ;
On ne l'évite point ; l'atteinte est imprévue.
Un regard, un coup-d'œil, dès la premiere vue,
Le font éclore ; aussitôt il est né.
On a beau le cacher, il devient si sensible,
Que l'on ne tarde guere à le rendre visible.
On le déclare. Heureux si l'aveu qu'on en fait
Pouvoit toujours produire un bon effet !

ZÉMIRE, *à part.*

Il n'a jamais rien eu que de triste à m'apprendre.
(*haut.*)
Ne me trompez-vous pas ?

ASSAN.

Voudrois-je vous surprendre ?

ZÉMIRE.

Mais pourtant vous m'aimez.

ASSAN.

Beaucoup.

ZÉMIRE.

Eh bien ! quelle est votre espérance ?

ASSAN.

De vous rendre sensible à ma persévérance.

ZÉMIRE.

L'amour ne vient jamais, s'il ne vient tout d'un coup.
Dès le premier abord, j'aurois eu l'ame éprise.
Ainsi, vous voyez bien, sans que je vous le dise,
Que je n'aurai jamais aucun amour pour vous.

ASSAN.

Mais vous vous appliquez ce qui n'est que pour nous.
C'est à nous les premiers à vous rendre les armes.
Nous devons commencer d'abord par vous aimer.
Il faut qu'auparavant, esclaves de vos charmes,
Nous cherchions à vous enflammer,
Pour arriver enfin à ce bonheur suprême.
Ainsi, Zémire, en vous aimant,
Je pouvois me flatter que mon amour extrême
Obtiendroit un retour charmant.

ZÉMIRE.

Ces distinctions-là ne vous avancent guere.

ASSAN.

Mais il s'agit d'Azor. Zémire, en bonne foi,
Ce rival est-il fait pour obtenir sur moi
La préférence la plus chere ?
Par où mérite-t-il un don si précieux?
Ce n'est qu'un mortel ordinaire :
Je ne vois rien en lui qui puisse tant vous plaire.

ZÉMIRE.

Je ne saurois le voir qu'avec mes propres yeux.

ASSAN.

Tout differe entre nous, nos rangs, nos biens, nos âges.
Je crois avoir sur lui d'assez grands avantages.

ZÉMIRE.

Ils peuvent être vrais ; mais je ne les sens pas.

ASSAN.

Mais, Zémire, songez qu'à vos divins appas
Son cœur ne s'est jamais offert en sacrifice :
Il ne l'en croit pas digne; il s'est rendu justice.
S'il eût été pour vous épris du moindre feu,
Je vous l'ai déja dit, je le répete encore,
Croyez que, dès long-temps, il en eût fait l'aveu.
Il vous auroit cent fois juré qu'il vous adore.

ZÉMIRE.

Il ne me l'a pas dit. Mais l'amour, par hasard,

N'a-t-il point quelque autre langage
Où la bouche n'a point de part?

ASSAN.

Celui des yeux est quelquefois d'usage :
Mais c'est lorsqu'on ne peut se parler autrement.

ZÉMIRE.

Et les soupirs?

ASSAN.

Sont le partage
D'un tendre et malheureux amant.
Mais, au sujet d'Azor, sans chercher davantage
A vérifier un soupçon
Qui blesse votre gloire autant que ma tendresse;
A l'objet de votre foiblesse,
Zémire, gardez-vous, en la moindre façon,
D'en laisser échapper les moindres témoignages.

ZÉMIRE.

Pourquoi?

ASSAN.

D'un insensible ils seroient mal reçus.
Vous ne devez jamais prévenir nos hommages.
Ce seroit mendier l'opprobre d'un refus.
Qu'un mystere si déplorable
Ne se découvre point. Forcez-le de rester
Dans l'ombre et le secret d'un cœur impénétrable,
Et ne vous l'avouez que pour le détester.
(*à part.*)
Que n'ai-je mieux suivi les conseils que je donne!

ZÉMIRE.

Je n'espere jamais aucune guérison;
Mais vous persuadez ma gloire et ma raison.
A vos sages avis mon amour s'abandonne:
Je jure entre vos mains qu'ils auront leur effet.
Hélas! quoi qu'il en coûte à ma tendresse extrême,
Azor ne saura point que c'est lui seul que j'aime:
Oui, c'est Azor que j'aime.

(*Le théâtre change, et représente un bosquet orné d'orangers, avec un berceau de fleurs, au milieu duquel est la statue de Zémire.*)

ASSAN.

Arrêtez, c'en est fait,
Les mots sont prononcés. C'est moi qui suis punie.
Tu vois devant tes yeux cette Fée ennemie
Qui poursuivoit un cœur qui n'est fait que pour toi.
Azor n'eût pas été moins heureux avec moi.
Jouis de ton bonheur; ma vengeance est finie.

SCENE IV.

AZOR, *en Génie, et habillé galamment;* ZEMIRE.

ZÉMIRE.

Azor, quoi! c'étoit vous...?

AZOR.

Oui, je suis ce Génie
Heureux dans son exil, heureux dans son amour,
Puisque vous le payez du plus tendre retour.
Il falloit cet aveu que vous venez de faire.

ZÉMIRE.

Que n'ai-je su plutôt qu'il étoit nécessaire!

AZOR.

S'il me rend plus digne de vous,
Zémire, ce sera son effet le plus doux.

SCENE V.

AZOR, ZEMIRE, NADINE, ZALEG, TROUPE D'HABITANTS ET D'HABITANTES DES CAMPAGNES VOISINES.

NADINE.

Peut-on savoir où vous en êtes?

Vos explications sont-elles bientôt faites?

ZÉMIRE.

Azor m'aimoit : il m'aime ; il me l'a dit.

NADINE.

Ne vous avois-je pas prédit
Qu'Azor brûloit pour vous d'une flamme secrete?
Votre félicité rend la nôtre complete.
Eh bien ! partons-nous pour les cieux?

ZÉMIRE.

Ah! demeurons plutôt en ces aimables lieux,
Où notre amour a pris naissance.
Qu'ils vont de plus en plus être chers à mes yeux!

AZOR.

Etablissons ici notre heureuse puissance.
Habitants, jouissez d'un sort délicieux.

NADINE.

Allons, régnons où l'on nous aime.
Qu'en dit Zaleg?

ZALEG.

Je pense assez de même.
Où peut-on être mieux que dans l'heureux séjour
Où l'on trouve amour pour amour?

DIVERTISSEMENT.

Entrée d'habitants et d'habitantes des hameaux voisins, ornés de fleurs et de guirlandes.

LA PRINCIPALE HABITANTE.

Venez tous, venez tous
Faire éclater vos transports les plus doux.
(*on danse autour d'elle.*)

AIR *adressé à Zémire.*

Pour éterniser notre hommage,
Nous vous consacrons ce bocage.
Régnez ; et qu'il serve à jamais
De temple à vos attraits.
(*on danse.*)

AIR *chanté par Zémire.*

La félicité même
Couronne mes desirs :
Régner sur ce qu'on aime,
C'est régner sur tous les plaisirs.
(*on danse.*)

VAUDEVILLE.

Le cœur, dans cet heureux séjour,
Prend autant d'amour qu'il en donne.
La plus belle couronne
Ne vaut pas amour pour amour.

Aimer et trouver du retour,
Est sur quoi mon bonheur se fonde ;
De tous les biens du monde,
Je ne veux qu'amour pour amour.

ZABEG.

J'ai fait l'épreuve, tour-à-tour,
D'aimer à la cour, à la ville ;
Il est trop difficile
D'y trouver amour pour amour.

Le temps d'aimer fuit sans retour,
Sachez en faire un bon usage :
Au-delà du bel âge,
Il n'est plus d'amour pour amour.

Les biens et les rangs, tour-à-tour,
Engagent la main d'une belle :
Mais le cœur en appelle,
Il ne veut qu'amour pour amour.

On dit que les amants de cour,
Sans aimer, veulent qu'on les aime :
Quel étrange système
De vouloir amour sans amour !

A tous les échos d'alentour,
Adonis même eût fait redire :
Ah ! que n'est-ce Zémire
Qui me rend amour pour amour !

NADINE.

Coquette et légere, à mon tour,
Je sais me venger d'un volage :
Mais je change d'usage,
Quand je trouve amour pour amour.

Le vieux Philémon, l'autre jour,
Me disoit qu'il voudroit me plaire;
Eh! que pourroit-il faire,
S'il trouvoit amour pour amour?

Mon amant trouve, chaque jour,
Mille beautés qu'on me préfere :
Mais je lui suis plus chere;
Il ne veut qu'amour pour amour.

(*Le divertissement finit par une contredanse.*)

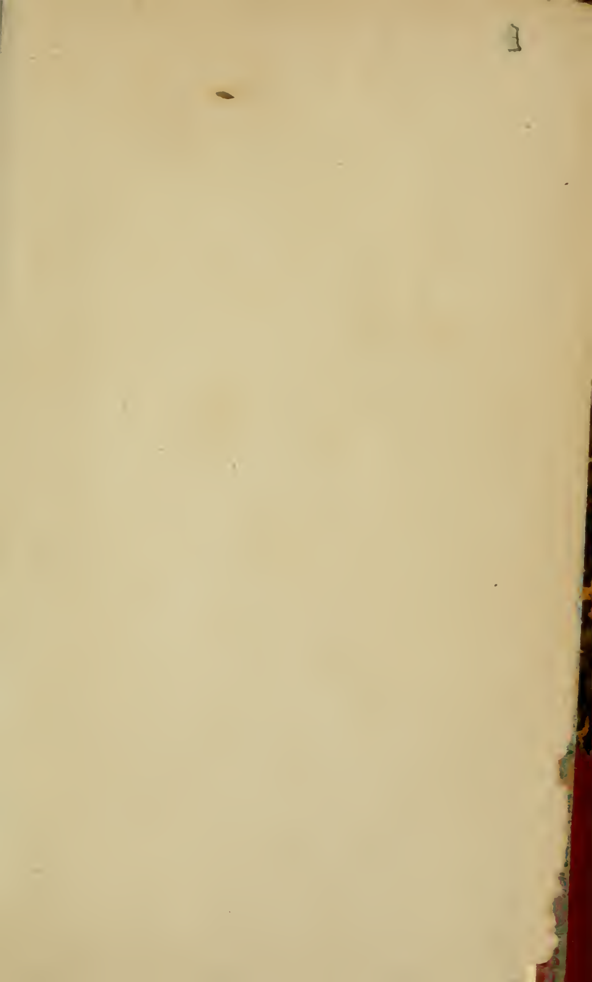
FIN D'AMOUR POUR AMOUR.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE ET DU PREMIER VOLUME.





May 1998

